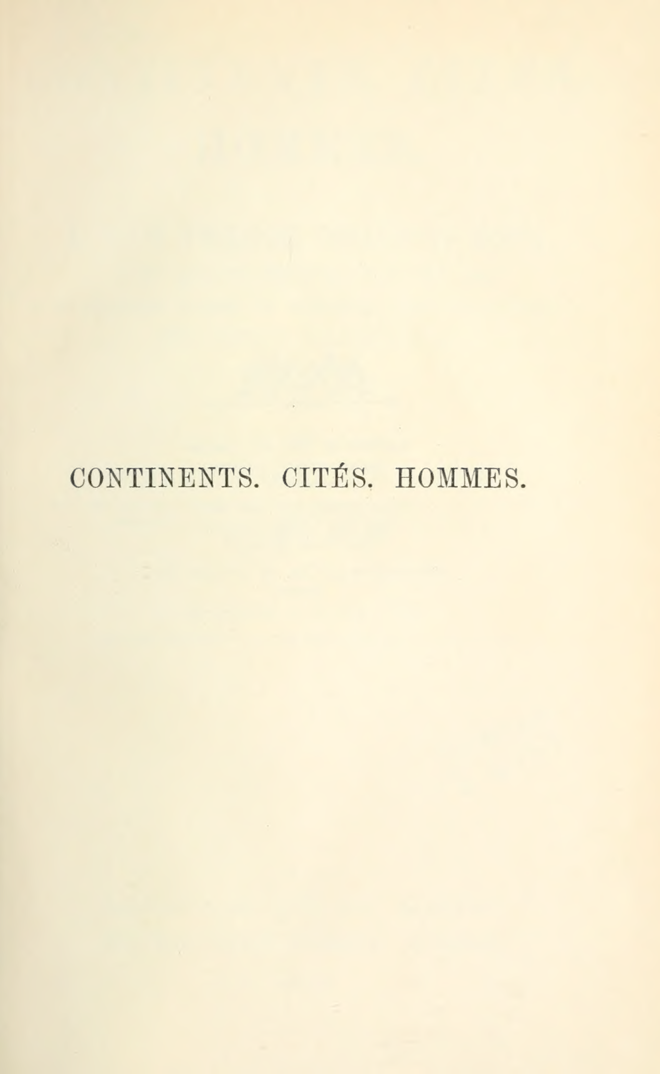
CONTINENTS, CITÉS HOMMES

NEW FRENCH READING BOOK

PERRY AND TURQUET





CONTINENTS. CITÉS. HOMMES.



MACMILLAN AND CO., Limited
LONDON · BOMBAY · CALCUTTA
MELBOURNE

THE MACMILLAN COMPANY
NEW YORK · BOSTON · CHICAGO
DALLAS · SAN FRANCISCO

THE MACMILLAN CO. OF CANADA, Ltd.
TORONTO

CONTINENTS. CITÉS. HOMMES.

A NEW FRENCH READING BOOK

AND AID TO FRENCH COMPOSITION
FOR HIGHER FORMS IN SCHOOLS AND CANDIDATES
FOR PUBLIC EXAMINATIONS

BY

CHARLES COPLAND PERRY

M.A. NEW COLLEGE, OXFORD; DR. PHIL. MARBURG, PRUSSIA; LIC. ÈS L. PARIS;
SOMETIME OCCASIONAL INSPECTOR IN MODERN LANGUAGES TO
THE BOARD OF EDUCATION

AND

ANDRÉ TURQUET

LICENCIÉ ÈS LETTRES ET LICENCIÉ ÈS LANGUES VIVANTES (PARIS)

MACMILLAN AND CO., LIMITED
ST. MARTIN'S STREET, LONDON
1912



PREFACE

THERE are Reading Books and Reading Books. They are not all readable. Of those intended to promote a knowledge of modern languages, the usefulness is not unfrequently impaired by indefiniteness of aim and a wrong estimate of the requirements and capacities of the reader.

There is a type of book of which the underlying conception is to teach language through literature, to set a high standard of diction and style by a selection of short extracts from the best classical writers. The practical result of such an attempt to combine two separate aims is usually to secure neither the one nor the other. For the few who know the language already, short and disconnected samples of this kind can do little to give any real insight into literature as such, whilst for the many whose command of the most ordinary commonplaces of language is still of the slenderest, a series of truncated literary models is hardly more enlightening than a row of Caesars to those who know little of Roman history.

Nor is it uncommon to find the contrary error.

Out of consideration for weaker vessels who, it is realized, feel no longing for classical literature, lighter and more alluring fare is sometimes provided in the shape of clippings from modern French writers, or from the pages of current journalism, on the assumption that those who find classical models difficult of digestion must find an irresistible attraction in whatever is new and up to date. In this case it is forgotten that a language faculty still in its infancy requires the simplest possible food, and cannot grow strong on premature kickshaws and caviare.

Whether the subject matter of a Reading Book be too academic and formal on the one hand, or too artistic or occasional on the other, the result must be the same—to narrow the mental and linguistic range of the young reader. In either case it must fail to possess that genuine and spontaneous intellectual attraction which is an essential condition in the training of the language faculty. It must leave uncovered, in the tongue to be acquired, wide fields of interest which, in his native language, are familiar ground to the reader. In short, it must tend to starve the intelligence in the name of instruction or of recreation.

For the restricted mental and linguistic outlook produced by a too exclusive study of scraps of classics, or small doses of modern novelists, there can be no better antidote than an account in language, simple on the one hand, but pure and scholarly on the other, of some of the great historical events and characters

which, because they appeal to the common interest of mankind, must also be the best subject matter of language. Most especially is such matter beneficial in the earlier stages of study, when the language faculty is in process of formation, and it is important that correct notions should be acquired of the language as a whole, apart from the special styles, delicacies or mannerisms of particular authors.

It is on these principles that we now offer, in a combination not hitherto attempted, a connected series of original sketches in French of subjects of historical interest—Continents, Cities and Men.

A French Reading Book which attains the aims we have indicated, will also prove a valuable aid in the difficult art of French composition. It will give young students of French, and, in particular, candidates for the higher Examinations, right conceptions of the language appropriate to historical narrative, and will, if properly used, place at their command a large and varied vocabulary in a most important field of language which has been too much neglected.

CHARLES COPLAND PERRY.
ANDRÉ TURQUET

TABLE DES MATIÈRES

LA RACE HUMAINE

DANS notre dernier volume nous avons traité de l'homme et de ses différentes habitations, de sa vie à la campagne et en ville, de ses inventions, de ses travaux, en même temps que des beautés et des merveilles qui l'entourent. Nous parlerons dans les volumes suivants de la nature de l'homme lui-même, des races et des nations différentes qui peuplent les cinq parties du monde, de quelques villes célèbres, de quelques grands hommes, de certains produits jouant un rôle important dans le commerce, de batailles fameuses, qui, à diverses époques, ont décidé de la destinée des peuples et, pour conclure, de quelques épisodes et de quelques anecdotes qui, dans la vie sociale, montrent la sagesse et l'esprit des hommes.

Et tout d'abord, si nous considérons l'origine et la nature de l'homme, deux questions se présentent aussitôt à notre esprit : 1°. Comment se fait-il que l'homme qui paraît si faible lorsqu'on le compare aux autres animaux, soit le roi de la Création ? 2°. Quelle est l'origine des différences qui nous frappent lorsqu'on compare* les hommes entre eux et les nations entre elles ?

Examinons tout d'abord une partie seulement de ce corps humain qui semble si fragile : la main humaine.

Ne voit-on pas qu'elle nous prédestine* à une vie supérieure à celle de tous les autres animaux ? Les oiseaux ont un bec et des serres pour attaquer et se défendre ; chez les quadrupèdes les uns ont des défenses, les autres des cornes, les troisièmes des crocs*: l'homme a cette main merveilleuse qui lui a permis de manier ses armes défensives et de lancer au loin ses flèches, ses javelots et ses balles.*

Le guerrier d'autrefois allant à la guerre pouvait se servir de sa main droite aussi bien que de sa main gauche ; dans l'une il tenait l'épée ou la lance, dans l'autre le bouclier rond ou carré. Les doigts agiles de la femme n'ont pas tardé à* tisser le lin et la laine, tandis que le bras robuste de l'homme construisait la demeure pour la famille, ou conduisait la charrue.

Que n'a pas fait la main ? Les instruments de musique qui réjouissent le cœur de l'homme, les grands navires qui traversent les océans, les forteresses puissantes qui défendent la patrie, les terribles engins de destruction qui renversent les cités, bref tout ce qui sert à detruire ou à édifier.* C'est encore la main qui a permis d'écrire les lois ou de confier au marbre, à l'airain,* au papyrus et au papier les exploits des aïeux.

Le pied humain est presque aussi étonnant que la main. Il a donné à l'homme le pouvoir de vaincre à la course les animaux les plus rapides. Prenons le sauvage par exemple : il parcourt de petites distances moins vite que beaucoup d'animaux, et cependant par la seule force de sa volonté et par sa patience il fatigue à la course et le cheval et le cerf.

Mais plus que la main et plus que le pied, la raison a fait de l'homme le maître suprême de l'univers. En obéissant aux forces de la nature, l'homme les a asservies*

à sa volonté. L'océan lui obéit ; la terre lui ouvre ses trésors ; les montagnes se séparent pour le laisser passer ; la vapeur est son esclave et le conduit d'un bout à l'autre du globe ; l'étincelle électrique transmet sa pensée aux quatre coins de la terre. Il n'y a pas d'herbe, quelque modeste qu'elle soit, qu'il n'utilise pour rétablir sa santé ; les étoiles du firmament lui servent de boussole et dirigent ses voyages.

La diversité des talents qui ont permis à l'homme de conquérir le monde physique explique aussi ces contrastes violents et merveilleux entre les conditions et les fortunes des hommes, contrastes beaucoup plus grands que ceux qu'on trouve dans le règne animal.

La nature semble avoir donné à tous les hommes à leur naissance les mêmes moyens de gagner leur vie, les mêmes instruments pour arriver au succès et au bonheur. Nous sommes tous doués d'une tête, d'yeux et d'oreilles, enfin d'un corps, de membres et de sens variés. Et pourtant quel gouffre énorme sépare les hommes entre eux dans la vie de tous les jours ! De deux hommes qui ne diffèrent que très peu par la figure, l'un peut imposer sa volonté à des millions de ses semblables, tandis que l'autre ne jouit d'aucune influence ni d'aucune puissance ; l'un peut avoir l'esprit d'un Shakespeare tandis que l'autre est complètement dépourvu d'imagination et se montre insensible à toute forme et à toute beauté ; l'un peut avoir un caractère presque angélique, l'autre est porté à toute espèce de crimes et de vices ; l'un peut posséder des millions, de vastes domaines et des châteaux, tandis que l'autre passe sa vie dans la pauvreté la plus extrême.

Il en est des nations comme des individus. Comparez par exemple la vie ordinaire d'un Esquimau,

d'un Lapon* qui doivent lutter perpétuellement contre le froid et contre l'obscurité et qui sont entassés les uns sur les autres dans des bouges* puants, à la vie saine et élégante que mènent les habitants d'une des capitales de l'Europe moderne, magnifiques et éblouissantes de lumière.

Mais hélas ! il y a même dans ces capitales des hommes dont la vie est encore plus terrible que celle de l'Esquimau et du Lapon.

Parmi les différences les plus remarquables qui séparent une race de l'autre se trouvent le climat, le pays, la race, la couleur et la religion. Les montagnes qui élèvent leurs chaînes, les rivières qui coulent du nord au sud ou de l'est à l'ouest, ont gouverné l'histoire, la tradition, les occupations, les mœurs, les pensées, les sentiments et les goûts des différentes nations du monde. Ce sont elles qui ont rendu les peuples riches ou pauvres, puissants ou faibles, prodigues ou économes, guerriers ou pacifiques, lourds ou artistiques, gais ou graves.

Et cependant malgré ces différences, que les hommes sont semblables entre eux ! Les principaux membres de nos corps se ressemblent, les traits essentiels de nos esprits se ressemblent aussi. Nous habitons le même monde ; nous participons à son destin ; nous sommes tous mortels ; nous sentons une puissance invisible qui accable nos pauvres esprits humains ; nous regardons, et le jour et la nuit, cet univers sans limites au milieu duquel notre planète paraît un grain de poussière ; nous sommes obligés — pour la plupart du moins—de gagner notre pain quotidien à la sueur de nos fronts ; nous avons tous les mêmes sensations physiques, nous pouvons tous voir, entendre

et toucher; nous avons faim et soif; nous sommes frappés des beautés de la nature. Nous éprouvons les mêmes passions, nous savons tous être joyeux, tristes, fâchés ou jaloux. Nous ne sommes indifférents ni à l'admiration, ni à la pitié, ni à la haine ni au mépris. Bref, nous appartenons tous à la même famille humaine qui est le sommet et la couronne du règne animal,* et nous voudrions bien croire que cette famille est l'héritière d'un avenir encore plus brillant, quand elle aura quitté ce monde.

NOTES[1]

comparer prend **à** et **avec**. **Comparer à** suppose un rapport de ressemblance entre les objets que l'on compare : comparer les œuvres de la nature **aux** ouvrages de l'homme. **Comparer avec** ne suppose aucune ressemblance entre les objets comparés : comparez le vice **avec** la vertu.

prédestiner se dit d'une puissance surnaturelle qui destine, qui réserve les hommes à un avenir, à une fin inévitable.

des crocs (prononcez *kro*) = dents recourbées (*curved*) ou pointues de certaines animaux, comme des lions, des tigres, des chiens, etc.

balle = petite boule de métal servant à charger une arme à feu ; **boulet** = boule de fer fondu (*cast*) qui sert à charger les canons.

tardé à . . ., c.-à-d. sa main a bientôt appris à tisser.

édifier = construire un **édifice**.

airain, *m.*, alliage (*alloy*) de cuivre et d'étain.

asservir = réduire à l'état de l'esclavage ou de dépendance.

Lapon, *m.*, habitant de la Laponie, région au nord de la Russie.

bouge, *m.*, logement obscur et malpropre.

le règne animal, le règne végétal et le règne minéral sont, en histoire naturelle, les grandes divisions qui comprennent tous les corps de la nature.

---

[1] Annotated words and phrases are distinguished in the Text by an asterisk.

L'ASIE

Entre les cinq parties du monde, le continent asiatique occupe un rang qui, à beaucoup d'égards,* à cause de son étendue, de la diversité des climats, du relief de son sol, de sa population, de l'antiquité de sa civilisation, et de l'influence qu'elle a exercée sur les fortunes du genre humain, peut se considérer comme absolument unique.

La superficie de l'Asie et des îles qui en dépendent est d'environ 45 millions de kilomètres carrés ; elle comprend un tiers de toute la terre qui se trouve à la surface de notre globe ; elle est donc quatre fois et demie plus considérable que l'Europe.

On peut dire encore que l'Asie est plus étendue que le Nouveau Monde par un million de milles carrés ; et si l'on mettait ensemble l'Europe, l'Afrique et l'Océanie, l'Asie ne leur serait inférieure que du* même nombre de milles carrés. L'Asie est en vérité le tronc même de la terre dont les autres continents seraient les membres; car, géographiquement parlant, l'Europe et l'Afrique peuvent se regarder comme étant simplement les péninsules occidentales du continent asiatique dont faisait partie jadis l'Océanie, comme la géologie nous l'enseigne. L'Asie n'est séparée de l'Afrique que par le canal étroit qui traverse l'isthme* de Suez et qui relie* la Médi-

terranée à la mer Rouge. De l'isthme de Suez au détroit de Behring qui sépare l'Amérique de l'Asie et qui, à un certain point, n'a guère que 36 milles de largeur, on compte environ 6700 milles. Au sud l'Asie touche presque à* l'Équateur ; et au nord douze degrés seulement la séparent du pôle. Elle s'étend sur 78 degrés de latitude, et réunit tous les climats, tous les terrains, toutes les productions. A Colombo et dans l'île de Ceylan,* la moyenne de la température pour chaque mois de l'année est d'environ 80 degrés* Fahrenheit, mais, par contre,* le climat de la Sibérie est très froid ; les hivers y sont d'une rigueur extrême, et le thermomètre tombe dans quelques endroits à 20 degrés au-dessous du point de glace.* Les plateaux de l'Asie s'élèvent en amphithéâtre de l'ouest à l'est et forment les montagnes les plus hautes du globe qui elles-mêmes se terminent par un pic ayant plus de 29,000 pieds de hauteur. Sur le haut-plateau du Thibet, le plus élevé du monde, coulent des rivières navigables ; et elles se trouvent à plus de 1400 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Depuis plus de quatre mille ans, l'Asie a vu les empires s'écrouler* les uns après les autres, les peuples se mêler, les invasions se succéder ; elle a vu naître les premières sociétés régulières, elle a déversé* tour à tour sur l'Europe les grandes émigrations qui l'ont peuplée. Et à l'heure actuelle* sa population, évaluée* à plus de 800 millions d'habitants, comprend les trois cinquièmes de la population du globe. L'empire chinois à lui seul* a plus de 400 millions d'habitants !

L'Asie a été le berceau des arts, des sciences, et de la civilisation. Mille ans au moins avant la pose de la première pierre de nos plus vieilles villes

européennes, de grandes cités florissaient* en Asie; Damas* par exemple qui n'a pas cessé de prospérer jusqu'à nos jours. Plus de deux mille ans avant l'émigration en Europe des tribus indo-européennes, les ports de la Phénicie étaient les centres d'un commerce qui s'étendait des rivages de l'Inde jusqu'au sud de l'Angleterre. Certaines sculptures retrouvées en Assyrie et racontant l'histoire d'un roi qui vivait plus de cent ans avant la fondation de Rome, nous montrent que les Assyriens formaient déjà une nation puissante adonnée au* luxe, connaissant la plupart de nos arts et de nos métiers, et nullement inférieure aux nations modernes pour l'ameublement, le tissage des vêtements et l'art du joaillier.

Le temps dans sa marche a changé les relations qui existaient dans ces temps primitifs entre l'Europe et l'Asie. Nous sommes trop portés à* notre époque à regarder ce grand continent asiatique que l'histoire et la sagesse de siècles innombrables ont rendu si vénérable, comme la sphère naturelle d'influences européennes. Nous oublions trop facilement quelle dette nous devons à cette école de l'Europe, à cette pépinière,* d'où sont sortis les beaux arbres qui forment aujourd'hui l'immense jardin de la civilisation moderne. La maternelle Asie nous a fait ce que nous sommes; ce que nous possédons, ce qui nous est le plus cher, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue matériel, l'Asie nous l'a donné. Que dis-je? nous-mêmes, et avec nous les nations les plus civilisées de l'Europe, nous avons pris naissance sur cette terre, nous en venons. Les Grecs ioniens qui colonisèrent le littoral* de l'Asie Mineure et dont l'histoire primitive est le premier chapitre de la vie

intellectuelle de l'Europe, vinrent à l'origine, croit-on, de la Phrygie. Ces Ioniens répandirent partout où ils allèrent les connaissances qu'ils avaient reçues des Phéniciens, des Assyriens et des Égyptiens. Ils devinrent ainsi les pionniers* de la civilisation asiatique en Europe. Pour ne prendre qu'un nom, le célèbre Thalès (640–540 avant l'ère chrétienne), le premier des sept sages de la Grèce, le fondateur de l'astronomie, de la géométrie et de la philosophie grecques, était né dans la ville ionienne de Milet, or c'est en Assyrie qu'il avait puisé cette science astronomique qui lui fit prédire un jour une éclipse, et le rendit fameux à tout jamais.* Les pasteurs chaldéens furent, dit-on, les premiers astronomes ; en tout cas nous savons qu'en Assyrie les astronomes au service du roi lui envoyaient régulièrement des rapports sur leurs travaux.

Les Nations les plus Anciennes du Monde.

Les monuments les plus anciens que nous ayons de l'espèce humaine, non seulement en Asie, mais sur la terre entière, se trouvent dans les terrains d'alluvion* du Tigre et de l'Euphrate. Si l'on excepte les Égyptiens qui peuplèrent la vallée du Nil et dont l'histoire se perd dans la nuit des temps, ce sont les Chaldéens, les Babyloniens, les Assyriens, les Phéniciens et les Hébreux qui établirent les centres les plus fameux de la civilisation d'autrefois. C'est dans ces plaines que se fondèrent les grands empires de Ninive et de Babylone, il y a des milliers d'années ; d'autres leur succédèrent pour disparaître aussi à leur tour. Ces plaines furent le théâtre des premières actions et des premières souffrances de l'homme civilisé ; c'est

là que la gloire lui sourit pour la première fois; là aussi que le despotisme lui imposa son joug le plus pesant.

De pauvres tablettes d'argile* cuites au four et couvertes de caractères cunéiformes* ont résisté aux ravages du temps mieux que l'airain et l'acier; elles sont la chronique fidèle de règnes de monarques célèbres, 3, 4, ou 5 mille ans avant Jésus-Christ; on y lit le progrès des sciences, des arts, et de la littérature de ces âges primitifs.

Ce fut après la première période de la grandeur assyrienne (environ 1100 avant J.-C.) que le peuple juif, et son ennemi, le peuple des Philistins, les vainqueurs de Saul et de Jonathan constituèrent deux puissances redoutables. Il était réservé à David de délivrer les Hébreux, de les unir entre eux, de protéger leur territoire en bâtissant des places fortes, en maintenant une armée permanente et en élevant la ville royale de Jérusalem (1050 av. J.-C.).

Salomon, son fils, lui succéda; ami d'Hiram roi de Tyr, il bâtit le Temple; despote oriental, il rivalisa avec les monarques assyriens et babyloniens en splendeur et en magnificence, et son règne marque vraiment l'apogée* de la puissance des rois juifs.

Les Phéniciens.

Les Phéniciens paraissent avoir joui des bienfaits de la civilisation avant les Bayloniens et les Assyriens (car leur prospérité fut à son comble* vers 1200 avant Jésus-Christ) auxquels ils ne ressemblaient ni par l'esprit* ni par les dispositions. Si les Babyloniens et les Assyriens furent des soldats et des conquérants, les Phéniciens furent les marchands et les colporteurs* de ces

âges reculés. On ne peut dire que la race phénicienne ait été guerrière, ou qu'elle ait régné par ses conseils. L'empire de l'esprit ou des armes ne lui parut jamais glorieux. Opprimer les faibles, se concilier les forts, tels furent les principes qui guidèrent la politique des Phéniciens. Ils ne nous ont laissé ni annales, ni poèmes, ni œuvres de science. On parle de l'alphabet phénicien, mais c'est aux Égyptiens qu'ils empruntèrent les lettres; ils les modifièrent, il est vrai, pour les faire servir à la tenue des livres* et à des inscriptions fort courtes. Toutefois l'influence de cette nation fut considérable; elle eut la gloire d'établir entre les diverses parties du monde ancien des relations utiles et fécondes: son esprit d'entreprise qui lui venait de son égoïsme et de sa passion mercantile contribua à répandre la civilisation. Et dans l'ardeur de leur poursuite après les richesses, les Phéniciens ne craignirent point d'affronter des dangers qui faisaient pâlir les plus braves de leurs voisins, et de déployer une témérité qui excitent notre admiration, lorsqu'on pense à l'ignorance et aux superstitions de l'époque. Les Phéniciens travaillaient* les métaux avec une habileté qui faisait rechercher partout leurs bronzes et leur orfèvrerie.* Ils connaissaient l'art de fondre et de tailler le verre, de teindre en pourpre la laine, le coton et la soie. Le cotonnier particulièrement fut importé par eux de l'Inde. Leurs voyages s'étendaient jusque dans le Nord aux îles britanniques où ils trouvaient l'étain, aux bords de la Baltique d'où ils rapportaient l'ambre jaune. L'Inde, l'Arabie, l'Éthiopie leur fournissaient les pierres précieuses, l'or, l'encens,* les épices, l'ébène,* l'ivoire, les tissus; l'Égypte, le blé; l'Arménie, les chevaux; le Caucase, le fer; l'Espagne

enfin tous les métaux en abondance, les vins, l'huile, la cire, et la laine fine.

Tyr et Sidon jouirent pendant longtemps d'une prépondérance politique et religieuse sur toutes les villes du littoral de la Méditerranée. Les Phéniciens furent, pourrait-on dire, les premiers inventeurs de ces "trusts" dont on parle tant de nos jours en Amérique : ils surent accaparer* le commerce du monde entier : et leurs associations commerciales, loin d'être le fléau* ou le malheur de leurs voisins, répandirent partout les bienfaits de la civilisation.

En 606 (avant J.-C.) le royaume d'Assyrie avec la ville puissante de Ninive dont l'étendue était, calcule-t-on, deux fois celle de Londres et de sa banlieue,* tomba aux mains des Mèdes et des Babyloniens.

En 600 (av. J.-C.) Cyrus, roi des Perses, le "Grand Roi," s'empara de toute l'Assyrie, de la Babylonie, et de la Médie : son empire s'étendait, dit-on, du Nil jusqu'à l'Oxus, et de la Macédonie jusqu'aux Indes.

Ce fut Darius, successeur de Cambyse, fils de Cyrus, qui fut défait par les Grecs à Marathon en 490 (av. J.-C.) et dans cette plaine périt, pour un temps du moins, l'influence de l'Asie sur l'Europe.

En 333 (av. J.-C.) Alexandre le Grand défit à Issus un autre Darius, Darius Codoman ; il remporta en 331 la grande victoire d'Arbelles sur un million d'Asiatiques et détruisit cet immense empire des Perses. En mourant (323 av. J.-C.) il prédit que ses amis lui célèbreraient de sanglantes funérailles. Cette prédiction s'accomplit trop fidèlement. Ses capitaines se disputèrent pendant plus de vingt ans l'héritage de ses conquêtes. Soixante ans environ avant Jésus-Christ, les Romains apparurent pour la première fois

en Asie et s'emparèrent de la Syrie. Ils ne tardèrent pas à* occuper une grande partie de l'Asie Mineure, et s'établirent enfin eux-mêmes sur les bords du Tigre.

Pendant les deux siècles et demi qui précédèrent l'ère chrétienne, la partie orientale de l'ancien royaume des Perses, que les Romains appelaient la Parthie, redevint indépendante et très puissante. Vers la fin de cette période les Perses commencèrent avec les Romains une lutte féroce et prolongée. En 53 (av. J.-C.) Crassus, l'un des triumvirs romains, entreprit une expédition contre eux. Il traversa l'Euphrate avec sept légions et s'enfonça* imprudemment dans les vastes plaines de la Mésopotamie; enveloppé par l'innombrable cavalerie des Parthes, il perdit 30,000 soldats sur le champ de bataille de Carrhes ; et lui-même et son fils furent au nombre des morts.

Le conflit entre les Perses et les Romains se continua longtemps après la division de l'empire romain, sans apporter de grands changements dans les frontières respectives de leurs empires.

Les Romains, ou plutôt les Byzantins, ne s'avancèrent jamais au delà de l'Arménie et du Tigre ; et les Perses de leur côté ne purent jamais garder de territoires à l'ouest de ces limites, bien qu'une fois (en 626 de notre ère), Constantinople parut un instant être à leur merci.*

Pendant cette période de 700 ans qui commence à la première apparition des Romains en Asie, il se passa deux évènements qu'il faut ranger parmi les plus importants de l'histoire de l'humanité.

Une montagne élevée devait paraitre dans les derniers temps, selon Isaïe : ce fut l'église chrétienne

dont le fondateur est le Christ.* La première église fut celle de Jérusalem ; et c'est de là que rayonna tout d'abord l'Évangile sur toutes les provinces de l'empire romain. Les magnifiques voies romaines et les légions portèrent la religion chrétienne aux extrémités du monde. Après l'ère des martyrs l'Église triompha avec Constantin (en 320 après Jésus-Christ).

Mais les lieux où avait paru le Christ ne devaient pas recueillir* les avantages de la religion qu'ils avaient vu naître. Mahomet, le fondateur de l'islamisme paraît vers l'an 570. Son succès est prodigieux. Les armées de ses disciples envahissent l'Asie et le nord de l'Afrique.

Les Arabes.

Pour comprendre dans une certaine mesure les causes de la marche triomphale de Mahomet, il nous faut considérer le caractère du peuple dont il sortait* aussi bien que la nature de son pays et l'état où se trouvait alors le monde.

L'Arabe est tel que son milieu le fait. L'Arabie est un plateau enveloppé de montagnes, sans grands cours d'eau, couvert en partie de déserts et de steppes. Dévorée par un soleil brûlant, sauf dans les fraîches vallées du sud-ouest qui produisent les gommes et le café, la terre est tantôt sablonneuse et semée d'oasis,* tantôt couverte de longues herbes que paissent* les troupeaux de moutons, de chameaux, de bœufs et de chevaux, seule richesse des tribus nomades. Ainsi la stérilité d'un sol dont l'accès est difficile ou même impossible par endroits, et la pauvreté des habitants devaient mettre l'Arabie à l'abri de toute invasion ;

d'autre part elles ne pouvaient guère permettre aux Arabes d'envahir les pays voisins.

Et cependant jamais nation ne fut mieux douée par la nature pour la guerre. Une vie de fatigues et de privations, une vigilance de tous les instants, la patience, la hardiesse, la présence d'esprit, qu'exigent des luttes presque continuelles entre tribus, tout tendait à donner à l'Arabe les qualités de l'oiseau de proie : un œil perçant, des muscles d'acier, je ne sais quoi de sauvage et de farouche.

Et ces qualités physiques devenaient encore plus redoutables chez des hommes constitués comme l'étaient et le sont encore les Arabes.

Doués d'une imagination ardente, de passions violentes, d'une énergie morale qui les distinguent d'entre les autres Asiatiques, les Arabes portent comme un masque de tranquillité, l'image même du désert qui les entoure. Toujours uniforme, la température du pays y fait les esprits constants ; accablante, elle les rend fatalistes ; l'immensité des plaines les dispose aux méditations religieuses.

Lorsque des natures de cette sorte sont hors d'elles-mêmes, elles deviennent aussi terribles que les eaux habituellement calmes de quelque lac des montagnes qui bouillonne, blanc d'écume, sous les rafales d'une tempête affreuse.

Véritable fils de l'Arabie, Mahomet naquit à la Mecque vers l'an 570 de Jésus-Christ. Enfant, il conduisait les troupeaux dans le désert, car il appartenait à une famille nombreuse et pauvre.

Il nous est permis d'imaginer que de bonne heure, grâce sans doute aux caravanes, il apprit les principales doctrines du Judaisme et du Christianisme.

En tout cas il voulut de bonne heure arracher les Arabes à l'idolâtrie et substituer aux différentes religions qui divisaient son pays, une seule croyance et un seul culte. Il se prépara à sa mission par de longues retraites dans le solitude du mont Hira ; ses rêveries et ses visions semblent un instant même l'avoir conduit jusqu'au bord de la folie.

Dénoncé et persécuté par ses voisins, comme étant un hérétique dangereux, il fut obligé de s'enfuir de la Mecque à Vatrel, appelée depuis Medine (ville du prophète) où il se fit un nombreux parti (622 de notre ère). Cette année de la fuite ou " hégire " est le point de départ de l'ère des mahométans. La nouvelle religion ne tarda pas à se propager dans toute l'Arabie ; Mahomet se préparait à attaquer l'empire d'Orient lorsqu'il fut surpris par la mort à Médine en 632.

Il avait réussi de son vivant à enflammer le courage de ses compatriotes, à les fanatiser*; il leur enjoignait de conquérir le monde à sa loi religieuse, non par la persuasion, mais par la violence et le fer. Après lui tout Arabe voulut mourir ou vaincre en affirmant la grandeur et l'unité de Dieu ; tout contribuait à rendre plus chère à son cœur la nouvelle religion ; l'amour du butin, l'ambition, et l'espérance d'un paradis tout sensuel.

D'ailleurs, l'état du monde à cette époque concourait à favoriser la propagation de l'islamisme. L'empire romain était démembré, en proie aux barbares. Le christianisme en Orient était affaibli par les hérésies d'Arius, de Nestorius et de Pélage. Le royaume de Perse, voisin immédiat de l'Arabie, énervé par le relâchement de toute discipline, s'épuisait peu à peu.

On eût dit que le monde n'était plus qu'une vaste éteule* que devait consumer le feu du fanatisme mahométan.

Moins de six ans après la mort de Mahomet son successeur avait vaincu en Syrie l'armée d'Héraclius, empereur d'Orient, et s'était emparé de Damas et de la Palestine.

Moins d'un siècle après (730) les Arabes avaient conquis la Perse et le Turkestan, avaient promené* leurs armes sur les bords de l'Indus, s'étaient avancés le long du littoral de l'Afrique septentrionale jusqu'à l'Atlantique, et avaient fondé en Espagne un empire qui devait y durer sept siècles. Un moment même ils franchirent les Pyrénées, s'avancèrent en France jusqu'à Poitiers où ils furent écrasés en 732 par Charles Martel, le chef des Francs.

En 641, la Perse tout entière, de la mer Caspienne et des rives de l'Euphrate à l'Océan Indien, avait accepté le code* politique et religieux de l'Arabie.

Cette défaite de la Perse avait été précédée par une période fort courte de brillante prospérité. Chosroès II, appelé par les Perses "Parvées" ou le Conquérant, de la dynastie des Sassanides, était monté sur le trône en 590, avait vaincu Héraclius, et avait étendu les limites de son royaume jusqu'aux frontières qu'avait posées Darius le Grand.

De même que les Parthes luttèrent pendant longtemps contre l'empire romain d'Occident, les Perses ne cessèrent pendant des siècles de combattre l'empire romain d'Orient, l'empire byzantin. La victoire la plus signalée qu'ils remportèrent dans cette lutte acharnée eut lieu en 626 : ils s'emparèrent alors de Chalcédoine, sur le rivage asiatique du Bosphore.

Ils n'étaient séparés que par le détroit de la ville même de Constantinople dont ils pouvaient apercevoir les dômes et les tours. Ils ne devaient point toutefois alors s'emparer de la ville elle-même.

Héraclius, l'empereur byzantin, dont le règne est mêlé de succès et de revers,* ne tarda pas à prendre l'offensive, à les vaincre, et conclut avec eux une paix avantageuse pour lui.

C'est vers la fin du règne de Chosroès que nous entendons pour la première fois les premiers grondements de la tempête qui approchait et qui devait bouleverser également l'empire de Byzance et la Perse.

Une jour que le roi de Perse était campé sur les bords de la rivière Karasoo, il reçut une lettre de Mahomet lui ordonnant de renoncer à sa religion et d'embrasser l'islamisme. Devant un ordre aussi impérieux et venant d'un étranger dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom, Chosroès, pris* de rage, déchira la lettre et en jeta les pages dans le fleuve. Les malheurs, qui accablèrent la fin d'un règne dont les débuts avaient été si glorieux, furent attribués par les Arabes à l'indignation de la justice divine devant un acte aussi sacrilège.

L'histoire suivante va nous prouver que la mémoire de cette action ne s'effaça jamais de l'esprit des indigènes. En 1800 un voyageur anglais, se trouvant sur les bords du fleuve, demanda la cause de leur escarpement*; un riverain mahométan lui assura que " la rivière s'était retirée de ses berges, d'horreur à la vue de l'acte de ce fou de Chosroès lorsqu'il avait jeté la lettre du saint Prophète dans le courant."

Ce fut la bataille de Nahavand, en 641, qui décida du sort de la Perse. Au moment où l'armée arabe,

brûlant de combattre, se rangeait en bataille, son général lui adressa les paroles suivantes. "Mes amis, préparez-vous à vaincre ou à boire le sorbet* délicieux du martyre. Je vais maintenant crier par trois fois Tukbeer (c.-à-d. le cri de combat, Allah-Akbar, ou Dieu est grand) ; au premier appel vous vous ceindrez les reins*; au second appel vous sauterez en selle, au troisième appel vous mettrez vos lances en arrêt et vous vous précipiterez en avant vers la victoire ou vers le paradis."

A la fin du jour la Perse gisait* aux pieds du vainqueur ; plus de 100,000 de ses troupes étaient tombées. Huit longs siècles devaient passer sur la Perse avant qu'elle pût reconquérir son indépendance ; huit longs siècles la virent soumise tour à tour aux Sarrasins, aux Tartares et aux Turcs.

Cependant pendant tous ces siècles le peuple persan sut garder une force, une vitalité extraordinaire ; il produisit des génies, tels que les poètes-philosophes, Firdousi qui écrivit l'épopée* de l'histoire nationale et Omar Khayam (ou le tisseur de tentes) dont les vers, ou plutôt les quatrains* condensent en quelques mots les tragédies ou les comédies de la vie. La Perse se distingue de tous les autres pays asiatiques, parce qu'elle fait preuve de ces qualités supérieures de sang et d'intelligence que possède la race indo-germanique à laquelle nous appartenons ; et c'est à elles qu'est dû le progrès de l'humanité.

Comme nous l'avons vu, les Arabes convertirent à leur religion d'immenses territoires, mais ce fut le sabre à la main. Sans doute la plupart de leurs conquêtes obéissent encore à la loi de Mahomet ; mais, politiquement parlant, leur empire énorme ne

tarda pas à se démembrer. La capitale arabe fut d'abord Damas qui fut pris aux Grecs en 634, lorsque toute la Syrie fut conquise du mont Taurus à la mer Rouge. Ce fut à Damas que les Califes (ou successeurs de Mahomet) régnèrent d'abord.

Mais en 753 le Califat passa dans la maison arabe d'Abbas et quelques années plus tard, Al-Manzor jeta les fondements* de la ville de Bagdad pour en faire le siège de son empire. C'est à la dynastie abbasside qu'appartient le célèbre Haroun-al-Raschid (760–809) qui régna avec gloire sur un empire qui s'étendait de l'Asie Centrale jusqu'à l'Espagne et comprenait la province tributaire d'Égypte. Érudit* lui-même; il accorda aux lettres et aux arts une protection éclairée ; et sa cour devint le lieu de réunion de tous les hommes instruits de son empire, poètes, philosophes, juristes, grammairiens, beaux esprits* et musiciens.

Haroun-al-Raschid a une place bien à lui* dans la littérature arabe; les anecdotes et les histoires amusantes à son sujet sont innombrables. Pour nous, Occidentaux, il est le héros des " Mille et une Nuits " ; c'est là que nous lisons l'histoire de ses aventures pendant qu'il se promenait incognito dans sa bonne ville de Bagdad. Avec la dynastie abbasside, la puissance de l'empire arabe commença à décliner. Pendant deux cents ans, de 800 à 1000, cet empire se morcela en un certain nombre d'états mahométans dont le plus important est celui qui appartient aux Turcs.

Bien qu'elle fût elle-même de pure race arabe, la dynastie abbasside tomba de plus en plus dans la dépendance de sa garde formée de soldats mercenaires qui venaient d'autres provinces et appartenaient à d'autres races : perses, tartares et turques. Cette milice*

disposa bientôt du souverain pouvoir, les califes ne furent plus que des pantins* dans ses mains.

Rappelons ici que les Mameluks (esclaves) furent à l'origine les soldats d'une garde à cheval formée d'esclaves affranchis. Ils gouvernèrent l'Égypte de 1254 à 1517.

Méhémet-Ali fit massacrer le corps entier en 1811.

En 1258, Bagdad fut pris d'assaut par le général tartare Holagoo, petit-fils du grand Gengis-Khan (dont nous raconterons l'histoire plus loin) et l'empire des Abbassides fut ainsi renversé. Toutefois le califat de Bagdad continua, non plus à Bagdad, mais au Caire, protégé par les Mameluks, dont nous venons de parler, et la dignité de calife n'amena avec elle qu'un pouvoir* purement spirituel.

Vers l'an 1300 ce grand empire arabe que nous avons vu croître était rentré presque dans ses limites naturelles, si nous exceptons le nord de l'Afrique. Les Turcs s'étaient emparés de toutes les autres parties de cet empire.

Les Turcs.

Il nous faut dire maintenant quelques mots de cette grande puissance turque qui devait jouer un rôle si important et si durable en Asie et exercer une telle influence sur ses destinées.

Les Turcs, originaires du* Khorassan et d'abord tribu obscure, ressemblèrent d'abord aux Arabes, puisque, comme eux, ils menaient une vie nomade, promenant, de pâturage en pâturage, leurs chariots, leurs tentes de feutre et leurs troupeaux.

Mais tandis que les Arabes menaient dans le désert une vie de privations, les Turcs nés sur d'immenses

plaines incultes, il est vrai, mais nullement infertiles, étaient naturellement plus doux. Tout en étant aussi braves que les Arabes, ils étaient moins farouches ; aussi austères, ils étaient moins impérieux ; aussi religieux, ils étaient moins fanatiques ; ils étaient donc mieux adaptés qu'eux à former des sociétés ou des états politiques.

Sur les ruines de l'empire arabe s'élevèrent pendant tout le moyen âge des empires turcs qui eurent des fortunes diverses, mais qui s'emparèrent tour à tour de ces terres que nous avons vues aux mains de Darius, d'Alexandre, des Césars et des Califes de Bagdad.

Parmi les plus célèbres conquérants turcs, il nous faut compter le sultan Mahmoud, le fondateur de la maison de Ghasni, ville d'Afghanistan.

La mère de Mahmoud appartenait à une famille perse, et lui-même parlait le persan ; mais ses soldats étaient surtout ces esclaves turcs dont nous avons parlé, ces Mameluks qui, après sa mort, firent peser* sur une grande partie de l'Asie une domination oppressive et intolérante.

Mahmoud est surtout célèbre par ses expéditions dans l'Inde ; il envahit ce pays dix-sept fois. Son expédition la plus connue eut lieu en 1024 ; il la dirigea contre le temple des Hindous à Somnath, dans le Goudjerate (ou Goujerate). Pour l'atteindre, il lui fallut traverser un désert d'une largeur de 380 milles ; ses convois* employèrent 20,000 chameaux. Ce temple de Somnath étonnait par sa magnificence ; le toit était soutenu par cinquante six colonnes sculptées et ornées de pierres précieuses ; le sanctuaire où la lumière du jour ne pouvait pénétrer, n'était éclairé

que par une lampe suspendue par des chaines d'or ; c'est là que reposait l'idole, ayant 15 pieds de hauteur.

Mahmoud ordonna la destruction du temple. Ce fut en vain que les Hindous essayèrent d'apaiser sa colère en lui offrant une grande somme d'argent. "J'aime mieux être connu, dit-il, comme briseur d'idoles que comme vendeur d'idoles," et de sa masse d'armes* il frappa la statue.

Son exemple fut aussitôt suivi par ses soldats. La statue creuse en se brisant répandit par terre une quantité incroyable de diamants et de pierres précieuses qui indemnisa Mahmoud largement de la rançon qu'il avait refusée et de tous les frais de sa campagne. Il envoya deux morceaux de l'idole à la Mecque et à Médine, et douze à Ghasni.

Mahmoud, qui fut le plus grand monarque de son époque en Asie, est regardé par les écrivains de sa race comme un des plus grands qui ait jamais existé. Il ne se contenta pas d'être un grand guerrier, il fut encore le patron des arts et des sciences. Il encouragea les savants et les poètes, il fonda une université à Ghasni, et réunit une immense collection de livres curieux. Les écrivains ne tardèrent pas à affluer* dans sa capitale, et Mahmoud mettait de côté chaque année 10,000 livres sterling pour subvenir aux besoins des pauvres étudiants.

Ayant vu dans l'Inde de somptueux édifices, il imagina, lui aussi, de triompher* du temps et de la barbarie par de grands monuments. Il encouragea les architectes. Les nobles de Ghasni rivalisèrent* entre eux de bon goût ; ils ornèrent la capitale de palais et d'édifices publics magnifiques. La richesse des mosquées, des porches, des fontaines, des réservoirs,

des aqueducs, des citernes, n'était pas moins incroyable ; mais c'était surtout la merveille de l'Orient, la célèbre mosquée, qu'on appelait "la fiancée céleste," qui montrait par toutes ses lignes cette grandeur qui remplit l'esprit.

Les rapports qu'eut Mahmoud avec le grand poète Firdousi ont peut-être contribué plus que toutes ses grandes actions à faire passer son nom à la postérité. Ce ne sont pas toujours les actes dont nous sommes le plus fiers qui nous rendent immortels !

A la prière de Mahmoud, Firdousi composa un poème historique sur les rois et les héros de la Perse qui ne comprenait pas moins de 60,000 distiques. Firdousi travailla trente ans à cette œuvre et de temps en temps allait à la cour lire quelques passages à son patron, qui l'écoutait étonné et charmé à la fois.

Enfin en 1011, le Sháhnáhma, ou le livre des Rois, fut terminé, et Firdousi attendait la récompense de cet immense travail : le Sultan lui avait promis une pièce d'or pour chacun de ses 60,000 distiques. Malheureusement Mahmoud avait un trésorier aussi ingénieux que déshonnête. Il proposa au Sultan de ne donner au poète que des pièces d'argent au lieu de pièces d'or ; et Mahmoud, à sa honte, y consentit.

Lorsque Firdousi découvrit le manque de parole de son maître, pour montrer son mépris et son indignation, il distribua l'argent aux pauvres et, la rage au cœur, quitta pour toujours la cour de Mahmoud.

Sa colère se manifesta bientôt sous une autre forme ; car il écrivit contre son ex-patron une satire virulente qui ne tarda pas à être sur toutes les bouches dans tous les bazars des pays.

Le reste de la vie de Firdousi fut fort triste, et sa

mort vraiment pathétique. Affaibli par l'âge, proscrit, abandonné presque de tous — car on n'osait guère encourir la colère de Mahmoud—il se traîna de ville en ville, cherchant un refuge.

Mahmoud cependant avait des remords ; il sentait bien que l'opinion publique était contre lui. Il se décida enfin à faire amende honorable en envoyant au poète (car l'on savait où il se trouvait) un convoi de chameaux portant des sacs pleins de 100,000 pièces d'or. Hélas ! il était trop tard ! Au moment où l'escorte entrait par une porte de la ville, le cercueil du poète en sortait par l'autre. . . .

Les Turcs seldjoucides.

Une autre dynastie, turque elle aussi, remplaça bientôt celle de Mahmoud : celle des Turcs seldjoucides dont la puissance fut peut-être encore plus grande.

Dès 1060 ils s'étaient rendus maîtres de toute la Perse. Le calife arabe de Bagdad, pontife suprême du monde de l'Islam, reconnut leur autorité. Un de leurs chefs conquit l'Asie Mineure, l'Arabie, l'Arménie, la Syrie, la Palestine et le pays au delà de l'Oxus, se taillant ainsi un immense empire qui s'étendait de la mer Égée (aujourd'hui l'Archipel) à l'Inde et à la Tartarie.

On craignit un moment que l'islamisme, prenant l'Europe à revers, ne recommençât la grande invasion arrêtée autrefois par Charles Martel. L'empire d'Orient ou le Bas-Empire était en effet incapable de se défendre. L'histoire des Turcs seldjoucides nous offre ainsi un intérêt spécial, car ce fut contre eux que furent dirigées ces expéditions religieuses, connues sous le nom de *Croisades*.

Les Croisades se continuèrent pendant près de deux cents ans de 1096 à 1270.

Ce fut pendant la troisième croisade (1190–1194) que Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, se signala par sa prouesse* devant Saint Jean d'Acre et fit assaut de* générosité et d'esprit chevaleresque avec son ennemi Saladin, sultan d'Égypte, qui avait envahi la Palestine et s'était emparé de Jérusalem, capitale du nouveau royaume fondé par Godefroy de Bouillon, après la première Croisade.

L'empire des Turcs seldjoucides dura jusqu'en 1300 à peu près. C'est vers cette époque que nous voyons apparaître la puissance et la dynastie des Osmanlis. Leur chef était un Turc, lui aussi, Osman ou Othman, à qui ils ont emprunté leur surnom d'Ottomans.

Mais avant de nous occuper d'eux, nous devons parler d'une autre race, parente de celle des Turcs : des Mongols. Du commencement du 12ème siècle jusqu'à son milieu on vit se fonder et croître un empire mongol qui dépassa en étendue tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors, en comptant l'empire romain lui-même.

En parlant des Mongols nous allons être amenés à dire quelques mots de la Chine, l'un des pays les plus anciens et les plus intéressants du monde, et de cette vaste péninsule que nous appelons l'Inde et qui depuis plus de cent ans joue un rôle si important dans l'histoire de l'empire britannique.

Cette famille mongole appartient à cette grande race asiatique qui habite encore les trois quarts de l'Asie et qui comprend les Tartares Mandchous, les Chinois et les Turcs.

Désignées communément* sous le nom de Tartares, ces tribus nomades comprennent les hordes* qui, s'appelant elles-mêmes les Mongols, les Audacieux, ou Mandchous, les Purs, etc., portèrent leurs armes et leurs ravages dans la plus grande partie de l'Asie. Prompts comme le vif-argent,* les cavaliers de ces peuplades étaient campés un matin sur les bords du Volga, et quelques jours plus tard près de la grande muraille de Chine ; hier ils remplissaient de leur nombre la vallée de leur pays natal et demain ils envahiront toute la Tartarie.

Tribu fort obscure de l'Extrême Orient, les Mongols au commencement du 12ème siècle se réunirent sous les drapeaux de leur chef Temugin (1162–1227), un des plus fameux conquérants que le monde ait jamais vus. Dès sa jeunesse, Temugin se rendit maître de ses propres parents et de leurs alliés qui voulaient se défaire de* lui, puis, avec l'aide de sa tribu, il s'empara de toute la Mongolie. Prenant alors le nom de Gengis-Khan, ou de Khan des Khans, il ravagea le Nord de la Chine, et franchissant la Grande Muraille, il s'empara de Pékin en 1215. Puis se tournant vers l'ouest, il entraîna sur ses pas des hordes innombrables, animées de la rage de la destruction, traversa les vastes régions du Turkestan, chassa la dynastie* des Turcs seldjoucides de la Perse, franchit le Caucase, pénétra en Russie, défit les Russes près de la mer d'Azov, détruisit Moscou et d'autres villes russes, et répandit la terreur en Pologne et en Hongrie.

Ainsi l'Asie et l'Europe orientale sur une longueur de quinze cents lieues subirent les horreurs d'une invasion effroyable dont les traces se sont vues* pendant des siècles.

Cette irruption de la Mongolie, merveilleuse par sa rapidité, laissa une impression d'épouvante. Les soldats de Gengis-Khan passèrent dans un tourbillon,* dévastant tout avec une rage de cruauté et de destruction qui rappelait celle des Huns, leurs ancêtres. Les Mongols étaient victorieux, même avant d'avoir combattu. La terreur qu'ils inspiraient était si grande qu'il suffisait,* dit-on, d'un seul Mongol pour prendre un village, et en passer tous les habitants au fil de l'épée.*

Les armées mongoles étaient formées surtout de nuées de cavaliers qui fondaient sur les plaines et les villes comme des sauterelles* innombrables. Suivant les paroles d'un historien oriental "le hennissement de leurs coursiers* faisait fermer ses oreilles au ciel et la multitude de leurs flèches changeait le firmament en un champ de roseaux."

Gengis-Khan parut devant Khiva en 1219 à la tête d'une armée qui ne comprenait pas moins de 700,000 cavaliers. Les Mongols se vantaient de leurs dévastations, en disant qu'un cavalier pouvait galoper sur l'emplacement des villes qu'ils avaient détruites. Lorsqu'ils s'emparèrent d'Hérat, ils massacrèrent, dit-on, 1,600,000 habitants.

Après la prise de la ville russe de Riazan sur le Volga en 1237, ils en égorgèrent toute la population, sans respecter l'âge ni le sexe. Ils empalèrent un certain nombre des habitants, s'amusèrent à en tuer quelques-uns à coups de flèches, en écorchèrent d'autres ou les firent mourir en enfonçant sous les ongles des clous ou des éclats* de bois ; ils allèrent jusqu'à brûler les prêtres à petit feu.* "Nul œil ne resta pour pleurer les morts."

Après la défaite de l'armée hongroise près de Pesth,

les routes,—à deux journées de marche du champ de bataille,—étaient jonchées* de cadavres. Le roi de Hongrie s'enfuyant sur un cheval rapide, se vit poursuivi jusqu'au littoral de l'Adriatique par des Mongols qui brûlaient du désir de tout ravager sur leur passage.

Un langage figuré, si cher à tous les Orientaux, accompagnait parfois leurs actes les plus inhumains. " Le foin est coupé, donnez le fourrage* à nos chevaux," telles furent les paroles, terribles dans leur concision,* que prononça Gengis-Khan, lorsqu'il abandonna au pillage de ses cavaliers la célèbre ville turque de Boukhara qui, dans tout l'Orient, était regardée comme " le centre de la science."

Ce fut là, dans les bibliothèques remplies des trésors de la littérature arabe que les Mongols—comme nous le raconte un écrivain mahométan—attachèrent leurs chevaux, auxquels " les feuillets du saint Coran* servirent de litière et qui foulèrent* de leurs sabots* les sentences* sacrées de Mahomet."

Toutefois il est juste de dire que si l'invasion mongole eut un caractère barbare, les généraux mongols montrèrent un goût naturel pour les arts et pour les sciences ; et aussitôt que leur victoire était assurée, ils favorisaient le mélange des deux races par un gouvernement doux et assez tolérant. Leur hospitalité était vraiment remarquable. Ils encourageaient de tout leur pouvoir les études savantes. On raconte que le général mongol qui s'empara de Bagdad en 1263, après avoir fait périr de faim le calife arabe, disent les uns, ou après l'avoir fait coudre dans un sac et fouler aux pieds de ses chevaux, disent les autres, fit élever aussitôt après un observatoire.

Ce mélange de férocité et d'amour de la science se retrouve encore de nos jours chez les Chinois.

Leur tolérance pour les opinions religieuses contraires aux leurs apparaît d'une façon amusante dans le désir que manifesta ce même général d'enlever Jérusalem aux Turcs dans le but de rendre la ville et leurs propriétés aux chrétiens.

Il ne commença à y avoir quelque chose de suivi* dans les conseils de ces hordes barbares que du jour où la dynastie mongole fut définitivement établie en Chine.

Kublai-Khan, le petit fils et le plus grand successeur de Gengis-Khan, passa sa vie à conquérir cet immense empire.

Le Nord de la Chine avait été soumis par Gengis lui-même, mais ce ne fut pas avant 1280 que Kublai, en expulsant définitivement les Tartares Kins, et en détruisant la dynastie chinoise, se rendit maître de toute la Chine, et devint ainsi, si l'on regarde le nombre de ses sujets,—le plus grand souverain qui ait jamais existé.

Car, à l'exception de l'Hindoustan, de l'Arabie et des régions les plus occidentales de l'Asie, il régna sur tout ce vaste continent ; et tous les princes mongols, jusqu'à ceux qui habitaient les bords du Dniéper en Russie se déclaraient ses vassaux et lui payaient tribut.

Ses généraux, ses ministres, ses envoyés, ses médecins, ses astronomes, ses soldats, et ses serviteurs lui venaient de toutes les parties de l'Asie. On pourrait l'appeler un Louis Quatorze asiatique, ou encore un nouveau Sésostris,* roi des rois, et seigneur des seigneurs; et sans doute ses armées étaient plus formidables, ses

ressources plus nombreuses que celles du Grand Roi de France ou du fameux conquérant égyptien.

La marche irrésistible de Gengis-Khan à travers l'Asie semble avoir mis toute l'Europe à la merci des Mongols, et on regarda alors comme une interposition directe de la Providence l'arrêt soudain, sur le seuil même de l'Europe, de cette terrible inondation.

Courtiser* cette nouvelle puissance qui s'élevait à l'orient, envoyer des messages pacifiques dans les déserts de la Mongolie parut de bonne politique à tous les princes européens. C'est ainsi que nous devons à un envoyé du pape, à un moine franciscain (entre 1245–1253) la première histoire des Tartares. Quelques années plus tard Saint Louis, roi de France, envoya un autre ecclésiastique en Mongolie.

Mais c'est à un voyageur plus connu, à un Vénitien, Marco Polo, et à sa famille qui visitèrent la Chine—qu'on appelait alors Cathay—que nous devons ce que nous savons de la Chine du moyen âge. Marco Polo ne passa pas moins de 17 ans au service de Kublai-Khan.

En 1264, Kublai-Khan choisit la ville de Pékin pour sa capitale et la rebâtit, en suivant l'exemple de l'empereur Auguste qui ayant trouvé la ville de Rome de briques, la laissa de marbre. Kublai-Khan visait au* grand. On retrouve encore une partie des murailles de cette grande ville dans celles qui entourent la cité tartare du Pékin moderne. A l'époque de Marco Polo, la ville avait 24 milles de circuit,* et était entourée de remparts de terre ayant 50 pieds de large et 80 pieds de haut qui lui donnaient la forme d'un carré. A chaque coin se dressait un grand bastion, et de chaque côté s'ouvraient trois portes, au-dessus

desquelles on avait bâti des palais. 1000 hommes formaient la garnison de chaque porte. Au milieu de la ville on voyait une grande tour ornée d'une clepsydre,[*] et portant une cloche. Cette dernière sonnait trois coups à une certaine heure du soir, pour indiquer le moment où l'on ne pouvait plus sortir de la ville.

Marco Polo nous donne mille détails fort intéressants sur la vie et la cour du prince, sur la splendeur des palais, la pompe des cérémonies et des fêtes, la munificence de Kublai-Khan, le soin qu'il prenait de la santé et du bien-être de ses sujets, son amour de la fauconnerie, ses grandes chasses et sur un grand parc, rempli de gibier, où il se servait de léopards chasseurs et de guépards.[*] Marco Polo nous montre les médecins du prince, ses sorciers, et nous décrit même un des tours[*] qui rendit ceux-ci à jamais fameux.

" Lorsque le grand Khan était assis à sa table, on remplissait ses coupes de vin ou de quelque autre liquide, et ces enchanteurs, bien que se tenant au milieu de la salle, faisaient se mouvoir ces coupes de l'endroit où on les avait mises, sans que personne y touchât, et se présenter d'elles-mêmes à l'Empereur. Tout le monde peut être témoin de ce fait, et il y a souvent plus de 10,000 personnes présentes."

Parmi la splendeur et le luxe d'une cour orientale, Kublai-Khan veillait aux bonnes mœurs de son peuple et encourageait les arts et les sciences. Au début de son règne il avait voulu, dit-on, faire adopter le christianisme par ses sujets ; dans cette intention il avait prié le pape de lui envoyer des missionnaires. N'en obtenant pas en nombre suffisant, ou ayant changé d'avis, il fit venir du Thibet des prêtres bouddhistes et encouragea la propagation de cette religion.

L'intérêt qu'il prenait aux études scientifiques peut se deviner à la vue des magnifiques instruments astronomiques qui, il y a quelques années encore, ornaient une partie des murs de Pékin.

Qu'il nous soit permis de regretter ici que ces reliques si intéressantes de la sagesse orientale aient été enlevées et transportées à Berlin.

Kublai-Khan, pour répandre partout sa gloire, envoya de tous côtés des expéditions qui allèrent au Sud de l'Inde, dans l'Est de l'Afrique, et jusque dans l'île de Madagascar.

En Marco Polo, Kublai-Khan trouva l'homme qu'il lui fallait ; une intelligence ouverte à tout et avide de science ; et sans aucun doute l'avancement rapide du Vénitien lui vint de ce qu'il remplit admirablement ses fonctions de "Messager du Roi." Envoyé par le Grand Khan, Marco Polo traversa de vastes régions que n'avait foulées encore aucun pas européen. Profitant de l'occasion qui lui était offerte d'observer de près, et de ses propres yeux, les us* et coutumes des peuplades* qu'il visitait, il eut grand soin de noter tous les détails qui à son avis intéresseraient ou amuseraient son auguste patron.

En Europe, comme à la cour mongole, ses "Voyages" reçurent l'accueil le plus enthousiaste. Son livre fait époque* dans l'histoire des découvertes géographiques, et les rapports entre l'Orient et l'Occident en reçurent une impulsion nouvelle.

Il est intéressant de faire remarquer ici que Marco Polo, qui revint à Venise en 1295, apprit à ses compatriotes l'existence du Japon, de cette île dont nous avons vu de nos jours la grandeur sur terre et sur mer.

La paix profonde des états de Kublai-Khan, la

concorde et l'obéissance de toutes les provinces, la sécurité des routes qui était telle qu'un voyageur pouvait traverser, sans être inquiété, toute l'étendue de l'empire, cette merveilleuse union de tant de races différentes sous un même empereur ne pouvaient durer.

Malgré cette grandeur du monarque, malgré sa politique profonde, l'empire portait en son sein la cause de sa ruine dans la diversité elle-même des peuplades et dans leur humeur vagabonde.

Sous le règne éclairé de Kublai-Khan, les ténèbres qui avaient caché l'Asie centrale, et l'Asie orientale aux yeux de l'Europe s'étaient dispersées. Missionnaires et marchands avaient rivalisé entre eux d'initiative,* et avaient formé ainsi des liens entre les deux continents. Mais avec la mort de Kublai-Khan et l'extinction de la dynastie mongole l'obscurité s'épaissit de nouveau. Les princes qui gouvernèrent désormais la Chine, en fermèrent les portes aux étrangers.

Nous voyons ailleurs la race turque reprendre la prépondérance qu'elle avait perdue, et faire triompher dans l'Asie centrale cet esprit fanatique et jaloux qui caractérise la religion de Mahomet. Ce fut seulement à l'époque des grandes explorations espagnoles et portugaises du 16ème siècle que le monde oriental se révéla encore une fois. Mais à cette époque la civilisation de Kublai-Khan s'était évanouie, et les noms mêmes des grands centres de culture étaient oubliés.

Tamerlan.

La race mongole qui s'était épuisée en Asie devait encore produire à la fin du 14ème siècle un autre grand conquérant.

Le chef d'une des tribus de l'empire démembré de Gengis-Khan, Timour, surnommé Lenk, ou le Boiteux, et appelé par les historiens occidentaux Tamerlan, descendant lui-même de Gengis-Khan, se mit, vers l'an 1360, à la tête de quelques Tartares errants. Il augmenta bientôt son armée qu'il enrichissait de pillage, se fit reconnaître souverain de Samarcande (1370) et posa une couronne d'or sur sa tête, en faisant le serment de combattre tous les peuples de la terre. De rapides victoires l'eurent bientôt rendu maître de toute l'Asie; ou plutôt, depuis l'Indus jusqu'au Tanaïs, tous les pays parcourus par le barbare furent couverts de sang et de ruines: un nouveau Gengis-Khan épouvantait le monde.

L'empire de Tamerlan devait avoir le sort de celui d'Alexandre; de cette immense domination il ne resta bientôt plus rien sauf, d'une manière indirecte, l'empire du Grand Mogol au nord de l'Inde. Cependant on peut dire que les conquêtes de Tamerlan par les effets ultérieurs qu'elles ont produits offrent un intérêt historique permanent.

Les tribus sauvages mongoles, habitant près des bords du Volga, de l'Oural, et de la mer Caspienne et connues sous le nom de la *Horde d'or* et de la *Horde blanche*, dont "les cruautés, dit un auteur russe, faisaient envier aux survivants la tranquillité des morts" et qui disposèrent pendant plus d'un siècle de la vie et de la dignité des grands princes russes, trouvèrent en Tamerlan un maître dont les talents militaires rappelaient ceux des plus grands capitaines et dont l'énergie merveilleuse était aussi sanguinaire que la leur.

En abaissant la puissance de la Horde d'or, Tamerlan

rendit indirectement un grand service à la Russie naissante, qui soutenait péniblement une lutte acharnée contre ces tribus nomades. Ce fut lui qui fit sortir d'un état morcelé et soumis au joug de l'étranger une nation forte, unie et indépendante. Ce fut lui, ou plutôt, ce furent ses actes dont les conséquences permirent à Ivan III Vasilientch d'opérer plus tard ce prodigieux changement.

Mais ce ne fut pas avant 1554 que la ville d'Astrakhan fut prise et que les derniers vestiges de la puissance de la Horde d'or disparurent. Ce ne fut seulement que deux cents ans plus tard que la longue lutte des Russes contre les Tartares se termiña par la conquête de la Crimée en 1783.

En 1398 Tamerlan se mit à la tête d'une expédition contre l'Inde. Il nous a laissé lui-même dans une chronique écrite de sa propre main les raisons qui le poussèrent à cette entreprise, aussi bien que la preuve de son fanatisme et de son amour du butin.

" Vers cette époque, écrit-il, il s'éleva dans mon cœur le désir de conduire une expédition contre les infidèles et de devenir un 'Ghazi'; car il était parvenu à mes oreilles que celui qui massacrait les infidèles était un Ghazi, et qu'il devenait martyr, s'il était tué. Ce fut pour cette raison que je formai cette résolution; mais je n'avais pas décidé dans mon esprit la question de savoir si je dirigerais mon expédition contre les infidèles de Chine ou contre les infidèles et les polythéistes de l'Inde. Je demandai donc un *signe* au Coran et, l'ayant ouvert, je tombai sur ce verset*: " O Prophète, fais la guerre aux infidèles et aux incroyants et traite-les avec sévérité!"

Timour choisit l'Inde, parce que l'un de ses nobles lui avait dit, voyant son indécision : « Toute l'Inde est pleine d'or et d'argent, et elle possède dix-sept mines d'or et d'argent, de diamants, de rubis et d'émeraudes, d'étain et de fer et d'acier et de cuivre et de mercure." Après avoir passé par Caboul, Tamerlan entra dans l'Inde, traversa l'Indus et se présenta aux portes de Delhi, l'emporta d'assaut,* le mit à sac et massacra la plupart de ses habitants, bien qu'il leur eût promis la vie sauve. Plus tard il nous raconte, en s'approuvant lui-même, qu'il fit égorger 100,000 prisonniers hindous. Quelques mois plus tard Timour était de retour dans sa capitale de Samarkand, chargé d'un butin immense, et laissant derrière lui la famine et la peste.

Sa dernière campagne, entreprise contre une race guerrière et semblable à la sienne, nous révèle mieux que les autres son merveilleux génie militaire.

Après la destruction des Turcs seldjoucides en 1300, une nouvelle dynastie avait paru, celle des Osmanlis, comme nous l'avons déjà vu. Amurath Ier, le successeur d'Osman, avait fait trembler Jean Paléologue, l'empereur byzantin, par la rapidité de ses victoires en Asie et en Europe. Bajazet Ier acheva après lui la conquête de l'Asie Mineure ; il avait mis le siège devant* Constantinople lorsqu'il fut obligé de le lever* précipitamment en 1402 pour marcher à la rencontre de Tamerlan.

L'armée turque fut défaite et presque anéantie* près d'Angora, en Asie Mineure. L'orgueilleux Bajazet finit ses jours dans une dure captivité.

Par cette victoire éclatante Tamerlan arrêta pour plus d'un demi-siècle l'invasion de l'Europe par les Turcs, et exerça ainsi une véritable influence sur

l'histoire de notre continent. Mais nous autres Anglais, les descendants des conquérants de l'Inde, nous devons nous intéresser spécialement à ce Tamerlan, ancêtre de ces Grands Mogols de l'Inde ; car nous étions destinés par la Providence à devenir ses héritiers.

Les Grands Mogols de l'Inde.

L'ambition de conquérir cette Inde si riche et si fameuse, qui avait amené Tamerlan à conduire cette expédition sanglante, amena l'un de ses descendants à fonder un empire puissant qui à une époque embrassa presque toute l'immense péninsule de l'Inde et dura pendant 330 ans. Comme l'a remarqué un écrivain fort connu, il n'y a probablement pas, dans toute l'histoire, de dynastie qui ait produit une liste aussi longue et aussi ininterrompue de princes remarquables, que celle des empereurs mogols de l'Hindoustan.

Ne ressemblant point en cela à leur ancêtre Tamerlan, ils ne se présentèrent pas en guerriers ni en " fléaux de Dieu," mais en philosophes, en administrateurs, en législateurs, en architectes, et en patrons des arts et des belles-lettres.

Chaque prince semble avoir ajouté un nouveau lustre* à la gloire de la dynastie à laquelle il appartenait: Baber d'humeur joviale, aimant ses aises, et cependant capable de dévouement et d'abnégation, lorsqu'il s'agit de vaincre ou de mourir ; Himayun, au courage indomptable au milieu d'épreuves de toutes sortes ; Akbar le Grand (1536–1605), contemporain de la reine Elizabeth, vrai fondateur de l'empire mogol, célèbre non seulement par ses conquêtes (car il gouverna une plus grande partie de l'Inde qu'aucun autre roi ne l'avait fait jusqu'alors) mais par ses réformes

civiles et par ses lois qui ont duré jusqu'à nos jours; Jahangir le Juste, qui avait coutume de dire "qu'un monarque devait protéger même les bêtes des champs, et que les oiseaux du ciel devaient recevoir leur nourriture au pied du trône"; Shah Jehan, qui fonda la ville actuelle de Delhi, et fit élever le monument le plus merveilleux qu'un mari ait jamais bâti à la mémoire de sa femme,—le Taj Mahal à Agra; et enfin Aureng-zeyb dont la règne si long, de 1688 à 1758, marque l'apogée de la gloire mogole et en même temps le commencement de son déclin. Aucun des dix empereurs qui succédèrent à Aureng-zeyb n'a laissé de traces dans l'histoire.

Ce qui rendit plus rapide la décadence de la puissance mogole fut l'expédition, en 1789, de Nadir Shah de Perse, qui, comme Tamerlan, s'abattit sur* les plaines fertiles de l'Hindoustan, mit à sac la ville de Delhi, et rentra dans ses états, chargé d'un butin énorme d'une valeur de plusieurs millions de livres sterling. Le célèbre trône, qu'on appelait le trône du Paon, de l'Empereur Jahangir, qui est encore l'un des principaux trésors du roi de Perse, dans sa capitale de Téhéran, se trouva parmi les dépouilles opimes* de cette expédition.

Pour la première fois, en 1857, cette grande gloire des Mogols,—déjà disparue,—jeta un dernier éclat, lorsque, dans la cité impériale de Delhi, les cipayes* révoltés sortirent le vieil empereur impotent, Bahadur Shah, de son obscurité, et essayèrent de donner à leur rebellion le prestige de ce nom glorieux.

Et lorsque Bahadur Shah fut banni et que ses fils eurent été massacrés, la dynastie des Mogols disparut à tout jamais.

Depuis l'époque d'Alexandre le Grand (336–323 av. J.-C.) jusqu'au 15ème siècle, l'Inde était restée inconnue des Européens. En 1497, 28 ans avant que Baber envahît l'Inde, le Portugais Vasco de Gama, parti de Lisbonne, avait doublé* le Cap de Bonne-Espérance et avait jeté l'ancre, l'année d'après, dans le port de Calicut.

Avec cette date commence l'histoire de l'Europe aux Indes, c'est-à-dire, cette longue lutte pour la suprématie dans la péninsule entre quatre peuples, les Portugais, les Hollandais, les Français et les Anglais.

La victoire devait enfin rester aux mains des Anglais, et l'Inde faire partie de l'empire britannique.

En 1502, une bulle* du pape Alexandre VI constituait le roi de Portugal " Seigneur de la Navigation, des conquêtes et du commerce de l'Éthiopie,* de la Perse et de l'Inde." En 1505, les Portugais nommèrent leur premier gouverneur vice-roi de l'Inde.

Pendant 100 ans, de 1500–1600, les Portugais jouirent du privilège exclusif d'acheter ou de vendre les marchandises de l'Inde.

Les Hollandais ne tardèrent pas à détruire ce monopole.

Au mois de décembre 1600, la compagnie anglaise des Indes orientales fut fondée par charte royale, et la reine Elizabeth envoya une ambassade " au Grand Mogol," Akbar le Grand, lui demander certains privilèges ou certaines facilités pour se livrer au commerce.

Le premier comptoir* anglais fut établi à Surat en 1614. En 1634 la compagnie obtint la permission de faire des affaires avec le Bengale.

La première acquisition territoriale, le Fort St-

Georges (Madras), fut faite en 1639, et chaque année les officiers d'Aureng-zeyb reçurent le prix convenu pour le bail de la terre.

En 1661, Catherine de Bragance, en devenant reine d'Angleterre, apporta dans sa corbeille de mariage la ville de Bombay. En 1681, le Bengale devint une Présidence soumise à Madras. En 1689, la compagnie revendiqua* le droit de traiter directement ses affaires territoriales ou politiques avec le Grand Mogol et avec la puissance naissante des Mahrattes.*

Pendant tout le 17ème siècle, les Hollandais devaient essayer de toutes les façons d'entraver* le commerce des Anglais : cette opposition prit fin lorsqu'en 1689 Guillaume d'Orange unit les deux couronnes. En 1758, Clive infligea une défaite écrasante aux Hollandais, sur terre et sur mer ; il devint en 1765 le premier gouverneur-général de l'Inde, aux ordres de la compagnie des Indes orientales.

Une compagnie française s'était fondée en 1604, et les Français établirent un comptoir à Pondichéry en 1672. En 1745, la guerre éclata en Europe entre les Anglais et les Français, et ceux-ci s'emparèrent de Madras en 1748.

A leur tour les Anglais s'emparèrent de Pondichéry en 1761, et la chute de cette ville, peut-on dire, entraîna la ruine des établissements français. Pondichéry reste cependant encore le chef-lieu des possessions françaises dans l'Inde.

La compagnie anglaise n'eut plus à lutter que contre les indigènes. L'empire mogol, la puissante confédération des Mahrattes, le royaume de Maïssour (Mysore en anglais) disparurent successivement. En 1857 une révolte ayant éclaté parmi les troupes in-

digènes, ne fut réprimée qu'après une guerre sanglante, et eut pour conséquence la suppression de la compagnie des Indes dont les anciens domaines passèrent sous l'administration directe de la couronne d'Angleterre. Le gouverneur-général reçut le titre de Vice-roi.

Les Turcs ottomans.

Nous ne pouvons terminer cette esquisse rapide de l'histoire de l'Asie, sans indiquer le développement de l'empire ottoman en Europe.

Nous avons vu les cent mille soldats de Bajazet, malgré la résistance furieuse des janissaires, succomber dans les plaines d'Angora. Mais la lutte qui se livrait depuis si longtemps entre l'empire grec d'Orient et les Turcs ne pouvait tarder à recommencer. 50 ans plus tard Mahomet II (1451–1481) mit le siège devant Constantinople, le 6 avril 1453.

Constantin XII, dernier empereur d'Orient, se défendit avec un indomptable courage: le dernier des Césars devait succomber en héros. Pendant près de deux mois, l'empereur repoussa avec ses faibles troupes toutes les attaques des janissaires. Une énorme chaîne de fer, tendue à l'entrée du port, empêchait les vaisseaux turcs d'y pénétrer ; mais, en tournant autour de la ville, on pouvait arriver au fond du port, le long duquel s'étend Constantinople.

Mahomet résolut de faire suivre cette route à sa flotte. Il fit disposer depuis* le Bosphore un chemin* de 4 à 5 milles, garni de planches graissées et de rouleaux, et en une seule nuit ses légers vaisseaux y furent traînés au son des instruments. Le matin, les Grecs stupéfaits virent les navires des Ottomans flotter au milieu de leur port. Constantin réunit

dans l'église de Sainte-Sophie les débris de sa vaillante garnison. Tous ces braves reçurent au pied des autels le saint viatique,* et jurèrent de combattre jusqu'à la mort.

Constantin, voyant la ville envahie de toutes parts et les siens expirant à ses côtés, quitta les armes d'or qui le faisaient reconnaître, et s'élançant dans la mêlée, y périt aussitôt percé de mille coups (29 mai 1493).

Les vainqueurs firent un effroyable carnage dans tous les quartiers de la ville, et la tête de Constantin fut suspendue à une colonne de porphyre élevée jadis par le fondateur de Constantinople.

Mahomet entra en triomphe dans la ville conquise dont il fit sa capitale. Quelques années après, toutes les possessions de l'empire grec avaient reconnu ses lois.

Ainsi apparut sur la scène politique de l'Europe un grand pouvoir qui pendant des siècles devait jouer un rôle politique important, en étant une source de danger et de terreur pour ses voisins.

Sans doute les grandes nations du continent eurent à lutter tour à tour contre ce nouvel adversaire, mais les Hongrois et les Vénitiens furent surtout les deux peuples qui soutinrent contre les Turcs la lutte la plus longue et la plus terrible.

Belgrade avait une position si importante sur le Danube, commandant en quelque sorte l'entrée de l'Europe, que dès l'an 1456 nous voyons Mahomet assiéger ce rempart de la Hongrie.

Mais Hunyade Corvin parvint à se jeter dans la place, repoussa victorieusement les attaques de l'ennemi, força Mahomet à lever le siège, et mourut au milieu de son triomphe.

Ce Jean Hunyade Corvin, prince de Transylvanie, est un des grands héros de cette époque : les Turcs, dans leur effroi, l'appelaient le Diable, et les Hongrois lui appliquaient ces paroles de l'Évangile : " Il fut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean."

Soixante ans plus tard, non seulement Belgrade, mais toute la Hongrie était au pouvoir des Turcs qui s'avancèrent jusque sous les murs de Vienne (Sept. 1529). Après un assaut qui dura 4 jours, ils furent enfin repoussés.

C'est ce célèbre siège de Vienne, le dernier rempart de la Chrétienté, qui en arrêtant l'invasion turque, marque en même temps le commencement du déclin de la grandeur ottomane.

De la politique et de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à la Sublime Porte de cette terrible puissance qui, au XVème siècle, avait voulu soumettre l'Europe au croissant.

Parmi les puissances de l'Europe les Vénitiens furent le peuple qui souffrit le plus de la puissance des Turcs. Ils avaient soulevé le Péloponnèse, en 1454. Mahomet, furieux, jura de détruire la religion chrétienne, et dès lors commença une lutte qui dura plus de 250 ans et pendant laquelle Venise, autrefois la maîtresse du commerce de la Méditerranée perdit peu à peu toutes ses colonies. Ce ne fut plus cette Venise qui avait excité la jalousie de tant de rois. La sagesse de son gouvernement subsista, mais elle fut désormais incapable de faire des conquêtes.

Bientôt parut (1520–1560) l'un des plus grands hommes qui aient régné sur Constantinople. Soliman le Magnifique qui avait succédé à un grand sultan aussi, Sélim Ier. A la tête d'une flotte de trois cents

voiles,* il mit le siège devant la ville de Rhodes,—siège fameux à jamais dans l'histoire !

Le siège durait déjà depuis six mois, des milliers de Turcs avaient péri, la ville, battue par plus de cent mille coups de canon, n'était plus qu'un monceau* de ruines, lorsque l'héroïque Villiers de l'Isle Adam se décida enfin à capituler. Soliman lui accorda les conditions les plus honorables : " Ce n'est pas sans peine, dit Soliman, en le voyant s'éloigner, que j'ai obligé ce chrétien à sortir de sa maison " (1522). Dès lors la Méditerranée devait appartenir pendant deux siècles aux Turcs ou à leurs alliés, les pirates des côtes de la Barbarie. La prise de Tunis par Kaïderrin Barberousse que le sultan avait mis à la tête de ses flottes ajouta un nouveau lustre à la gloire de Soliman avec lequel François I[er], roi de France, fit un célèbre traité d'alliance.

Alger et Tunis devinrent les repaires* d'une audacieuse piraterie* qui, soutenue par Barberousse, porta la désolation sur toutes les côtes de la Méditerranée. Charles-Quint résolut la destruction des corsaires*; il réussit une première fois à s'emparer de Tunis, mais ayant voulu prendre Alger, il vit une tempête violente disperser ses vaisseaux. Les troupes qu'il avait débarquées furent privées de leurs munitions et de leurs approvisionnements, et ne purent résister aux Algériens qui vinrent de toutes parts fondre sur les soldats épuisés de fatigue et de faim. Charles-Quint dut revenir en Europe, sans flotte et sans armée (1541).

Pendant plus de trois cents ans, les corsaires algériens infestèrent la Méditerranée, et ce ne fut qu'en 1830 que la France, en s'emparant d'Alger, détruisit à tout jamais ce nid de pirates.

L'empire ottoman avait atteint au 16ème siècle l'apogée de sa grandeur. A cette époque l'Égypte, la Tripolitaine et l'Algérie, passèrent dans les mains des Turcs. Mais déjà sur la fin du règne de Soliman l'affaiblissement de l'empire, que tant de guerres avaient épuisé, commençait à se faire sentir. Tandis que le vieux sultan, soumis au joug de l'ambitieuse Roxelane, préparait de cuisants* remords à ses derniers jours par le meurtre de tous ses enfants du premier lit, il jetait dans l'empire une cause funeste de divisions et de décadence en ôtant le commandement des armées aux princes de la famille impériale. Dès lors le gouvernement tomba aux mains des femmes ou des eunuques et perdit toute son ancienne vigueur.

Toutefois on vit cet empire turc redevenir, un moment, formidable à la chrétienté* au 17ème siècle ; depuis l'embouchure du Borysthène jusqu'aux États de Venise, on vit la Moscovie, la Hongrie, l'Autriche en proie aux armes des Turcs, et en 1644, les Ottomans firent cette guerre de Candie* si funeste aux chrétiens.

Enfin Jean Sobieski défit une dernière fois les Turcs sous les murs de Vienne, le 12 sept. 1683. Peu à peu les possessions turques du littoral de la Méditerranée tombèrent dans les mains des puissances chrétiennes.

Sur le continent la Grèce, depuis 1832, les États danubiens, la Serbie et la Roumanie, depuis le traité de Berlin 1878, ne subissent plus le joug ottoman. Cette même date vit la Bulgarie, principauté vassale et tributaire du sultan, devenir autonome.

Dans cette longue lutte qui dure depuis des siècles entre chrétiens et mahométans, il est malaisé* de

distinguer les uns des autres par les vertus ou les vices. A dire vrai, ne sont-ce pas les jalousies et les intrigues des puissances continentales qui ont empêché jusqu'ici la destruction de la puissance ottomane en Europe ? N'avons-nous pas vu François Ier conclure un traité d'alliance avec Soliman et de nos jours l'empereur d'Allemagne se déclarer en quelque sorte le protecteur de la Turquie ? La liste serait longue des conventions qui apportèrent aux Turcs le secours de chrétiens dans des guerres contre des chrétiens !

Par ailleurs cette permanence du pouvoir ottoman en Europe est un fait historique fort intéressant en lui-même : les Turcs sont le seul peuple asiatique qui, à l'origine, aussi barbare que la nation des Huns* ou celle des Mogols, aient réussi à fonder un empire parmi les nations civilisées de l'Europe. La Sublime Porte, employant tour à tour la fermeté et la souplesse,* a conservé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On peut dire que le sultan ménage* son crédit avec autant de politique que la république romaine en mit à conquérir le monde connu des anciens.

L'empire turc représente l'Asie implantée en Europe ; il nous rappelle la dette que nous devons à ce berceau de notre race. L'Asie mère de l'humanité prend en quelque sorte sa revanche des nombreuses incursions que les Européens ont faites et font encore sur son territoire.

NOTES

à beaucoup d'égards = à bien des points de vue.

les îles qui en dépendent : dépendre = faire partie de quelque chose ; p. ex., vendre une terre avec toutes ses **dépendances,** c.-à-d. avec tout ce qui est accessoire.

inférieur du même nombre : **de** exprime le degré par lequel deux choses diffèrent ; p. ex., il est **de** beaucoup plus âgé que vous.

isthme : pron. *i-sm.*

relie : relier = unir par des voies de communication.

touche à l'Équateur : toucher à = être dans la proximité de, atteindre.

Ceylan : grand île au S.-E. de l'Hindoustan.

d'environ 80 degrés : **de** marque la dimension : cette table est large **d'**un mètre.

par contre, *loc. adv.* = en compensation.

point de glace = le degré qui dans les thermomètres indique le point de congélation et est marqué d'un zéro ; on dit : le thermomètre est à glace. On sait que le therm. Fahrenheit comprend 180° entre le point de glace (32°) et le point d'ébullition (le degré de chaleur qui fait bouillir l'eau) — 212°.

s'écrouler = crouler complètement ; crouler = s'affaisser avec fracas (grand bruit), en parlant des masses solides.

déversé : on déverse des eaux en les faisant couler d'un lieu dans un autre ; au figuré, un pays déverse ses habitants en les faisant émigrer dans des pays étrangers.

à l'heure actuelle = aujourd'hui, à l'heure qu'il est, à présent.

évaluer, *v.a.*, estimer la valeur, le prix d'une chose.

à lui seul : **à** indique ici la possession ; p. ex., mon ami à moi.

florissaient : le verbe *fleurir* est régulier dans le sens de *être en fleur* ; mais dans le sens de *prospérer*, *être en honneur*, il fait au participe présent, *florissant*, et à l'imparfait de l'indicatif, je *florissais.*

Damas : ville de la Turquie d'Asie, dans la Syrie.

adonné à : qui se livre, s'applique à ; adonné à l'étude, au vin.

être porté à = avoir de l'inclination, de la disposition à.

pépinière, *f.* = terrain dans lequel on plante de jeunes arbres afin de les cultiver jusqu'à ce qu'ils puissent être transplantés ; s'emploie au figuré : la jeunesse est comme la pépinière de l'État.

littoral, *m.* = l'ensemble des côtes d'un pays : le littoral de la France.

pionnier, *m.*, au propre, ouvrier dont on se sert à l'armée

pour aplanir les chemins ; au fig., celui qui par ses idées, ses inventions, ses découvertes fraye le chemin de la science et du progrès.

à tout jamais = dans tout le temps à venir.

alluvion, *m.* = accroissement de terrain résultant des dépôts qu'abandonne une rivière (*alluvium*) : on dit aussi ; terrains alluviaux.

argile, *f.*, terre blanchâtre qui sert à la fabrication de la poterie grossière, etc.

cunéiforme = qui est en forme de coin (*wedge*) ; **écriture cun.**, écriture des Assyriens, des Mèdes, etc.

apogée, *f.*, point de l'orbite de la lune où elle se trouve à sa plus grande distance de la terre ; fig., le degré le plus élevé : sa puissance est à son apogée.

comble, *m.*, venant de *cumulus*, veut dire *a heap*, *pile*, *mass*. **Comble** venant de *culmen*, veut dire *the top*, *summit*. Les deux ont influé l'un sur l'autre et signifient le plus haut point ; p. ex., le comble (cumulus) des malheurs ; au comble (culmen) de la gloire.

l'esprit, *intellect*, *mind* ; **les dispositions,** *disposition*, *character.*

colporteur, *m.*, petit marchand ambulant qui porte ses marchandises sur son dos, qui vend dans les rues les journaux, etc.

tenue des livres, science de tenir les livres.

travailler (les métaux) = façonner.

orfèvrerie, *s.f.*, art de l'orfèvre (celui qui fait ou qui vend des ouvrages d'or et d'argent).

encens, *m.*: prononcez *an-san.*

ébène, *f.*, bois de l'ébénier, arbre des Indes.

accaparer, *v.a.*, acheter tout ce qu'il y a sur le marché de marchandises (*monopolize*) ; fig., prendre tout pour soi.

fléau, *m.*, instrument qui sert à battre le blé ; arme dont on se servait dans le moyen âge ; fig., instrument, chose ou homme, qui châtie : les fléaux de Dieu ; les fléaux du genre humaine.

banlieue, *f.*, territoire dans le voisinage et sous la dépendance d'une ville.

ne pas tarder à (ou, tarder **de**), avec un nom de personne pour sujet = faire bientôt ; p. ex., il ne tardera pas à venir.

enfoncer, *v.a.*, pousser vers le fond, enf. son épée dans le corps (*bury*) ; fig., s'enfoncer, pénétrer dans le fond : le vaisseau

s'enfonce dans les vagues ; pénétrer fort avant : je m'enfonçai dans une sombre forêt.

merci, *f.*, sentiment par lequel on fait aux autres la faveur de les épargner : n'attendez aucune merci ; fig., le vaisseau fut à la merci des vents.

Christ : pron. le *t* final, *Christ* (mais *Jésu-Chri*).

recueillir, réunir ; p. ex., les produits du sol, les fruits, et, au fig., on recueille des avantages (*reap*).

dont il sortait : sortir = être issue de, provenir de naissance de.

sauf, *adv.* (pron. *soff*) = excepté.

oasis, *f.* : pron. *o-a-zis.*

paître, *v.a.*, se dit (*a*) du celui qui nourrit les animaux, qui leur donne à manger : un pasteur paît ses brebis. (*b*) des animaux eux-mêmes qui se nourrissent de l'herbe ou des fruits tombés par terre : les pourceaux paissent le gland.

farouche (Lat. *ferox*), *adj.* = dur, barbare, cruel (*wild*).

rafale, *f.*, coup de vent violent, imprévu et de peu de durée (*squall*).

fanatiser, *v.a.*, rendre fanatique pour une religion, un parti.

éteule, *f.*, chaume qui reste sur place après la moisson faite.

promener (une armée), mener, faire aller.

code, *m.*, recueil des lois des empereurs romains ; p. ex., Code Justinien ; puis, au fig., l'ensemble de ce qui est accepté comme loi, principe, maxime.

revers de fortune, ou simplement revers = événement malheureux qui change une bonne situation en une mauvaise.

pris (de rage), affecté de ; ainsi, en parlant d'une maladie, pris de la fièvre.

escarpement, *m.*, pente roide ; escarper = couper droit de haut en bas, en parlant d'un rocher, d'une montagne, etc. ; p. ex., les vagues de la mer rongent le pied de certaines côtes et en escarpent toute la hauteur en falaise (*cliff*).

sorbet, *m.*, breuvage composé de citron, de sucre, etc. (*sherbet*).

les reins : la partie inférieure du dos ; fig., se ceindre les reins, se préparer à quelque effort.

gisait : gésir (être couché) n'est plus usité qu'aux formes : il gît, nous gisons, ils gisent, il gisait, gisant.

épopée, *f.*, narration en vers d'actions grandes et héroïques : l'*Iliade* est une épopée.

quatrain, *m.*, petite pièce de poésie de quatre vers.

jeta les fondements : on dit jeter (= poser) les fondements d'un édifice.

érudit, *adj.*, qui a beaucoup d'érudition, c.-à-d., un savoir approfondi, surtout dans la science de l'antiquité.

beaux esprits : ceux qui se distinguent par l'élégance et la délicatesse dans la littérature et dans la société intellectuelle.

une place bien à lui : une place bien marquée, spéciale.

milice, *f.*, corps de troupes ; armée.

pantin, *m.*, figure de carton coloriée qu'on met en mouvement au moyen de fils ; fig., personne qu'on fait agir comme on veut.

n'amena avec elle qu'un pouvoir, etc. : amener ici = entraîner, avoir pour effet, faire jouir de (*carried with it*).

originaire de : qui tire son origine de tel ou tel lieu ; p. ex., il est originaire du Mexique ; le tabac est originaire d'Amérique.

faire peser (une domination) **sur** = imposer à.

convoi, *m.*, terme de guerre, un certain nombre de chariots qui portent des vivres, du munitions, sous la protection d'une escorte.

masse d'armes, ou simplement masse (*mace*) ; ancienne arme qui avait la forme d'une massue (*club*).

affluer, *v.n.*, couler vers (cf. affluent = un cours d'eau qui coule dans une rivière) ; fig., abonder.

il imagina de triompher : il se promit de, espéra triompher.

rivalisèrent entre eux **de** : ils entrèrent en concurrence les uns avec les autres dans . . .

prouesse, *f.*, action de preux (*valiant knight*).

faire assaut de : locution empruntée à l'escrime (*fencing*) : faire ass. de, lutter à qui fera le mieux une chose (*to vie in . . .*).

communément, *adv.*, le plus ordinairement ; p. ex., communément parlant.

horde (*h aspirée* : Mongol *ordoû*, le camp et la cour du roi), *f.*, troupe de Tartares qui mènent une vie vagabonde.

vif-argent, *m.*, mercure, métal liquide qui a la couleur de l'argent ; fig., c'est du vif-argent = il est très vif.

se défaire d'une chose = s'en débarrasser.

chassa la dynastie = expulsa la d.

les traces se sont vues = les tr. furent visibles.

tourbillon, vent impétueux qui tournoie ; fig., comme un tourbillon, avec une extrême rapidité.

il suffit, *impers.*, régit **de** devant un nom et devant un infinitif ; p. ex., il suffit de deux jours ; il suffit de l'avoir vu.

le fil de l'épée = le tranchant (*edge*) ; passer au f. de l'épée = tuer en passant l'épée au travers du corps (*put to the sword*).

sauterelle (sauter), *f.*, insecte ailé, du genre locuste, qui s'avance en sautant.

coursier, *m.*, cheval de bataille, beau et vite ; s'emploie poétiquement.

éclat, *m.*, partie détachée d'un corps dur ; un é. de bois, de pierre (*splinter*).

brûler à petit feu, brûler lentement un condamné (*at a slow fire*).

joncher, *v.a.*, parsemer de jonc (*strew with rushes*) ; étendre çà et là sur le sol en grande quantité.

fourrage, *m.*, l'herbe qu'on coupe pour la nourriture des chevaux.

concision, *f.* = brièveté ; p. ex., cet auteur recherche la concision.

Coran, livre sacré des musulmans, composé par Mahomet.

sabot, *m.*, enveloppe cornée des pieds chez les chevaux, etc.

sentence, *f.*, ici = parole qui renferme une pensée morale (*moral sentiment, precept*).

fouler aux pieds, marcher dessus en appuyant avec les pieds.

(avoir quelque chose de) suivi = où il y a de l'ordre, de la liaison ; p. ex., un raisonnement suivi (*logical argument*).

Sésostris, roi de l'ancienne Égypte ; on croit qu'il est le même que Rhamses II de la 19ème dynastie.

courtiser, *v.a.*, faire sa cour à une personne, chercher à lui plaire.

viser à un but : regarder un but pour y adresser un coup (*to aim*) ; fig., v. au grand = avoir une grande ambition, le goût de la magnificence.

circuit, *m.*, le tour, la circonférence d'une chose.

clepsydre, *f.* (du grec), machine qui indique l'heure par le moyen de l'écoulement de l'eau (*water clock*).

guépard, *m.*, espèce de chat des Indes (*cheetah*).

tour, *m.*, illusions, tromperies des jeux, ruses dont se servent les escamoteurs, les prestidigitateurs (*trick*).

us (pron. *us'*), *m. pl.*, usages : il se joint presque toujours avec le mot coutumes ; p. ex., selon les us et coutumes de Normandie.

peuplade, *f.*, petite société dans les pays non civilisés (*tribe*).

faire époque se dit d'un fait important et remarquable (*forms an epoch*).

rivaliser d'initiative, c.-à-d. ils avaient montré, à l'envi l'un de l'autre (à qui mieux mieux), de l'esprit d'entreprise.

verset (pron. *vèr-sé*, dimin. de vers), *m.*, petite section de deux ou trois lignes de l'écriture sainte.

emporter d'assaut, attaquer de vive force et se rendre maître d'une place, d'une forteresse.

mettre le siège devant = assiéger (une ville). **Lever** le siège d'une place = se retirer de devant une place qu'on assiégeait.

anéantir, *v.a.*, réduire à néant ; détruire.

lustre, *m.* : on dit le lustre d'une perle, d'une étoffe, du poil ; et, au figuré, d'une action d'éclat.

s'abattre sur, se jeter à terre, descendre en volant, comme un oiseau : fig., descendre, fondre sur (*alight*, *fall*, *swoop on*).

dépouilles opimes étaient celles que remportait un général romain qui avait tué de sa main le général de l'armée ennemie ; fig., belles dépouilles.

cipaye, *m.*, nom des soldats indiens.

doubler (un cap), terme de marine, franchir.

bulle, *f.* (Lat. *bulla*) = sceau (pron. *sô* ; Lat. *sigillum*), ainsi dit parce qu'on y appendait une boule de metal ; lettre du pape, avec le sceau de plomb.

Éthiopie, ancien nom du pays au S. de l'Égypte.

comptoir, *m.*, bureau général de commerce (*trading-station*).

revendiquer, *v.a.*, reclamer une chose (ou un droit) qui est entre les mains d'un autre.

Mahrattes, peuple du Deccan (Hindoustan).

entraver (le commerce) : on met des entraves (*hobbles*) aux jambes des chevaux, et, au fig., on entrave (*hamper*) la marche, le progrès d'une chose.

disposer (un chemin) = arranger.

depuis, *prep.*, marque l'intervalle d'un point à un autre ; p. ex., depuis les Alpes jusqu'à l'Océan.

viatique, *m.*, sacrement de l'eucharistie administré aux malades en danger de mort.

voile, *f.*, la toile que l'on attache aux mâts pour recevoir le vent ; fig., navire, vaisseau.

monceau, *m.*, amas en forme de petit mont : on dit, des monceaux d'or, des monceaux de morts.

repaire, *m.* (du Lat. *repatriare*), lieu où se retirent les brigands, les voleurs, les gens malfaisants (*den*, *lair*).

piraterie, *f.*, métier de pirate ; exercer la piraterie.

corsaire, *m.*, vaisseau armé par des particuliers (*privateer*) ; se dit spécialement des vaisseaux équipés dans les pays barbaresques (*Barbary States*) contre les chrétiens.

cuisant (remords), au propre, qui se cuit facilement ; au fig., qui cause une douleur brûlante, ou une vive peine morale.

chrétienté, *f.*, les peuples, les pays chrétiens ; mais **christianisme** = la religion chrétienne.

Candie, ancienne Crète, grande île de la Méditerranée orientale, appartenant aux Turcs.

malaisé, *adj.*, ce qui n'est pas aisé, pas facile.

les Huns : peuple barbare dont la puissance atteignit son apogée et finit avec Attila (453 ap. J.-C.).

souplesse, *f.*, flexibilité ; p. ex., la s. de l'osier (*willow*) ; fig., flexibilité aux volontés d'autrui, adresse à se plier aux circonstances ; p. ex., la s. du courtisan.

ménager (son credit) : employer, garder avec habileté.

L'EUROPE

L'EUROPE dont nous parlerons est celle des temps historiques, c'est-à-dire des âges dont une tradition orale, des documents ou des annales nous ont conservé la mémoire. Il existe toutefois une autre Europe—il faut nous le rappeler—une Europe préhistorique sur laquelle ont passé les siècles comme des flots sans nombre, en ne nous laissant, semble-t-il, aucun monument de leur passage. Il en existe un cependant qui garde et consacre leur souvenir : c'est celui que notre mère la Terre a pris soin de conserver elle-même en son sein pour attester par ses couches* superposées les unes aux autres la vérité de sa création. Nous savons à des signes indubitables, par les formes des montagnes et des plaines, par les marques empreintes sur les rochers, par les immenses roches arrondies par les eaux et entraînées par elles à des centaines de milles, qu'à une certaine époque toute l'Europe septentrionale se vit couverte d'une nappe* de glace ayant à peu près trois mille milles de largeur et se terminant en un mur de glace escarpé* faisant face à l'Atlantique. Nous savons que pendant de longs cycles cette vaste nappe de glace qui, à ce qu'on suppose, descendait jusqu'en Italie, s'avança et recula alternativement. Des restes de cette période glacée existent encore au Groenland et en Islande. C'est

à la période qui suivit la première invasion de la glace qu'appartiennent les premiers vestiges que nous ayons de l'homme. En Angleterre et à l'étranger on trouve dans des cavernes profondes et dans les lits de rivières les traces des êtres humains qui ont vécu il y a peut-être cent cinquante mille ou deux cent mille ans : on peut encore voir les instruments grossiers faits de silex* dont ils se servaient, les foyers noircis autour desquels ils s'asseyaient, les os mêmes qu'ils fendaient pour en extraire la moelle.*

Les hommes de cet âge furent suivis, après un long intervalle, pendant lequel l'Europe ne fut probablement pas habitée, par d'autres hommes d'une autre race qui se servaient, eux aussi, d'instruments de pierre, mais dont les ouvrages montrent une plus grande perfection et qui travaillaient non seulement la pierre, mais la corne, l'os, l'ivoire : témoin les pointes de leurs flèches et de leurs lances, leurs harpons pour prendre le poisson, leurs alènes* pour percer les cuirs les plus épais, leurs aiguilles au chas* bien ouvert pour les coudre ensemble, leurs épingles pour les attacher, et les dents de blaireau* trouées et enfilées pour servir de colliers et de bracelets. Bien mieux, sur quelques-uns de ces outils de corne se trouvent des dessins qui indiquent un grand talent et l'amour du beau.

Ce sont ces hommes qui, pour mieux se protéger, construisirent ces cités lacustres,* bâties sur pilotis* dans certains lacs de la Suisse, de l'Italie, de la France et de l'Islande et qui élevèrent ces grands blocs de pierre qui se dressent encore.

L'âge de pierre fut suivi de l'âge des métaux, d'abord de celui du cuivre, puis de celui de bronze qui est un alliage* de cuivre et d'étain, et enfin de celui

du fer. On peut fixer l'âge de bronze à vingt ou trente siècles à peu près avant l'ère chrétienne.

La science qui nous révèle les traces de l'homme primitif nous apprend aussi quelque chose de l'aspect physique et du climat du continent où l'homme vivait. Il y eut une période—après l'âge de pierre—où la mer du Nord n'était qu'une vaste plaine à travers laquelle de grandes rivières, le Wéser, l'Elbe, le Rhin, la Tamise et d'autres rivières britanniques coulaient pour se jeter dans l'océan Arctique, une époque où les îles britanniques, unies entre elles et le continent, voyaient la Manche, plaine fertile, arrosée par le Solent qui, après avoir mêlé ses eaux à celles de la Seine se jetait dans l'Atlantique à un point éloigné de cent milles de la côte ouest de la France actuelle; une époque où de l'Est de l'Irlande jusqu'au golfe de Gascogne s'étendait la terre ferme, où l'Italie, la Sicile, Malte étaient reliées à la côte de Tunis, où l'Espagne ne faisait qu'un* avec le Maroc, où la Corse et la Sardaigne étaient jointes à l'Italie, et où probablement il existait une vaste étendue de terre ferme qui unissait l'Europe à l'Islande, l'Islande au Groenland et le Groenland à l'Amérique.

Le climat d'un pays se montre par ses animaux et ses plantes. A une époque où les éléphants, les hippopotames et les rhinocéros se baignaient, comme nous le savons, dans les rivières de l'Angleterre septentrionale, le climat dut certainement être beaucoup plus doux que celui d'à présent. Le renne* n'aurait pu être chassé en France, comme il l'était, si le climat n'avait été plus froid que maintenant.

Les grands traits qui caractérisent la physionomie de l'Europe sont 1° le grand nombre de péninsules

qu'elle contient et 2° la longueur énorme de son littoral. Les baies, les criques,* les rivières toutes en si grand nombre, qui rendaient les abords* de la terre faciles d'accès devaient attirer différentes races humaines et amenèrent ainsi le mélange des races.

Grâce à sa position géographique, l'Europe jouit de ce qu'on peut appeler un climat insulaire ; le long de tout le littoral occidental elle est baignée par les flots de l'océan Atlantique ; et les vents humides et doux tempèrent à la fois les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver.

Les Nations de l'Europe.

L'abîme qui sépare l'Europe préhistorique de l'Europe historique est infranchissable ; nous ignorons quels furent les habitants primitifs du continent que nous habitons, mais nous savons que de temps immémorial, disons de vingt à trente siècles avant l'ère chrétienne, une race, ou du moins un certain type de civilisation, a dominé sur cette vaste étendue de terres qui s'étend de l'Asie centrale et de l'Inde jusqu'à l'Irlande. Nous appelons cette race la race Aryenne ou indo-germanique. Ses quatre divisions principales en Europe sont les suivantes : 1° La race græco-italique au sud, 2° la race germanique au centre et au nord, 3° la race celtique à l'extrême nord-ouest, et 4° la race slave au sud-est et au sud. Ces divisions représentent,— bien qu'il nous faille tenir compte du croisement de ces races entre elles,—les peuples modernes de l'Europe, ainsi répartis :

1° Les Grecs, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Roumaniens, les Français à l'exception des Bretons.

2° La division germanique se partage en deux branches, (*a*) la branche scandinave qui comprend les Suédois, les Norvégiens et les Danois ; (*b*) la branche teutonne qui comprend les Anglais, les Hollandais et les Allemands.

3° La division celtique possède deux dialectes, (*a*) le gaélique qui se parle dans le nord-ouest de l'Écosse, dans l'ouest de l'Irlande et dans l'île de Man ; (*b*) le Kymrique qui se parle en Bretagne et dans le pays de Galles.

4° Les Russes, les Polonais, les Bohémiens, les Serbes et les Bulgares.

Il existe en outre en Europe des langues et des peuples qui ne sont pas aryens, telles que le Basque (sur la frontière entre la France et l'Espagne), le Finnois, le Turc, et le Mongol.

Au cinquième et au sixième siècle avant l'ère chrétienne, les peuples principaux de l'Europe centrale étaient les Celtes : ils occupaient le Danemark, l'Allemagne du Nord, les Pays-Bas, l'Angleterre, une grande partie de la Gaule, l'Espagne, l'Italie et la vallée du Danube.

Au premier siècle de l'ère chrétienne les Romains conquirent une grande partie des populations celtiques. Entre le second siècle et le sixième, on vit ces grandes migrations des nations, appelées aussi invasions des barbares : la race slave, venant de l'est, se répandit jusqu'à la Baltique, l'Elbe, le Danube, et la péninsule des Balkans ; la race germanique envahit l'Angleterre, la Belgique, le nord-est de la France, la Suisse, l'Alsace, le sud de l'Allemagne et le nord de l'Italie. Les Celtes se retirèrent dans le sud-ouest de la France et de l'Espagne. Au cinquième et au sixième siècles

les Huns et d'autres peuplades asiatiques entrèrent en Europe et finirent par s'établir dans les plaines de la Hongrie.

Au neuvième et au dixième siècle la race scandinave s'établit au nord et à l'est des îles britanniques et au nord de la France.

Au huitième et au onzième siècles, les Arabes se rendirent maîtres de la péninsule ibérique, de la Sicile et du sud de l'Italie. Au douzième siècle, les Allemands ou Germains repoussèrent les Slaves jusqu'à la Vistule. Au treizième siècle, la race mongole, parente* de celle des Turcs, occupa toute la Russie et y resta pendant deux siècles et demi. Au quatorzième siècle les Turcs Osmanli envahirent la péninsule des Balkans, la Hongrie et la Basse-Autriche.

Disons maintenant quelques mots du rôle qu'ont joué les principales nations sur la formation et le développement de l'Europe.

La Grèce.

Le premier peuple qui ait joué un grand rôle dans l'histoire de l'Europe fut le peuple grec. Vers l'année 450 avant l'ère chrétienne, la Grèce était déjà une puissance très forte : elle avait fondé des colonies sur tout le littoral de la Méditerranée et de la mer Noire, en Sicile, sur les côtes méridionales de l'Italie, à Massilia (Marseilles), sur la côte de l'Espagne, en Afrique, à Chypre et à Byzance (Constantinople).

La fameuse bataille de Marathon (490 av. J.-C.) où les Grecs taillèrent les Perses en pièces, fut l'une des plus importantes de l'histoire du monde : elle ne fut pas seulement une victoire grecque, elle fut le

triomphe de la liberté et de la civilisation européennes sur la barbarie et le despotisme asiatique.

Si nous devons au courage grec la première victoire sur l'envahisseur asiatique, nous devons encore plus à sa littérature et à son art, possessions éternelles du génie humain : nous leur devons ces hautes pensées philosophiques, ces conceptions sublimes que l'esprit hellénique personnifia en de magnifiques statues de marbre ou fit graver à jamais sur la pierre ou le papyrus. De telles pensées, de telles conceptions peuvent s'oublier pendant quelques siècles, mais elles réapparaissent toujours, elles ne peuvent mourir. C'est la résurrection de la littérature grecque, bien plus que de la littérature romaine, qui s'appelle au quinzième siècle la Renaissance ; elle changea la face de l'Europe intellectuelle, renouvela la philosophie et la science et posa les fondements de l'éducation et de la société modernes.

Cependant ni les Grecs, ni les Macédoniens — qui produisirent ce fameux conquérant, Alexandre le Grand, — ne réussirent à unir toutes les nations grecques dans un même but, en un mot à former un grand peuple aux aspirations communes. Ils ne furent pas évidemment, suivant l'expression anglaise moderne, des "bâtisseurs d'Empire." Le rôle si grand et si difficile de faire des conquêtes et de les consolider était réservé au peuple romain.

Les Romains.

La cité romaine qui devait un jour fonder un empire aussi vaste que le monde connu des anciens, n'existait que depuis deux cents ans à peu près lorsque la puissance des Grecs était à son apogée. Rome eut

besoin d'environ cinq cents ans pour se rendre maîtresse de toute l'Italie.

Ce fut sous les murs de Tarente, la plus importante et la plus florissante des colonies grecques d'Italie, que les Romains et les Grecs se heurtèrent pour la première fois. Les Grecs furent défaits et les Romains s'emparèrent de la ville en 272 (av. J.-C.). Toute l'Italie du sud reconnut alors la suprématie des armes romaines, et les nations les plus éloignées commencèrent à s'effrayer en voyant qu'une nouvelle puissance commençait à s'élever dans le monde.

Quelques années plus tard commença la terrible lutte entre Rome et Carthage qui devait durer plus d'un siècle. Les trois guerres puniques eurent lieu entre les années 265 et 146 (av. J.-C.); Rome se rendit peu à peu maîtresse de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Espagne et finit par prendre et détruire Carthage.

Cette grande lutte eut des conséquences incalculables : il ne faut pas l'envisager* en effet comme une simple lutte de rivalité entre deux grandes cités, mais comme un conflit entre deux civilisations, entre l'Orient et l'Occident, l'Asie et l'Europe. La race indo-germanique appelée à défendre ses possessions le fit brillamment. En renversant, en ruinant Carthage, Rome, pourrait-on dire, préserva les destinées de l'Europe et sauva la chrétienté future.

C'est à partir de la seconde guerre punique (201 av. J.-C.) que le sénat romain commença à consolider ses alliances et à affermir ses conquêtes. En dix ans presque tous les états qui forment le littoral de la Méditerranée, la Grèce, la Macédoine, l'Égypte, l'Espagne, la Syrie en Asie Mineure furent réduites à

l'état de vassales de Rome. Les frontières de Rome s'étendirent jusqu'aux Alpes. La Grèce à qui Rome avait accordé, il est vrai, une indépendance nominale, se révolta en 146 (av. J.-C.), mais l'insurrection fut réprimée dans le sang. Corinthe fut mise à sac et le pays devint une province romaine.

En 125 (av. J.-C.) commença la conquête des Gaules : Jules César la termina en 50 (av. J.-C.). Ce grand général, entre les années 58 et 53 (av. J.-C.), conduisit lui-même plusieurs campagnes en Allemagne et dans la Grande-Bretagne. A sa mort il laissa Rome la maîtresse du monde.

Le sénat romain et les armes romaines avaient ainsi réuni sous leur joug bien des peuples différents qui jouissaient de la même civilisation et prospéraient sous les mêmes lois. Les dépouilles* de tant d'états allaient grossir sans cesse le trésor de Rome. Mais cette opulence, sans cesse grandissante, entrainait avec elle un luxe effréné,* et la désorganisation dans les services de l'État, l'anarchie dans la famille, la corruption en un mot. Exactions violentes, concussions* de la part des proconsuls, désœuvrement,* appauvrissement des basses classes devenant le jouet des démagogues, factions populaires en lutte ouverte les unes avec les autres, conjurations, indiscipline des légions, ingérence* de l'armée dans les affaires de l'État, guerres civiles, tel fut le spectacle que présente la république romaine un siècle au moins avant l'ère chrétienne.

Le gouvernement d'un seul devenait une nécessité. En l'an 27 (av. J.-C.), le neveu de César, Auguste fonda l'empire et commença la longue liste des empereurs romains.

Les Romains gagnèrent au changement une certaine tranquillité (car il y eut encore des proscriptions*), mais ils ne purent retrouver leur ancienne austérité. La décadence était commencée ; rien ne put enrayer* sa marche impitoyable. S'il est vrai que la majesté de la paix romaine régnait sur le monde, les frontières de l'empire n'étaient jamais tranquilles ; d'un côté surtout la paix était impossible : dans les bois de la Germanie s'amoncelait* la tempête qui devait balayer un jour toute l'immense structure de l'édifice romain, et le faire rentrer dans le néant.*

Les Germains.

Cent ans environ avant l'ère chrétienne, apparurent dans le nord de l'Italie les premières tribus germaniques, les Cimbres et les Teutons, avant-garde des hordes qui devaient briser un jour l'élan des aigles romaines. Le génie militaire d'un grand général romain, Marius, en écrasant ce troupeau de barbares, détourna* le danger.

Mais un évènement fort sérieux eut lieu en l'an 9 de notre ère : une armée romaine sous les ordres de Varus fut taillée en pièces dans la forêt Teutoburger. Les Allemands modernes font dater de cette bataille le commencement de leur histoire nationale et regardent Hermann comme le premier de leurs héros nationaux.

Les Germains continuèrent pendant des siècles, et avec des fortunes diverses, leurs incursions en pays romain, et la Gaule souffrit sans cesse de leurs déprédations.

Sous le règne de l'empereur Constantin (323–337 de notre ère) le siège de l'empire fut transféré de Rome à Constantinople, et la religion chrétienne se

vit protégée par l'État : évènements d'une importance capitale. Jusqu'alors il n'y avait eu qu'un empereur romain, mais en 395 de notre ère, on fut obligé de créer deux empereurs, l'un pour l'Orient, l'autre pour l'Occident.

Chose étrange, Constantinople fut la première attaquée. En 375, les Goths, fuyant devant les Huns, traversèrent le Danube, s'emparèrent de Constantinople et égorgèrent l'empereur. Ils occupèrent finalement le pays qui s'appelle maintenant la Bulgarie, tandis que les Huns s'établirent en Hongrie. En 410 les Goths envahirent l'Italie. En 409 les Vandales avaient occupé l'Espagne, ils passèrent en Afrique en 429 et s'emparèrent de toute la province romaine ; ils envahirent l'Italie en 455 et pillèrent Rome.

Les armées romaines ne se composaient plus alors que de mercenaires, en grande partie Germains, troupes insuffisantes parfois pour résister au choc des barbares. Toutefois, en 451, Attila, le roi des Huns, s'étant avancé à la tête d'une armée considérable pour envahir la Gaule, fut repoussé par une armée composée de Goths et de Francs sous les ordres d'un général romain.

La révolte de ses troupes barbares laissa Rome sans défense. En 476 un Germain, Odoacre, fut proclamé roi d'Italie. Cette date importante marque la chute de l'empire romain d'Occident et sépare l'histoire ancienne de l'histoire du moyen âge.

En 489 les Ostrogoths pénétrèrent en Italie, et leur roi, le fameux Théodoric, après avoir tué Odoacre, gouverna le pays pendant trente-trois ans.

En 568, les Lombards, formant une autre tribu

germanique, s'emparèrent de la moitié du nord de l'Italie, mais laissèrent de côté Rome, Naples, Gênes et Venise.

Parmi les tribus germaniques, il n'y en eut que deux qui jouèrent un très grand rôle dans l'histoire du monde: ce fut les Anglo-Saxons d'un côté, les Francs de l'autre. Hengist et Horsa en débarquant dans l'île de Thanet en 449, et en faisant les premiers pas sur le sol de la future Angleterre, commencèrent l'histoire anglaise.

Les Francs qui devaient fonder un vaste empire d'où sortirent peu à peu la plupart des états de l'Europe moderne furent gouvernés par deux dynasties : la première a pour chef Clovis (481–511) ; la seconde, Charlemagne (768–814).

Ce fut sous Pépin le Bref, père de Charlemagne, que s'établirent ces rapports entre les Francs et la Papauté qui ont exercé une influence si considérable sur l'Europe et son histoire. Répondant à l'appel du Pape qui demandait à être protégé des Lombards, Pépin le Bref envahit l'Italie, défit des barbares plus barbares que les Francs eux-mêmes, et donna au pape ces provinces qui continuèrent à s'appeler les États pontificaux jusqu'en 1871.

En l'an 800 l'empire de Charlemagne comprenait presque le même territoire que l'ancien empire romain de l'Occident, et en plus, une grande partie de l'Allemagne moderne. Le jour de Noël, l'an 800, pendant que Charlemagne faisait ses dévotions dans l'église de Saint-Pierre à Rome, le pape le couronna Empereur d'Occident.

Cet acte ressuscita* l'empire romain ; et l'on peut dire que cet empire dura, de nom du moins, pendant

tout le moyen âge et les temps modernes, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. Une fois de plus on vit un empereur romain, mais ce fut un empereur de nationalité franco-germanique, et de plus ce fut un empereur romain chrétien.

L'empereur revendiquait* le droit de se considérer comme le chef suprême du pouvoir temporel, de même que le pape était à la tête du monde spirituel.

Le couronnement de Charlemagne eut des conséquences incalculables : on peut dire qu'il fut la cause de guerres constantes et en Italie et en Allemagne, et produisit cette lutte sanglante et prolongée entre les papes et les empereurs.

En 843, l'empire de Charlemagne fut divisé par le traité important de Verdun entre trois royaumes, puisque l'empereur avait trois petits-fils : l'aîné resta empereur romain ; les deux plus jeunes furent rois respectivement de territoires qui s'appellent maintenant l'un la France, et l'autre l'Allemagne.

L'aîné se vit adjuger* un territoire de forme très particulière, et qui mérite d'être étudié, car il explique la carte actuelle de l'Europe. En plus de l'Italie, il reçut une longue bande* de terre qui longeait d'abord le cours du Rhône, puis celui du Rhin jusqu'au point où il se jette dans la mer du Nord. Ce royaume était une sorte d'état-tampon* qui séparait la France de l'Allemagne, et l'une de ces provinces est depuis des siècles une pomme de discorde pour ces deux pays. Les autres parties de ce territoire intermédiaire devinrent peu à peu des états indépendants parmi lesquels il faut compter la Hollande, la Belgique et la Suisse.

Les Scandinaves.

La dernière invasion des tribus germaniques fut celle des peuples du nord : Norvégiens, Suédois, Danois. Pendant plus de cent ans, ils répandirent la terreur sur tout le littoral de l'Europe.

En Angleterre les rois danois réussirent à faire ce que le plus grand des rois anglo-saxons, Alfred le Grand, n'avait pu accomplir : ils surent faire une seule nation des différentes tribus saxonnes.

En 912, Rollon devint le premier duc de Normandie. Il avait épousé, en 911, Giselle, fille de Charles le Simple et avait reçu ainsi cette importante province de France. En 1066 Guillaume le Conquérant devint roi d'Angleterre. En 1031, Roger, fils de Tancrède de Hauteville conquit la Sicile et, en 1130, son fils ajouta à la Sicile le sud de l'Italie et se fit couronner roi des Deux-Siciles.

A une période antérieure, en 862, les Suédois, sous le commandement de leur chef Ruric, avaient fondé sur les rives de la mer Baltique un royaume qui forma plus tard l'empire de Russie.

L'Autriche.

Le fondateur de l'empire d'Autriche fut Rodolphe de Habsbourg qui, en 1273, fut élu empereur d'Allemagne. Avant son élection, Rodolphe n'était qu'un comte possédant un petit château en Suisse : mais il alliait à une intelligence pénétrante une grande force de caractère. Sous son règne commença ce conflit qui dure depuis lors entre les sujets de l'Empire et les Slaves qui sont ses voisins à l'est.

Ottocar, roi de Bohème, et d'origine slave, s'était

emparé des duchés d'Autriche et de Styrie et d'autres territoires allemands et refusait de rendre hommage à l'empereur. Rodolphe marcha contre lui en 1278, le défit dans une grande bataille près de Vienne et s'empara du duché d'Autriche et des autres duchés. Ils sont restés depuis en possession de sa famille. On peut voir encore en Suisse les ruines du château de Habsbourg, berceau de la famille impériale autrichienne. Vingt ans environ après la mort de Rodolphe, la Bohème devint une partie de l'Empire.

La Suisse.

Albert, le fils de Rodolphe de Habsbourg, essaya d'agrandir les possessions de sa famille en Suisse, en essayant de s'emparer des trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden. Mais les braves paysans suisses défendirent leur droit d'être libres vassaux de la couronne impériale. C'est en vain qu'Albert envoya des gouverneurs et fit bâtir des chateaux-forts pour forcer les Suisses à la soumission. Le plus célèbre de ces gouverneurs tyranniques est connu dans l'histoire sous le nom de Gessler. Schiller, dans son drame si intéressant, l'a mis au pilori,* en même temps qu'il a immortalisé le héros national de la Suisse, Guillaume Tell. Pendant plus de cent cinquante ans les Suisses repoussèrent toutes les attaques des Autrichiens, et les mirent en déroute dans les batailles de Morgarten en 1315, de Sempach en 1386 et de Morat en 1476. Ce ne fut pas toutefois avant la paix de Westphalie, en 1648, que la Suisse gagna sa complète indépendance et fut enfin séparée du Saint Empire Romain.

L'Espagne.

Les Vandales qui, comme nous l'avons vu, s'étaient emparés de l'Espagne, en furent chassés par les Visigoths. Ces derniers au commencement du huitième siècle virent les Arabes ou Sarrasins traverser le détroit de Gibraltar et se répandre sur tout le pays. Il n'y eut qu'un petit territoire, à l'ouest du pays, qui resta chrétien. Mais les Sarrasins ne purent se fixer en France ; Charles Martel, le grand-père de Charlemagne, les écrasa près de Tours en 732. Charlemagne recouvra même la partie nord-ouest et ouest de l'Espagne. Il se forma dans ce territoire de petits états sous le nom d'Aragon, de Navarre, de Castille, de Léon et de Portugal.

La lutte contre les Maures dura sept siècles et fit des Espagnols un peuple guerrier presque invincible. Le Cid (1040–1099) est le héros de la chevalerie espagnole. Les chroniques de l'Espagne qui ont mêlé beaucoup de merveilleux* aux évènements de sa vie, ont fourni au grand poète français, Corneille, le sujet de sa tragédie admirable du *Cid*.

Ferdinand et Isabelle, en montant sur le trône en 1469 purent enfin consolider leur royaume et réussirent à faire un tout homogène de parties dissemblables. Le royaume maure de Grenade, qui jusqu'alors avait résisté, fut enfin conquis, et en 1492, les Maures qui refusèrent d'embrasser le christianisme furent chassés de la péninsule.

Les Turcs.

Vers le commencement du quatorzième siècle, les Turcs Osmanlis, ou Ottomans, commencèrent à fonder

un empire en Asie Mineure. Bientôt après le milieu du siècle ils s'emparèrent du détroit des Dardanelles et du littoral européen, mais ils ne parvinrent pas à prendre Constantinople. Ils agrandirent leurs conquêtes, et s'étendirent dans la vallée du Danube. L'empire d'Orient ne tarda pas à être réduit à la petite bande de terre qui entourait Constantinople, et cette ville fameuse fut emportée d'assaut enfin en 1453.

Ainsi l'empire romain de l'Orient, après avoir survécu pendant mille ans à la chute de l'empire d'Occident, tomba peu à peu dans l'imbécillité et finalement dans le sang.

Pendant les siècles qui suivirent, les Turcs étendirent leurs conquêtes en Europe, et, balayant tout devant eux, firent fumer les feux de leurs bivouacs devant les portes de Vienne.

NOTES

couches, lits de substances terreuses ou pierreuses.

nappe, *f.*, le linge dont on couvre la table pour prendre ses repas, ensuite, ce qui a l'apparence d'une nappe : nappe d'eau, nappe de feu.

escarpé, ée, *adj.*, qui a une pente fort raide.

silex, *m.*, genre de pierre très dure, dont le choc avec une pièce d'acier fait jaillir des étincelles de feu.

moelle, *f.*, substance contenue dans la cavité des os.

alène, *f.*, poinçon (petit instrument d'acier) dont on se sert pour percer et coudre le cuir.

chas, *m.* (pron. *châ*), trou d'une aiguille.

blaireau, *m.*, mammifère d'Europe qui se terre et qui est rangé parmi les bêtes puantes (*Ursus meles* en latin, *badger* en anglais).

cités lacustres, villages bâtis sur pilotis près de la rive des lacs.

pilotis, *m.*, grosse pièce de bois pointue que l'on enfonce

en terre pour asseoir les fondements d'un ouvrage construit dans l'eau ou sur un fond peu solide.

alliage, *m.*, combinaison de deux ou plusieurs métaux (*alloy*).

un, *subst.*, l'unité ; ne faire qu'un, n'être qu'un, se dit de plusieurs personnes ou choses qui ne sont plus considérées que comme formant une seule.

renne, *m.*, quadrupède du Nord, du même genre que le cerf.

crique, *f.*, petite anse (baie) dans un rivage (*creek*).

abords, *m. pl.*, ce qui entoure une localité.

parent, parente, *s.m. et f.*, celui, celle qui est de la même famille (*relation*).

envisager, *v.a.*, au propre, regarder face à face ; fig. considérer une chose.

dépouilles, *f.pl.*, terme de guerre, tout ce que l'on prend à l'ennemi : il a remporté de riches dépouilles.

effréné, ée, *adj.* (du latin *ex*, *frenum*), sans frein.

concussion, *f.*, exaction dans l'administration des fonds publics.

désœuvrement, *m.*, manque de travail ; un désœuvré est quelqu'un qui ne fait œuvre quelconque.

ingérence (dans), *f.*, action de s'ingérer. S'ingérer signifie se mêler de quelque chose sans en avoir le droit, ou s'introduire auprès de quelqu'un sans avoir qualité.

proscription, *f.*, terme d'histoire romaine, condamnation à mort sans formes judiciaires ; p. ex., les proscriptions de Sylla et de Marius.

enrayer, *v.a.*, retenir les roues d'un véhicule en barrant les rais (rayons) avec un bâton, une chaîne, etc. ; fig., retenir.

s'amonceler, *v.r.*, être mis en tas : les nuages s'amoncellent.

néant, *m.*, le non-être : Dieu a tiré l'univers du néant.

détourner, *v.a.*, faire prendre une autre direction ; d. un coup (*avert*).

ressusciter, *v.a.*, faire renaître, renouveler, faire revivre.

revendiquer, *v.a.*, réclamer une chose qui nous appartient et qui est entre les mains d'un autre.

adjuger, *v.a.*, attribuer, décerner.

bande, *f.*, morceau d'étoffe, de cuir, de papier, etc., long et étroit ; fig., une bande de terre.

état-tampon, *m.* : on appelle état-tampon (*buffer state*) un état qui est comme un tampon entre deux autres états. Un

tampon est un morceau de bois ou de métal qui bouche une ouverture. On appelle aussi tampons dans les convois de chemin de fer les têtes rembourrées dont chaque wagon est pourvu.

pilori (mettre au), *m.*, poteau où l'on attachait le criminel avec un collier de fer au cou ; fig., flétrir, exposer à l'infamie.

merveilleux (beaucoup de), *s.m.*, ce qui s'éloigne du cours ordinaire des choses ou ce qui est produit par l'intervention des êtres surnaturels.

PARIS

AU IVème ET Vème SIÈCLES

L'HISTOIRE de Paris ferait presque croire qu'il y a des villes prédestinées.

Paris en effet revêt* dès le premier jour un caractère de domination et de grandeur comparable à celui de Rome. Alors qu'il n'était encore que Lutèce, la citadelle des Parisiens, nous le voyons déjà choisi par César pour l'assemblée générale des Gaules, "concilium Lutetiam Parisiorum transfert."

Après vingt siècles, non seulement l'assemblée des Gaules siège encore à Paris, mais les nations les plus différentes de l'occident et de l'orient y envoient leur fils s'y instruire dans les arts.

Si notre immense capitale n'avait rien au premier siècle de ses monuments glorieux, elle possédait ce beau fleuve, à la fois sa force et sa richesse. Paris doit tout d'abord sa prééminence à sa position géographique.

Avec son sol fertile, son air salubre, son ciel d'une douceur incomparable et surtout avec son fleuve, qui en temps de paix, lui amenait les produits des provinces de l'est et du nord, et en temps de guerre, lui servait de fortification naturelle, Paris était vraiment la ville la plus importante de la Gaule.

La population était fort industrieuse : la puissante corporation des Navigateurs la gouvernait. Aujourd'hui encore la fière devise de Paris "*Fluctuat nec mergitur*" rappelle ces bateliers parisiens dont les barques sillonnaient la Seine et ses affluents. Chose curieuse : Paris semble avoir eu dès l'origine le caractère cosmopolite qu'il possède aujourd'hui. Des fouilles ont prouvé que les dieux des Romains avaient leurs autels à côté de ceux des Gaulois.

Bientôt les gouverneurs romains viennent y fixer leur résidence. Un empereur, Constance Chlore, y fait construire des Thermes qui rivalisent de richesse avec ceux de Dioclétien à Rome et dont les ruines se dressent encore aujourd'hui.

Julien s'établit à son tour à Lutèce : il en admire tout ; les vignes, les figuiers et jusqu'aux glaçons de la rivière. C'est là qu'il entendit la voix qu'il prit volontiers pour celle du génie de l'empire. C'est, dit Chateaubriand, la première grande scène militaire dont Paris ait été le témoin. Mais laissons parler l'empereur Julien lui-même : "Constance, jaloux de mes succès, m'écrivit une lettre non seulement pleine d'outrages pour moi, mais encore menaçant la Gaule d'une ruine complète. Il m'y ordonnait de retirer de la Gaule presque tout ce qui s'y trouvait de bonnes troupes. . . . Je me soumis. Mes meilleures légions arrivèrent à Paris pour se diriger vers l'orient. Vers le coucher du soleil le palais est subitement assiégé par la foule des soldats poussant des cris, tandis que moi, je réfléchissais à ce qu'il fallait faire et n'étais nullement rassuré. Je m'étais retiré dans une chambre haute. . . . Là j'adorai Jupiter . . . ; mais comme les clameurs augmentaient et que tout le palais

retentissait du tumulte, je demandai au dieu un signe de sa volonté. Il me le donna sur-le-champ et m'avertit de ne point m'opposer au désir de l'armée. Malgré ces ordres du ciel, je ne me rendis pas, je résistai tant que je pus et refusai le titre d'Auguste aussi bien que la couronne qu'on m'offrait. Mais enfin, comme je ne pouvais vaincre seul la persistance de cette foule, et que d'ailleurs j'avais les dieux pour moi, je finis par me laisser couronner d'un collier que me présenta un soldat."

Le lendemain le palais fut le théâtre d'une seconde émeute militaire plus violente que la première. Les soldats apprennent que les partisans de Constance trament un complot contre la vie du nouvel Auguste : ils entrent en fureur et se précipitent au palais demandant à grands cris leur prince bien aimé ; Julien paraît ; ils l'embrassent et le portent sur leurs épaules avec enthousiasme. Ils demandent la tête des conjurés. Julien les sauve par sa fermeté, rassemble ses troupes au champ de Mars et leur fait part de ses projets et de ses intentions politiques. Après deux ambassades à Constance, Julien quitte Lutèce pour le combattre en Orient, mais la mort de son rival prévint la lutte (361 de l'ère chrétienne).

Cependant le christianisme ne cessait de progresser dans les Gaules ; et ce qui montre l'importance de Paris, le grand concile de 361, qui combattit l'hérésie d'Arius, s'assembla dans les murs de Lutèce.

D'ailleurs dès cette époque la ville était devenue la résidence préférée des empereurs, et quoique Trèves et Arles eussent officiellement le titre de capitale, Paris, nous le savons par des documents contemporains, passait pour être le séjour le plus délicieux de la Gaule.

Nous arrivons maintenant à la grande crise de l'histoire de la ville : deux personnages attirent notre attention, deux personnages inoubliables, un monstre et une sainte, Attila et Sainte Geneviève.

Attila commandait cette tribu sauvage qui, partie de l'Asie, et ramassant* sur son passage toutes les populations nomades de la Tartarie, surgit au commencement du Vème siècle au bord du Danube devant l'empire romain épouvanté.

Ces hordes d'hommes appelés les Huns, n'habitaient ni maison ni cabanes : l'usage du feu leur était inconnu : ils se nourrissaient de viande crue placée sous leur selle et de racines. Toujours à cheval, ils semblaient cloués au dos de leurs bêtes. Brûlant, exterminant tout, ils laissaient derrière eux un immense désert. C'est en vain que les débiles Césars qui règnent alors sur le monde envoient des ambassades à Attila. Le chef barbare les bafoue,* les fatigue et les effraie et finalement, en 451, il se jette sur l'empire. En quelques jours les deux Germanies disparaissent sous les tourbillons des cavaliers. Tongres, Metz, Trèves sont brûlées. Les peuples fuirent à la débandade* devant celui qui s'appelle le Fléau de Dieu. Déjà l'évêque de Rheims est massacré avec son troupeau.

A cette nouvelle Paris tremble. Pris de panique, les habitants entassent sur leurs chariots, dans leurs barques, leurs meubles et leurs vêtements les plus précieux. Déjà les maisons sont désertes ; dans les rues des troupes d'hommes vont et viennent sans savoir où ils portent leurs pas. On peut imaginer leur effroi en lisant ce que les Chroniques nous racontent d'Attila : les unes lui donnent une tête d'âne ; d'autres un groin* de porc. Ammien Marcellin nous parle avec terreur

de ces hommes aux membres trapus,* au nez écrasé, au menton haché de cicatrices pour empêcher la barbe de croître : " Vous diriez des bêtes à deux pieds, ou ces figures en bois grossièrement taillées qui décorent le parapet des ponts."

C'est au milieu de la confusion générale qu'apparaît Geneviève ; et c'est parce que seule elle ne désespéra jamais, que l'histoire l'a immortalisée et que Paris l'a honorée pendant des siècles comme sa patronne.

Elle se précipite au-devant des fuyards, elle leur fait honte de leur frayeur : elle enferme les femmes dans l'église de Saint-Étienne à la pointe de l'île de la cité, en leur recommandant la prière. Puis elle s'adresse aux hommes, elle leur reproche leur lâcheté, et leur ordonne de préparer leurs armes et de défendre leur cité.

Mais les soldats, d'autant plus en colère qu'ils sont plus effrayés, veulent faire un mauvais parti à Geneviève; ils l'entourent, ils veulent la tuer. La Sainte sourit et reste inébranlable, en continuant ses exhortations ; enfin elle déclare à ses concitoyens qu'Attila ne viendra pas, s'ils jeûnent et prient avec elle. Les esprits les plus sérieux se calment, et voici qu'arrive à Paris l'archidiacre du plus grand évêque de l'époque, Saint Germain qui venait de mourir à Ravenne. Il apporte à Geneviève les dernières paroles de l'homme le plus respecté de la Gaule. Ce témoignage d'estime frappe les Parisiens de honte. La raison reprend ses droits : leur devoir commence à s'imposer à eux : ils resteront et défendront la cité.

Mais voici qu'ils apprennent qu'Attila ne viendra pas à Paris. Geneviève n'a pas menti. Geneviève a sauvé la ville !

Attila a laissé Paris à sa droite, et, marchant d'Auxerre sur Orléans, s'est fait écraser dans les Champs Catalauniques* par le grand et dernier général romain, Aétius. Si l'on peut se fier aux témoignages des contemporains, deux cent mille hommes mordirent la poussière dans cette fameuse journée. Le sang répandu transforme le lit d'un ruisseau en un fleuve rouge ; et Attila, retranché derrière ses chariots tient tête encore à son vainqueur épuisé par la lutte !

Mais qu'on s'imagine l'enthousiasme des Parisiens ! Geneviève, en défendant aux mariniers d'abandonner leurs demeures, avait empêché que la ville ne devînt un désert. Dès lors la défiance se change en admiration, et Geneviève se voit la reine de Paris.

Elle était née en 422 ou 423, dans le peuple, et elle avait sept ans lorsque Saint Germain, évêque d'Auxerre et Saint Loup, évêque de Troyes, passant à Nanterre distinguèrent la jeune fille dans la foule et prédirent à ses parents sa sainteté future.

Un des plus beaux tableaux de Puvis de Chavannes qui décorent le Panthéon à Paris rappelle cet incident de la vie de la sainte de la façon la plus heureuse.

On est en été : la chaleur est accablante et la route est poudreuse. Les évêques arrivent de leur voyage, et devant eux des femmes se sont mises aussitôt à genoux. Debout, des paysans regardent curieux et respectueux à la fois ; des ouvriers, des potiers quittent l'atelier. Une embarcation vient d'être amarrée à la rive. Le seul spectateur indifférent est l'homme qui approche le plus des évêques, le conducteur de leur char : il reste impassible, accoudé sur ses animaux. On sort en grand'hâte* un malade de la maison pour le

présenter aux illustres voyageurs. Cependant voici Geneviève en face des évêques. Saint Loup d'un geste paternel caresse l'enfant et prédit la gloire qui lui est réservée. Les parents sont là, tout yeux, tout oreilles; la mère est à la fois très fière de ce qu'elle entend, et cependant elle a peur de l'avenir; le père veut avant tout la tranquilliser. . . .

Geneviève devait sauver Paris une seconde fois.

Les Francs qui depuis quelque temps déjà occupaient le nord de la France s'avancèrent vers Paris, conduits par Clovis (486). Pendant cinq ans, s'il faut en croire l'auteur de la vie de Sainte Geneviève, Clovis se fatigua devant les murs de sa future capitale. Paris ne voulait pas se rendre. Au bout de quelques temps la disette se fit sentir. Geneviève se fit pour la seconde fois le bon génie de sa ville. Malgré un investissement rigoureux, elle parvint à s'échapper en barque sur la Seine, équipa une flotille de ravitaillement et rentra en triomphe à Paris, conduisant onze bateaux chargés d'abondantes provisions qu'elle distribua aux affamés. Que ce fait appartienne à la légende ou à l'histoire, peu importe. Au Vème siècle. Sainte Geneviève incarne la bonté féminine.

Quand Geneviève mourut, après avoir deux fois défendu la ville, le peuple de Paris ne trouva pas d'abri plus digne des cendres de la vierge que l'église où Clovis était déjà enterré. Dès lors l'église Saint-Pierre ne fut plus pour les Parisiens que l'église Sainte-Geneviève.

NOTES

revêtir au fig. = prendre une apparence, une qualité (*is invested with*)

prévint la lutte = anticipa la lutte.

ramassant les populations nomades; ramasser = mettre ensemble ce qui est épars (*collect*).

bafouer = traiter avec dérision.

à la débandade (dé- et bande, troupe), sans ordre, confusément (*helter-skelter*).

groin (pron. *grou-in*, according to Littré, grogner), *s.m.*, museau de cochon.

trapu, ue, *adj.*, gros et court, en parlant des personnes et des animaux (*squat, thick-set*).

les Champs Catalauniques, plaine de Châlons-sur-Marne, célèbre par la défaite d'Attila (451).

grand'hâte, comme grand'chose, grand'mère, etc. : grand, devant un certain nombre de mots féminins, ne prend par l'e du féminin. C'est un reste de l'ancienne langue dans laquelle *grand* était des deux genres.

LA PESTE ET L'INCENDIE DE LONDRES

I. La Peste

Le règne de Charles Deux fut marqué par deux grands désastres, la Peste et l'Incendie de Londres.

La grande peste de 1665 était la douzième des pestes qui depuis sept cents ans visitaient la ville. Elle fut loin d'être la plus terrible, car celle de 1407 emporta, dit-on, la moitié des habitants, et celle de 1517, plus de la moitié.

Différentes parties du globe ont connu de nombreuses épidémies semblables, mais c'est seulement sur quelques-unes d'entre elles que nous possédons des renseignements détaillés, par exemple sur la peste d'Athènes, immortalisée dans les pages de Thucydide, et sur la peste de Florence qui jette comme une ombre noire sur les pages ensoleillées du *Décaméron*.

Pour nous et les hommes de notre génération, accoutumés à l'hygiène et aux précautions sanitaires de la science moderne, il est difficile de concevoir les terreurs d'une peste qui, de son souffle enflammé, déssèche et brûle des populations entières comme autant de brins d'herbe.

Depuis 1665, cette effroyable maladie n'a pas reparu en Europe, sauf à Marseille en 1720, mais on ne peut

dire qu'elle soit détruite à tout jamais. Elle faisait son apparition dans la province d'Astrakhan hier encore, c'est-à-dire en 1879 ; et elle couve toujours dans son foyer d'origine, les vallées pestilentielles de l'Euphrate.

Semblable au choléra asiatique, qui s'annonce de temps en temps par des signes certains, la peste de 1665 s'était fait précéder de sinistres rumeurs. Un vaisseau l'avait apportée du Levant; elle s'était déclarée, disait-on, à Constantinople, à Alger, à Marseilles, à Amsterdam. Des incidents extraordinaires, des présages surnaturels avaient augmenté encore les craintes de la populace. Plusieurs mois avant que la peste se déclarât, une étoile éblouissante, une comète avait apparu dans le ciel. Quelques personnes s'imaginaient même qu'elles avaient vu dans le firmament une épée flamboyante, la pointe tournée vers la cité, ou brandie par un ange tout habillé de blanc. D'autres croyaient qu'elles avaient vu des fantômes et des apparitions dans l'air. Semblables aux prophètes d'autrefois, de véritables fanatiques couraient dans les rues de la ville, la nuit et le jour, annonçant le fléau qui approchait.

Le plus célèbre de ces exaltés* fut un certain Solomon Eagles qui se promena un jour, tout nu et portant une poêle pleine de charbons ardents sur la tête, en dénonçant le jugement de Dieu sur la ville. Si terrible était son aspect et si rapides ses mouvements que nul n'osait l'approcher pour mettre la main sur lui. Malgré toutefois de telles menaces et de telles prédictions, la peste tarda tant à venir que la peur qu'elle inspirait s'évanouit. Puis tout à coup elle apparut, et d'un seul et horrible coup elle anéantit près de cent mille personnes.

Dans son journal de "l'Année de la peste," Daniel

Defoe a dessiné d'un crayon pittoresque tous les détails de cette année terrible. Son récit, bien qu'il soit en partie imaginaire, est fondé sur des documents contemporains et des rapports de témoins oculaires.

Samuel Pepys est, lui aussi, un témoin sérieux qui nous présente dans son journal avec un calme fort étonnant, étant donné les circonstances, les spectacles qu'il voyait tous les jours et les impressions qu'ils produisaient sur son esprit.

Il resta dans la cité la plus grande partie du temps, et put suivre ainsi la marche graduelle du fléau que montraient les registres mortuaires. De temps en temps il avoue qu'il connaît la crainte, mais il festoie* avec ses amis et écrit " Nous fûmes tous très joyeux." S'il éprouve quelque inquiétude, il ignore la véritable peur.

L'été de 1665 avait été exceptionnellement chaud et sec. Chaque jour le ciel restait implacablement bleu, le soleil brûlant ; il n'y avait pas le moindre souffle d'air. La fumée des feux que l'on allumait s'élevait tout droite, puis restait suspendue immobile au-dessus des maisons. De mai jusqu'en septembre, il n'y eut ni vent ni pluie ; aucun nuage ne troubla la sérénité d'un ciel qui semblait se moquer des malheurs de la cité abattue par le fléau.

Dès les premiers jours de la maladie, les gens commencèrent à s'enfuir à la campagne ; les routes étaient noires de charrettes portant toutes les choses nécessaires à la vie. La plupart des membres du clergé de la cité abandonnèrent leurs églises ; les médecins s'enfuirent, prétendant qu'ils ne pouvaient délaisser leurs malades à la campagne. La cour quitta Whitehall ; les cours de justice se fixèrent à Oxford.

L'archevêque de Canterbury toutefois resta dans son palais de Lambeth ; le duc d'Albemarle, et Lord Craven restèrent dans leurs maisons de ville. Le Lord-Maire, Sir J. Lawrence, ordonna aux aldermen, aux shériffs, aux Common Council-men, aux officiers et aux constables de la cité de rester à leurs postes.

A mesure que le fléau grandissait, les affaires de toute espèce étaient suspendues ; les ateliers se fermaient. Les vaisseaux, qui arrivaient, chargés, redescendaient la rivière et se rendaient à Amsterdam ; ceux qui attendaient leurs cargaisons restaient aussi immobiles qu'en peinture, et cela, au nombre de plusieurs centaines ; les boutiques ne s'ouvraient plus ; tout commerce s'était arrêté. Les sources qui apportaient à la ville son existence même étaient ainsi coupées. La cité périssait, et les habitants commencèrent à mourir de faim.

A cette époque la population de Londres se composait d'environ 350,000 habitants, y compris cent mille ouvriers ou artisans appartenant à différents corps de métiers. Tous ces derniers, sans parler des commis, des teneurs de livres, des apprentis, des valets, des femmes de chambre, sans parler aussi des boutiquiers et des détaillants, se virent ainsi privés, et presque en un seul jour, de leurs moyens d'existence.

Cependant la maladie se répandait de plus en plus. On fit abattre* tous les chiens et tous les chats de la cité par peur de l'épidémie qu'ils pouvaient contribuer à répandre : 40,000 chiens et 200,000 chats, dit-on, furent détruits. On essaya de même d'empoisonner tous les rats et toutes les souris.

Quelques familles s'enfermèrent dans leurs maisons : il nous reste le journal de l'une d'entre elles. Elle

vivait dans Wood Street, Cheapside, et se composait du maître, épicier en gros, de sa femme, de ses cinq enfants, de deux femmes de chambre et d'un concierge. Ce dernier placé en dehors de la porte devait y rester jour et nuit. On ferma toutes les portes et toutes les fenêtres et on ne permit plus à personne d'entrer : on montait les choses nécessaires à la vie jusqu'à la fenêtre d'un étage supérieur par une corde, après leur fumigation avec de la poudre à canon.

Tout d'abord la peste avait épargné la cité. Lorsqu'elle y parut au mois de juillet, l'épicier ferma sa maison au verrou. Toutes les communications avec le monde extérieur cessèrent ; la famille ne reçut plus de nouvelles du dehors, sauf ce que le portier lui apprenait. Pendant ce temps les cloches des églises ne cessaient de sonner toute la journée le glas des trépassés.

Bientôt toutes les maisons de la rue, sauf la leur, furent marquées d'une croix rouge surmontée de ces mots, " Seigneur, ayez pitié de nous," annonçant ainsi la visite du fléau. Chaque nuit ils entendaient le roulement des charrettes qui emportaient les cadavres et la voix du veilleur qui criait " Apportez vos morts ! " A l'intérieur de la maison toutes les précautions avaient été prises. La vie journalière était réglée jusque dans ses détails les plus minutieux. Trois fois par jour, ils priaient Dieu ; deux fois par semaine ils jeûnaient. Chaque matin le père se levait de bonne heure, et allait à la porte de chaque chambre, demander à ses habitants comment ils allaient. " Bien," lui disait-on, et il répondait : Rendons grâces à Dieu ! A la porte de la rue était assis le concierge recevant des passants les dernières nouvelles qui devenaient de

plus en plus terrifiantes, et il les communiquait aux gens de la maison par la fenêtre de l'étage supérieur. Un matin il ne parut pas, mais sa femme vint dire que son mari était mort, cette nuit-là, de la peste, en ajoutant qu'elle l'avait aussi, et qu'elle rentrait chez elle pour y mourir. Cette nuit-là même, elle et son mari furent jetés dans une des grandes fosses qu'on avait creusées dans différentes parties de la ville pour recevoir les cadavres, sans autre service funèbre que les jurons et les imprécations des canailles qui conduisaient la charrette.

Ainsi la famille, sans concierge, n'eut plus de moyens de communiquer avec la ville. Pendant cinq longs mois ses habitants restèrent prisonniers, mais ils échappèrent au fléau. Ce ne fut qu'au mois de décembre qu'ils osèrent sortir, et aller à la campagne chercher l'air pur dont ils avaient besoin après leur terrible emprisonnement. De nombreux ménages furent beaucoup moins heureux que celui-ci. L'arrêté dont les gens se plaignirent le plus fut celui des magistrats qui faisait fermer les maisons infectées. On se battait avec les veilleurs placés pour surveiller les maisons. On employait toute sorte de stratagème pour échapper, soit en passant par les arrière-cours, soit en défonçant des murs, ou en fuyant par le toit des maisons. On dévissait, ou l'on rouvrait avec d'autres clefs, les serrures fermées par les gardiens. On fit même sauter un de ces veilleurs avec de la poudre à canon ; on ne reculait devant aucun acte de violence pour atteindre la campagne. Beaucoup erraient pendant la nuit dans les champs ou sur les chemins, ne sachant où ils allaient, et voyant se fermer toutes les portes devant eux : car les maisons

et les villages refusaient de les recevoir, qu'ils fussent malades ou non. Ils mouraient de faim et de fatigue sur les bords des routes ou dans les granges des fermes.

A mesure que la peste grandissait, un sombre désespoir s'emparait de la population : de nombreuses personnes perdirent la raison. D'autres affectèrent de défier le sort. Les tavernes se remplirent comme dans le passé, et des cris et des chansons d'ivrognes insultèrent pour ainsi dire aux lamentations* qui s'échappaient des maisons marquées de la croix rouge. Se moquant du danger, des voleurs entrèrent avec effraction* dans les demeures où les habitants avaient péri, et s'emparèrent de tous les objets précieux. Des garde-malades même dépouillèrent, ou tuèrent, les mourants. Toutes les affections naturelles semblaient avoir disparu. Ceux qui étaient frappés par la peste étaient souvent abandonnés par leurs parents, et mouraient privés de tout secours. Des bandes de jeunes insouciants* parcouraient les rues en chantant, et portant des masques, dansaient une sorte de danse macabre.*

Mais des scènes aussi bruyantes furent l'exception. Londres ressembla vraiment à une ville de morts, où, çà et là, les passants se glissaient semblables à des fantômes.

Dans quelques-unes des principales artères, comme Leadenhall Street, Cornhill et même la Bourse elle-même, on voyait l'herbe pousser entre les pavés. Il n'y avait ni charrette ni carosse dans les rues, depuis l'aube jusqu'au soir, sauf quelques voitures de campagne qui apportaient des céréales, des haricots, des pois, du foin et de la paille au marché de Londres ; et ces voitures étaient bien peu nombreuses. Quant aux

carosses, on ne s'en servait pas, sauf pour porter les malades aux hôpitaux ou aux lazarets,* ou quelques médecins aux maisons que ceux-ci osaient visiter. Il ne faut donc pas s'étonner que peu de personnes aient osé alors entrer dans une voiture !

Une des causes qui contribua à répandre la peste fut la nécessité où l'on était d'acheter des provisions sur le marché. Car les pauvres gens ne pouvaient les conserver dans leurs maisons. On prenait cependant toutes les précautions pour se garantir du fléau. Celui qui achetait une grosse pièce de viande, ne voulait pas la recevoir des mains du boucher, mais l'enlevait lui-même au croc où la viande était suspendue, et de son côté le boucher ne touchait pas à l'argent, mais le faisait mettre dans un pot plein de vinaigre. L'acheteur portait sur lui de la menue monnaie pour payer argent comptant, et ne rien recevoir du vendeur.

On avait toujours sur soi à la main ou dans la poche des flacons de parfum ou de camphre. Dans les maisons on entretenait près de la fenêtre un brasier de charbon : on brûlait aussi des morceaux de sucre, du tabac, des épices, des herbes trempées dans du vinaigre, sur des plaques rougies* au feu, jusqu'à ce que la maison fût remplie d'une fumée épaisse. On considérait aussi le tabac à priser* comme un préservatif.

Dans la dernière semaine de septembre, la peste atteignit son maximum, puis se mit à décroître. Elle tuait auparavant en deux ou trois jours : elle ne tua plus qu'en huit ou dix. Sur cinq malades ce ne fut plus une personne, mais trois, qui recouvrèrent la santé. Dans la dernière semaine, la mortalité décrut de plus

de 2000 personnes. Mais cette amélioration fut la cause de la mort de plusieurs qui négligèrent toute précaution et sortirent témérairement.

En décembre le fléau se mit à disparaître rapidement. Les habitants ne tardèrent pas à rentrer, les boutiques à se rouvrir, et les rues à reprendre leur aspect d'autrefois.

II. Le Grand Incendie

La ville n'était pas remise des terreurs de la peste qu'un autre fléau dont les ravages devaient dépasser de beaucoup ceux de la peste, fondait sur les malheureux survivants. La dernière personne morte de la peste n'était pas enterrée qu'éclatait le grand incendie de Londres qui devait purger la cité d'un bout à l'autre.

Le feu prit un dimanche matin, le deux du mois de septembre 1666, dans la maison d'un boulanger, vivant dans une ruelle étroite près de Thames Street. Toutes les maisons de cette ruelle, comme dans la plupart des ruelles et des cours de la cité, étaient en bois et goudronnées à l'extérieur. La ruelle était si étroite que les étages supérieurs qui faisaient saillie se touchaient presque par en haut. La maison du boulanger était pleine de fagots et de bourrées*; aussi le feu fit-il rage presque aussitôt. Ce quartier était le plus peuplé de la cité. Dans les ruelles au nord et au sud de Thames Street vivaient tous ces gens qui gagnaient leur vie, en étant arrimeurs* à bord des bateaux, bateliers,* portiers, portefaix,* etc. Dans Thames Street se trouvaient des magasins remplis d'huile, de poix et de goudron, de vin et d'eau-de-vie, et d'autres matières inflammables, si bien qu'à 6 heures, le

dimanche matin, tout Fish Street brûlait ; et le feu se répandit si rapidement que les gens eurent à peine le temps d'enlever quelques-uns de leurs meubles. Dans les parties adjacentes de la ville on passa toute la journée à soustraire aux flammes, avant leur arrivée, tout ce qui pouvait s'emporter. On ne comprit pas d'abord la grandeur du fléau qui se déchainait ainsi. Les libraires de Paternoster Row allèrent déposer leurs livres dans la crypte de St-Paul pensant que là du moins ils seraient à l'abri des flammes. Dans le même espoir, les propriétaires ou les occupants des maisons voisines entassèrent à la hâte leurs marchandises derrière les murs massifs des églises. Ils ne tardèrent pas à voir ces grandes murailles s'effondrer devant la furie des flammes. Bientôt la cathédrale de St-Paul et d'autres églises ne furent plus que des ruines fumantes.

Dans plusieurs endroits les habitants amoncelèrent leurs marchandises au milieu de la rue, comme s'ils s'imaginaient les mettre ainsi en lieu sûr. Des femmes en pleurs, et des enfants épouvantés étaient assis sur ces masses d'objets, comme pour les garder. Les uns se tenaient sur le seuil de leur porte, en se tordant les mains dans leur impuissance à arrêter le fléau ; les autres se dirigeaient vers l'est, chargés de paquets et de coffres, se retournant de temps en temps pour dire adieu à leurs demeures. Beaucoup jetaient négligemment du haut de leurs fenêtres des objets de toute espèce, sans se demander sur qui ils pouvaient tomber, ou comment ils pouvaient les emporter. Le grondement des flammes troublait les esprits. Se mêlant à tout ce fracas, au crépitement des boiseries et aux craquements sinistres qui annonçaient la chute des

toits et des murs, le tocsin se faisait entendre au milieu des cris, des clameurs et des jurements.

La rivière présentait un spectacle merveilleux à voir : elle était couverte de bateaux et de chalands qui, de la cité jusqu'au quartier du Temple, embarquaient les gens et leurs marchandises qu'ils transportaient jusqu'aux vaisseaux à l'ancre au milieu de la rivière. A ce métier, les mariniers* faisaient de bonnes journées. Plusieurs des gens dans les bateaux semblaient tout à fait impuissants, se demandant toujours ce qu'ils avaient de mieux à faire, et allaient à la dérive* avec la marée descendante. La plupart toutefois se dirigeaient vers les marais de Lambeth ou les champs de Millbank pour y déposer leurs effets et leurs meubles. Les propriétaires des barques qui pouvaient demander le prix qu'il leur plaisait, se hâtaient de revenir chercher d'autres cargaisons.* Au milieu des bateaux sur la Tamise, flottaient des objets de toute espèce, des débris, des épaves,* des poutres carbonisées, tombées des maisons qui se trouvaient sur le pont, des ballots, des meubles, des articles de literie, etc.

Parfois une saute de vent* chassait l'épaisse fumée à travers la Tamise avec des étincelles brûlantes qui jetaient la confusion parmi les barques, en menaçant de mettre le feu aux monceaux des marchandises. Les vaisseaux au mouillage dans le fleuve présentaient un aspect singulier ; leurs côtés étaient grillés ; la peinture en tombait par écailles,* et même çà et là des voiles avaient été dévorées par les flammes et les agrès* étaient roussis.

Au sud de la ville, sur la rive droite de la rivière, la vue de cet incendie effroyable remplissait les gens

de terreur : ils craignaient de voir les flammes traverser le pont. Les magasins et les entrepôts sur les rives fourmillaient de gens qui regardaient avec étonnement et terreur cet épouvantable spectacle. L'un d'entre eux, Samuel Pepys, parle du bruit terrible des flammes, et du craquement des édifices qui brûlaient. Çà et là, l'éclat de l'incendie était diversifié par des colonnes d'un rouge plus sombre qui indiquaient l'endroit où des magasins, remplis de poix, de goudron et d'huile, étaient en flammes. Le craquement des édifices qui s'effondraient était presque incessant. De temps en temps, la tour d'une église qui s'était détachée en noir sur le fond étincelant du ciel, s'enveloppait tout à coup de flammes et après avoir brûlé complètement, tombait avec un fracas qui se faisait entendre très distinctement au-dessus du grondement de la fournaise.

La voix de la rafale, le craquement des charpentes, le grondement de l'incendie, les clameurs de la multitude, le bruit des édifices croulant sur eux-mêmes, tonnaient sans relâche et composaient une lugubre symphonie.

Enfin on arrêta la feu en faisant sauter les maisons sur différents points de la cité. Une pluie torrentielle aida les efforts que l'on faisait pour combattre le fléau. Dans sa marche vers l'ouest le feu était arrivé jusqu'à Holborn Hill et à Fleet Street. Il avait consumé les cinq sixièmes de la cité, avec, en outre, une grande partie du quartier au delà de la Porte Occidentale. Il avait détruit 132,000 maisons, la cathédrale de St-Paul, 89 églises de paroisse, quatre des portes de la cité, un grand nombre d'édifices publics, d'écoles, de prisons et d'hôpitaux. Les dommages causés par l'incendie furent évalués à 10 millions de livres.

L'histoire n'enregistre aucune catastrophe semblable, à l'exception de l'incendie de Rome sous Néron. Tandis que la peste n'avait ruiné que des centaines de familles, l'incendie en ruina des milliers. La cité ayant été ainsi détruite, les citoyens s'occupèrent aussitôt de la reconstruire. Il fallut plus de deux ans pour déblayer le terrain* des murs qui menaçaient ruine.* La reconstruction de la cité demanda quatre années.

La peste et le grand incendie sont les deux désastres les plus épouvantables que la cité de Londres, dans son histoire si longue et si variée, ait eu à enregistrer sur ses annales.

Mais ni la maladie ni les flammes n'ont pu détruire ce grand centre de vies humaines et de labeur humain qui est maintenant vingt fois aussi peuplé qu'il l'était alors. La ville est devenue la métropole de l'empire britannique, la plus grande cité sur laquelle le soleil ait jamais brillé.

NOTES

I. La Peste

un exalté, celui dont l'esprit est haussé au delà de son état ordinaire, un inspiré, un fanatique.

festoyer, terme familier, faire fête, se divertir.

abattre = mettre à mort, en parlant d'animaux.

la canaille = vile populace ; au pluriel, gens, quelle que soit leur condition, dignes de mépris.

insultèrent aux lamentations, etc., firent outrage à, se moquèrent insolemment de.

effraction = fracture des clôtures d'un lieu habité ; vol avec effraction (*burglary*).

insouciant, qui ne soucie pas d'une chose ; un homme insouciant (*careless, reckless*) ; insouciant du lendemain.

la danse macabre, suite d'images qui représentent la mort entraînant avec elle, en dansant, des personnages de toutes les conditions.

lazaret (Lazare), *m.*, édifice isolé, où séjournent, pour y être désinfectés, les hommes et les objets provenant de lieux où règne une maladie contagieuse.

des plaques rougies, c.-à-d. chauffées au point de devenir rouges ; ainsi on dit : fer rouge (*red-hot*) ; faire rougir un fer au feu.

tabac à priser (= aspirer par le nez), par opposition au tabac qu'on fume.

II. Le Grand Incendie

bourrée, *f.*, assemblage de menues branches (*brushwood*).

arrimeur, *m.*, celui qui arrange la charge d'un vaisseau (*stevedore*).

batelier, *m.*, celui dont la profession est de conduire un bateau (*waterman*).

portefaix, *m.*, homme dont le métier est de porter des fardeaux (*porter*).

marinier, homme de mer pour la manœuvre d'un vaisseau ; abusivement (emploi abusif), celui qui conduit un bateau sur les grandes rivières (*boatman*).

aller à la dérive (angl. *drive*), se dit d'un vaisseau entraîné par le courant.

la cargaison = la charge d'un vaisseau.

les épaves, les restes, les débris de vaisseaux naufragés.

une saute de vent, terme de marine, changement du vent, qui, de la direction dans laquelle il était, passe subitement dans une autre (*sudden change of wind*).

la peinture en tombait **par écailles** (*falling off in flakes*) : écaille = lame plate et mince qui couvre la peau d'un poisson, et, par analogie, partie mince et légère qui se détache des corps.

les agrès, *s.m. pl.*, tous les objets qui tiennent à la mâture d'un bâtiment, tels que vergues (*yards*), voiles, cordages, etc.

déblayer un terrain, en ôter, en enlever les décombres.

menacer ruine se dit d'un bâtiment qui est près de tomber.

LE SIÈGE DE VIENNE PAR LES TURCS (1683)

Il est difficile de s'imaginer aujourd'hui qu'à la fin du dix-septième siècle, la puissance ottomane était encore assez redoutable pour faire trembler toute l'Europe. Non seulement Candie et les îles de l'archipel, appartenant à la république vénitienne, étaient tombées aux mains de Mahomet IV, mais son grand vizir avait enlevé aux Polonais l'Ukranie, la Podolie avec la Volhinie, et ne leur avait accordé la paix de 1672 qu'en leur imposant un tribut annuel de vingt mille écus. Il est vrai que le grand héros polonais, Jean Sobieski, dont nous parlerons tout à l'heure, ne tarda pas à les en affranchir.

En 1664 l'empereur Léopold d'Autriche avait dû envoyer contre les Turcs une armée commandée par le célèbre général, Montecuculli ; et Louis XIV, bien qu'ennemi de l'empereur, avait envoyé à son secours six mille hommes qui prirent une part glorieuse à la victoire de l'armée impériale à Saint-Gothard, au bord du Raab (1664).

Malgré cette défaite l'empire ottoman avait conclu une paix avantageuse et avait gardé Bude, Neuhasel et la Transylvanie.

La Hongrie était prise, pour ainsi dire, entre deux feux,* entre l'empire d'Autriche et l'empire ottoman.

Or un seigneur hongrois Émérik Tékéli qui voulait se venger de Léopold et de la cour de Vienne, n'hésita pas à se donner au Sultan, Mahomet IV et réussit à se faire déclarer par lui roi de la Haute-Hongrie. Il fut ainsi la cause médiate de l'armement formidable que Mahomet IV prépara, à partir de 1676, contre l'empire d'Autriche.

Le grand vizir, Kara Mustapha, ne rêvait rien de moins* qu'une marche triomphale d'Ottomans piétinant toute l'Europe, et faisant de l'église de St-Pierre de Rome les écuries du Sultan.

Il fit donc venir des provinces les plus éloignées de l'empire ottoman, des rives de l'Euphrate et des sources du Nil des tribus entières de sauvages, et jeta dans les plaines de la Hongrie une armée qu'on peut évaluer à plus de 300,000 hommes. Jamais depuis la prise de Constantinople la puissance ottomane n'avait fait un tel effort. Jamais elle n'en fit un semblable depuis.

Vienne, la capitale de l'Autriche, contre laquelle allait se porter tout l'effort des Turcs, se dresse sur la rive droite du Danube. Elle est assise au confluent* de la rivière de Wienn, qui vient de l'ouest, et d'un bras du Danube qui arrive au nord et retourne ensuite au lit principal vers l'île Lobau. La ville est ainsi protégée naturellement contre des attaques venant du sud et de l'est. De ce côté s'étend jusqu'aux montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie, une vaste plaine admirablement propre aux évolutions d'une armée envahissante. Du côté du couchant et du nord des montagnes menacent de loin la ville.

Dès les temps les plus reculés, Vienne semble avoir été un poste important. Auguste y avait fait planter les aigles romaines. C'est dans son voisinage

que Marc-Aurèle connut, en combattant les Quades* et les Marcomans, la valeur de la légion fulminante.*

Plus tard Vienne suivit les destins de la maison de Habsbourg et prit rang parmi les premières métropoles de l'Allemagne, quand ses princes eurent fixé sur leur tête les couronnes électives de la Bohème, de la Hongrie et du Saint Empire.

En 1529, Soliman avait voulu assiéger la ville, mais Charles Quint accourut à marches forcées et sauva la capitale.

Depuis lors les vieilles murailles avaient fait place à des fortifications modernes. Mais dans une longue sécurité la contrescarpe,* les bastions* et les chemins couverts* avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence des hommes et du temps. Les fossés étaient devenus des jardins. Kara Mustapha savait que Vienne mal fortifiée ne pourrait tenir longtemps. Il croyait en outre qu'elle contenait des trésors immenses. Il se hâta donc de pousser à travers les plaines de la Hongrie les hordes barbares qu'il commandait.

Le vaillant duc de Lorraine qui commandait alors l'armée impériale se vit, dès le début des hostilités, abandonné par les Hongrois qui passèrent sous les drapeaux du grand vizir.

Le 1er juillet 1683, il essaie avec une poignée d'hommes de défendre Raabwitz ; il est débordé* de toutes parts, et les fugitifs répandent la panique* dans Vienne.

Le 7 juillet, la confusion et la terreur règnent partout. L'empereur Léopold, l'impératrice, les archiducs et les archiduchesses abandonnent la capitale, et le désarroi est tel que, pour emprunter les paroles d'un des témoins du siège, Dieu seul sauva l'empereur. " La consterna-

tion était si grande, la confusion si extraordinaire, et la conjoncture si avantageuse à l'ennemi, et toutes les choses de notre côté en si mauvaise posture, que l'empereur lui-même n'aurait pu être sauvé, si Dieu tout puissant ne l'avait pas miséricordieusement protégé et n'avait égaré l'esprit de l'ennemi et ne l'avait empêché ainsi de poursuivre ceux qui s'échappaient."

Cette fuite de l'empereur que Voltaire appelle " le prince le moins guerrier de son temps," le rend un peu ridicule aux yeux de la postérité, et ne sert qu'à rehausser le courage du roi de Pologne, Jean Sobieski, qui ne devait pas tarder à voler au secours de Vienne.

La retraite de l'empereur porta à Lintz la terreur et la désolation. Bientôt la cour ne s'y crut pas en sûreté : elle se réfugia de Lintz à Passau. Le trouble fut si grand qu'on ne songea pas à couper les ponts. Celui de Krems était déjà envahi quand le marquis de Sepeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilhommes et par son courage sauva les fugitifs (9 juillet).

Cependant la consternation dans Vienne avait fait place à une activité étonnante. Le duc de Lorraine, forcé de se retirer par les ponts qu'il avait jetés sur le Danube, avait fait une fort belle retraite ; et son exemple avait donné du cœur* aux soldats qu'il laissait dans Vienne.

Le comte de Stahremberg, gouverneur de la place, avait une garnison qui ne comptait guère plus de huit mille soldats solides. Il enrôla* aussitôt tous les citoyens valides, professeurs de l'université, médecins, bourgeois, écoliers. Tout le monde s'arma de pelles et de pioches, on répara les murs, on fortifia la contrescarpe d'épaisses palissades, on éleva des plate-

formes pour les canons, et l'on abattit les maisons et les jardins qui étaient près des remparts.

Tous ces préparatifs s'achevaient lorsque, le 14 juillet, au soir, Kara Mustapha parut devant Vienne, et fit aussitôt ouvrir la tranchée au faubourg Saint Ulric, à deux cents pas de la contrescarpe. Le 15, un incendie terrible se déclara dans le " Scotch Court " et menaça l'arsenal* et la tour où se trouvaient les poudres. On réussit à préserver la poudrière* et l'arsenal, mais les bourgeois voyant dans ce feu l'œuvre d'incendiaires vendus aux Turcs, se saisirent de quelques personnes suspectes et les massacrèrent sans jugement.

Cependant le comte de Stahremberg n'avait pas perdu de temps. Toute la contrescarpe était maintenant protégée par des palissades. Les Turcs de leur côté creusaient des tranchées* de plus en plus nombreuses, et faisaient jouer leurs canons, jour et nuit, contre la partie des remparts qu'ils voulaient prendre d'assaut. Le 15, en visitant les postes les plus dangereux, le comte de Stahremberg était atteint d'une pierre à la tête, et devait céder pendant quelques jours le commandement au comte de Capliers qui, non moins que lui, contribua à la défense de la capitale.

Les Turcs s'établissaient chaque jour de plus en plus solidement autour de la ville. Leur camp avait la forme d'une vaste demi-lune qui appuyait ses deux pointes au Danube et symbolisait ainsi le redoutable croissant de Mahomet. Établi avec toute la science des hommes de guerre de la Turquie, il paraissait plus imprenable et plus populeux que la ville de Vienne elle-même.

Les tentes des diverses nations qui composaient l'armée du grand vizir s'alignaient dans le camp en

ordre parfait, en marquant l'emplacement de chacun des grands chefs de l'armée, ceux de Michel Apafi, du prince Ducas de Moldavie, de l'hospodar de Walaquie, Sirvan Cantacuzène, de Tékéli, du terrible Sélim Giéray, le plus renommé des kans tatars, et enfin de Kara Mustapha lui-même.

Que de fois les guetteurs, qui surveillaient l'ennemi du haut de la cathédrale de Vienne ou des maisons, durent voir scintiller devant eux au soleil de juillet ou d'août la vaste citadelle blanche où vivait Kara Mustapha !

Les chevaux au piquet* s'ébrouaient,* piaffaient* au fracas du canon, ou bien allaient en hennissant s'abreuver au Danube. Des caravanes arrivaient de Constantinople apportant des provisions, des vêtements, des armures, au son des trombones et des cymbales. Au loin s'étendait la longue file de chameaux porteurs de draperies aux couleurs chatoyantes.* Le matin, des janissaires sortaient secouant les longues queues de cheval suspendues au fer de leurs lances. Des Tatars rentraient ayant attaché à la croupe de leurs montures leurs prisonniers, surtout des enfants, qu'ils massacrèrent tous plus tard en évacuant leur camp.

Le soir près de chaque drapeau brillait une torche ou un fanal,* et une sentinelle veillait l'arme au pied.

Aux heures fixées par le Coran, la voix aiguë des muézins appelait les fidèles à la prière. Et au loin une tente dominait toutes les autres : celle du bourreau qui rappelait que la mort attend les lâches et les indisciplinés.

Autour des remparts, ce n'était tous les jours que luttes incessantes, mines que l'ennemi faisait jouer, sorties des courageux habitants de la ville, qui blessés, ou fiévreux, luttaient toujours.

En Europe l'effroi régnait. Si Vienne tombait, comme autrefois Constantinople, qu'allait devenir la chrétienté? Mais quel héros pouvait réunir assez d'hommes autour de lui pour voler au secours de Vienne?

Le pape Innocent XI, sachant ce que Jean Sobieski avait fait pour sa patrie, la Pologne, et quelle terreur son nom inspirait aux Turcs, résolut de le désigner à l'Europe comme le chef indispensable dans une telle épreuve.

S'adressant à tous les princes catholiques, il les conjura de se mettre sous les ordres du héros polonais. On assembla des troupes en Allemagne; l'électeur de Bavière, l'électeur de Saxe se mirent en marche, à la tête de leur contingent. Le roi d'Espagne vendit un de ses domaines, et à Rome les membres du Sacré Collège leur vaisselle. De toutes parts les volontaires accoururent, et se pressèrent sous les drapeaux du duc de Lorraine, en attendant l'arrivée de Sobieski. Cependant à Vienne l'artillerie ottomane continuait de battre les murailles, et la sape* de les menacer. Les janissaires établis dans les tranchées s'y défendaient contre toutes les sorties derrière leurs parapets et leurs gabions.* Dans leurs ouvrages se déployait toute la science des lignes parallèles et des boyaux* de communication où les Turcs étaient passés maîtres.*

Il fallait qu'il y eût dans chaque maison le long des remparts un homme en sentinelle nuit et jour pour éviter toute surprise souterraine. La mine jouait sans cesse sous les angles de la contrescarpe. Deux bastions avaient été entamés. Un quartier avait été incendié. Les deux armées se touchaient si bien que parfois on combattait à la pioche et que Stahremberg, à peine

remis de sa première blessure, fut blessé d'un coup de pierre lancé à la main (25 juillet).

En jetant sur les tentes musulmanes des crocs destinés à les renverser, les chrétiens ramenaient parfois les corps de janissaires endormis.

Le 2 août, une sortie fut assez heureuse pour amener en ville de quarante à cinquante têtes de bétail ; et le 3, les assiégés reprirent un peu courage en voyant que les Turcs leur envoyaient au lieu de boulets, des pierres de toutes sortes ou des pommeaux* de sabre : ce qui indiquait que leurs munitions s'épuisaient.

Le 4 au soir, après deux jours d'une lutte terrible, un Polonais put se faufiler* dans la ville et annonça l'arrivée des troupes de renfort. Jean Sobieski était en effet en marche, en se faisant précéder d'éclaireurs, pour donner de l'espoir aux populations qui se précipitaient de toutes parts sur son passage.

Le héros avait alors 59 ans : son corps était appesanti par l'âge, et il lui fallait un domestique, pour monter à cheval ; mais son âme héroïque brillait dans ses yeux ; devant elle s'abaissaient tous les obstacles.

A mesure que le siège avançait, les janissaires gagnaient de plus en plus du terrain. Le 6 août, ils s'emparent enfin de la contrescarpe, le but de leurs efforts depuis le début du siège ; ils vont tâcher désormais de devenir les maîtres du fossé ; et il ne s'écoulera pas de jour qu'ils ne fassent jouer la mine, et ne tuent ou n'ensevelissent quelques-uns des défenseurs de la ville.

Le comte de Stahremberg écrivait au début de septembre au duc de Lorraine : " Monseigneur, il est temps de nous secourir, parce que nous perdons

beaucoup de monde, plus encore par la dysenterie que par le feu de l'ennemi. Nous n'avons plus de grenades* qui étaient notre meilleur appui. Notre canon a été ruiné en partie par l'ennemi, et s'est crevé en partie. Nos mineurs viennent de m'avertir que sur les bastions du château, ils voient travailler l'ennemi sous eux, de sorte qu'il doit avoir passé le fossé. Il n'y a plus de temps à perdre."

Près de deux mois de cette captivité effroyable s'étaient écoulés. La voix de l'évêque de Neustadt, Colonitz, n'était plus entendue. L'épuisement des munitions, des attentes de secours toujours trompées, livraient peu à peu les âmes à un morne désespoir, et ainsi qu'il arrive toujours, on levait les yeux vers le ciel dans l'attente de quelque présage ou de quelque miracle. Le 25 août, on avait vu près de la Voie Lactée comme une grande poutre noire au dessus du camp ennemi ; et le 3 septembre, huit cigognes avaient volé du Kahlenberg au-dessus de la ville, annonçant, disait-on, quelque bonne nouvelle et ranimant les courages abattus ; enfin le 9, un pigeon tout blanc était parti du camp des ennemis et était venu s'abattre dans la ville, ville de désolation et d'horreur, où le vent soulevait des nuages de cendre, et des germes de mort. Ce jour là, Stahremberg avait calculé qu'il ne pourrait résister plus de trois jours, et chaque nuit des fusées* de détresse portaient à l'armée impériale l'avertissement de son danger.

Tout à coup, le onze septembre, à 4 heures de l'après-midi, les Viennois voient les Turcs sortir de leur camp et se diriger vers les collines, tandis qu'ils distinguent au loin, à l'éclat des lances et des banderoles, les hussards de la Pologne.

Les Turcs venaient en effet de diviser leur armée en deux : l'une qui courait à la rencontre des nouveaux venus, l'autre qui se préparait à donner un dernier assaut à la ville.

Avant l'arrivée de Jean Sobieski, le duc de Lorraine s'était établi près de la ville de Tuln, à six lieues en deçà de Vienne, sur la rive gauche du Danube, et il avait pu, en s'appuyant sur deux îles, jeter un triple pont que Kara Mustapha—manquant en cela à tous ses devoirs de général—avait laissé construire. L'armée polonaise put ainsi franchir le fleuve. En même temps (le 8 sept.) arrivait par la rive gauche l'électeur de Bavière que le grand vizir n'avait pas eu la pensée d'arrêter dans sa course.

La pointe saillante du Kahlenberg, qui fait faire un détour au fleuve et qui s'y enfonce comme un promontoire, avait masqué la marche de l'armée chrétienne. Celle-ci se trouvait séparée de l'armée turque seulement par cette dent de montagne, par cette pointe aiguë du Kahlenberg. Il fallait escalader cette barrière avant de voir l'ennemi, puis la redescendre à pic par des gorges presque infranchissables.

Jean Sobieski—qui ici rappelle Napoléon tombant sur l'Italie par le mont St Bernard—avait conçu l'idée de descendre ainsi sur la ville assiégée par des pentes si escarpées que l'idée d'y voir manœuver une armée, composée de tant de cavaliers, ne devait venir à personne. La victoire justifia son coup d'audace.

Le samedi, 11 septembre, après une ascension terrible, où il fallut tirer l'artillerie à bras d'hommes, où les chevaux se nourrirent de feuilles de chênes, et les hommes de ce qu'ils purent, la tête de l'armée de Sobieski campait sur la cime du Kahlenberg. Elle

pouvait voir la capitale fumante derrière les angles des escarpes à moitié éboulés, et des glacis* ravagés par les bombes. Les maisons semblaient s'accroupir pour mieux se cacher, et se blottir* près de la cathédrale. Beaucoup de toits manquaient, et des ruines fumaient çà et là.

Kara Mustapha, à la vue des Polonais, ne put retenir un mouvement d'effroi. Mais il reprit ses esprits et se prépara à la lutte du lendemain. Gardant près de lui ses janissaires et son artillerie, il envoya à la rencontre de Jean les Spahis, les Walaques et les Tatars.

Les Polonais tenaient l'aile droite de l'armée impériale, s'apprêtant à déborder l'aile gauche des barbares. Les Saxons et les Bavarois tenaient l'aile gauche et devaient marcher droit sur Vienne. Le centre se composait de deux divisions de cavalerie impériale et de l'infanterie allemande. Tout l'empire était là : il n'y manquait que l'empereur. Mais à sa place était le héros de la chrétienté, la terreur des Turcs, qui valait à lui seul une division entière, Jean Sobieski.

Ses troupes descendirent de la montagne en colonnes, gardant un ordre admirable. A chaque ravine* une nouvelle action exerçait leur courage. A chaque ravine les janissaires pliaient. A onze heures, sorties des défilés, les troupes mangèrent ce qu'elles avaient apportées, mais sans quitter le mousqueton* ou la lance.

A midi on s'ébranla, malgré le poids d'une chaleur accablante. Jean allait de corps en corps, parlant à chacun la langue de son pays, italien aux Italiens, français aux Français, allemand aux Allemands.

On prit d'abord le gros village d'Heiligenstadt. Les hussards polonais, emportés par leur élan jusque dans le gros de l'armée* ennemie, furent un instant compromis. Jean se porta à leur secours. Les Turcs

fléchirent après une mêlée terrible, et se replièrent vers leur camp. Il était alors près de cinq heures du soir. Jean comptait remettre au lendemain le dénoûment de ce drame. Mais la surprise avait fait place à la panique dans l'armée ottomane. De loin se découvraient de longues files de chameaux qui prenaient la route de la Hongrie.

Jean Sobieski n'avait alors auprès de lui que quelques pièces d'artillerie servies par des Français. On manquait de munitions.

Un officier français, faute de mieux, bourra* un canon avec ses gants, sa perruque, et un paquet de gazettes qu'il avait sur lui.

Enfin les gens de pied parurent. Le comte de Moligny culbuta les janissaires et arriva le premier sur la redoute turque. Cet assaut de la furie française troubla la ligne des ennemis. A cette vue Jean ordonna aussitôt à Charles de Lorraine d'attaquer brusquement. Lui-même s'élance en répétant "Non nobis, Domine exercituum, sed nomini tuo des gloriam."

Les escadrons polonais franchirent bride abattue un ravin où l'infanterie aurait hésité, le remontèrent au galop, entrèrent tête baissée* dans les rangs ennemis. Mêlée terrible où l'avalanche polonaise renversa tout sur son passage. A cette vue Sélim Giéray s'écrie : "C'est le roi de Pologne ! Sauve qui peut !"

A 6 heures du soir Jean entrait dans le camp ottoman. La citée impériale était délivrée des barbares.

Après être demeuré 14 heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre. A l'aube, ses yeux s'ouvrirent devant un spectacle effroyable. Les Turcs avaient massacré leurs captifs. L'histoire porte ces victimes à 30,000.

Jean Sobieski entra alors dans Vienne, et entonna lui-même le Te Deum dans l'église des Augustins. Le lendemain, l'empereur Léopold arriva, et dans l'église de St-Étienne, en présence de tous les princes chrétiens, le prédicateur put s'écrier avec raison " Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Johannes."

NOTES

entre deux feux : se dit d'un corps de troupes enveloppé par l'ennemi et sur lequel on tire de deux côtés.

Se dit également d'une personne pressée de deux côtés par des créanciers également menaçants, ou par des ordres contraires.

ne . . rien de moins que : locution que l'on confond souvent avec *ne . . rien moins que.*

Ne . . rien de moins que veut dire *rien de moindre.* Ex. : Il ne faut rien de moins dans les cours qu'une vraie et naïve impudence pour réussir (La Bruyère).

Ne . . rien moins que signifie généralement *nullement* ; mais il peut signifier aussi *rien moindre.* Ex. : Quand Dieu choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers (Bossuet).

confluent (confluer), *m.*, endroit où deux rivières se réunissent.

Quades, peuple germain, habitant au nord du Danube.

légion fulminante, nom donné sous Marc-Aurèle à une légion composée de chrétiens, et que l'on prétend avoir attiré la foudre sur les ennemis.

contrescarpe, *s.f.*, terme de fortification. Pente du mur extérieur du fossé, celle qui fait face à l'*escarpe.* Escarpe : muraille de terre ou de maçonnerie qui règne au-dessus du fossé du côté de la place.

bastion, *s.m.*, terme de fortification. Grand corps de terre soutenu de murailles, de gazon ou de terre battue, et disposé en pointe sur les angles saillants du corps de place, avec des faces et des flancs qui se défendent.

chemin couvert, *s.m.*: chemin qui règne sur le bord extérieur des fossés d'une place et où l'on est à couvert du feu des assiégeants.

déborder = dépasser par le bord une chose ; t. milit., dépasser le flanc d'un corps de troupes (*outflank*).

panique, *s.f.*, terreur soudaine. (Du dieu Pan qui troublait les esprits.)

cœur, *s.m.*, signifie souvent courage, fermeté : donner du cœur, donner du courage.

enrôler, inscrire sur un rôle, et particulièrement sur les rôles de l'armée ; enrôler des soldats.

arsenal, *s.m.*, lieu de dépôt pour les armes et les munitions de guerre.

poudrière, *s.f.*, boîte à poudre pour sécher l'écriture ; ici il veut dire magasin de poudre.

tranchée, *s.f.*, terme de guerre, sorte de fossé creusé par l'assiégeant dans les sièges afin de pouvoir s'approcher à couvert de la place.

piquet, *s.m.*, pieu qu'on fiche en terre pour arrêter les cordages des tentes dans un camp, ou pour tenir les chevaux à l'attache.

Mettre les chevaux au piquet, expression militaire qui a donné lieu à cette autre : un piquet de cavaliers.

s'ébrouer : souffler de surprise ou de frayeur. L'ébrouement est le ronflement d'un cheval surpris ou effrayé.

piaffer : en parlant du cheval, frapper des pieds la terre. La piaffe est un terme familier qui exprime la braverie, la somptuosité, les manières par lesquelles on cherche à attirer l'attention sur soi.

chatoyer (chat), *v.n.*, changer de couleur, avoir des reflets, comme l'œil du chat ; étoffe, couleur chatoyante (*shot*).

fanal, *s.m.*, feu qu'on allume la nuit au sommet d'une tour ; grosse lanterne dont on se sert à bord des vaisseaux ; se dit par extension de toute lanterne.

sape, *s.f.*, tranchée qu'on exécute dans les sièges pour se mettre à l'abri de la mousqueterie et de la mitraille ; c'est en général à l'aide de gabions qu'on se couvre.

gabion, *s.m.*, grand panier qu'on remplit de terre dans les sièges pour mettre à couvert les travailleurs et les soldats.

boyau, *s.m.*, ligne de contrevallation (retranchement qu'on fait autour d'une place assiégée, pour en couper les communications) différente de la tranchée et qui, allant en serpentant pour éviter l'enfilade, sert à joindre d'autres ouvrages.

maître, *m.*, celui qui, après avoir été apprenti, était reçu avec

les formes régulières dans quelque corps de métier (*trade company*) ; ce que l'on appelait *passer maître* ; fig. et famil. : il est passé maître en . . = c'est un homme habile en . .

pommeau, *s.m.*: pommeau de sabre. Dans les épées et dans les sabres, la partie de la monture qui est au-dessus de la poignée et sur laquelle est rivée la soie de la lame. La soie (*tongue*) d'une lame est la partie de la lame d'une épée qui traverse la monture (*hilt*).

se faufiler, s'insinuer avec adresse auprès de quelqu'un, dans une maison, etc. ; se glisser à travers. Il se faufila dans la foule ou à travers la foule.

grenade, *s.f.*, fruit du grenadier. Boule de fer creuse, ainsi nommée en raison de sa forme, qu'on remplit de poudre et d'étoupes (*tow*), et à laquelle on met le feu par une fusée pour la jeter à la main dans un poste ennemi.

fusée, *s.f.*, pièce d'artifice formée d'un cylindre de carton ou de papier rempli de poudre, ainsi dite par assimilation de forme avec un fuseau (*spindle*). Fusées à bombes, à obus, ou à grenades, fusées communiquant le feu à la poudre que renferment ces projectiles.

glacis (gla-sî), *s.m.*, talus, pente douce et unie qui descend du haut du chemin couvert du rempart.

se blottir, s'accroupir, ramener son corps en un tas ; p. ex., Jean Lapin s'y blottit (La Fontaine, *Fables*, ii. 7).

ravine, *s.f.*, lieu creusé par un torrent ; tout chemin creux.

mousqueton, *s.m.*, espèce de fusil dont le calibre (diamètre intérieur) est celui d'un mousquet mais dont le canon a moins de longueur.

le gros de l'armée : le gros, *s.m.*, se dit de la partie la plus grosse : le gros de l'arbre ; ou de la partie le plus forte en nombre : le gros de l'infanterie, le gros de la cavalerie.

bourrer, enfoncer la bourre (*wad*) d'une arme à feu. Son fusil partit au moment où il le bourrait (*ram*). La bourre est le papier, le carton ou la substance que l'on met par-dessus la charge des armes à feu pour retenir la poudre et la presser.

tête baissée, hardiment.

> L'âme se doit roidir plus elle est menacée,
> Et contre la fortune aller tête baissée.
>
> Corneille, *Médée*, i. 5.

FRÉDÉRIC LE GRAND

FRÉDÉRIC II eut le bonheur d'être comparé de son vivant aux plus grands capitaines de l'antiquité. On l'eût appelé "l'Alexandre du Nord," si ce nom n'avait déjà été donné à Charles XII, roi de Suède. On se contenta donc de l'égaler à César à cause de ses surprenantes victoires et des commentaires qu'il en écrivit, puis à Marc-Aurèle à cause de son amour de la philosophie. On prononça même le nom de l'empereur Julien, sans doute à cause du souvenir d'une jeunesse orageuse et de la tolérance de son esprit.

La vérité est que ce grand roi fut doublé d'un homme de lettres. Il eut avant tout le culte de l'esprit. Sa correspondance avec Voltaire et d'Alembert* en fait foi.*

Mais bien que Macaulay ait appelé Frédéric un composé de Mithridate* et de Trissotin,* il serait souverainement injuste de ne voir en lui qu'un écrivain, conquérant à ses heures.

Si les goûts de ce roi philosophe furent de raisonner sur toute matière et de jeter ses pensées sur le papier, soit au sérieux, soit en jouant, sa passion véritable fut de former la nation que son aïeul, le Grand Électeur, avait ébauchée, de lui donner un corps, de lui imprimer l'unité d'esprit.

On peut dire qu'aujourd'hui encore la Prusse, c'est vraiment Frédéric II.

Il naquit à Berlin, le 24 janvier 1712. Son père, Frédéric Guillaume Ier, que George II d'Angleterre appelait *le roi caporal*, n'avait qu'une passion—fort étrange, il est vrai—celle d'avoir les plus beaux régiments du monde. Il payait, pour avoir des soldats d'une taille extraordinaire, les sommes les plus exorbitantes. Bien qu'il soit aujourd'hui de mode de le railler, il conviendrait beaucoup de le féliciter de l'ordre et de la discipline qu'il introduisit dans son armée par son goût pour les manœuvres, et d'avoir ainsi fabriqué d'avance l'outil qui devait être si utile à son fils et lui permettre de se tailler un plus grand royaume en Allemagne.

Ce prince si passionné pour l'armée aima la paix; il se souciait peu d'exposer ses "chers enfants bleus" à la mort.

A l'époque où naquit Frédéric le Grand, son grand-père, Frédéric Ier (duc de Prusse 1688, puis roi 1701–1713) se trouvait alors sur le trône, fils lui-même de l'électeur Frédéric Guillaume, dit le Grand Électeur.

Ce dernier (1620–1688), un des princes les plus remarquables du 17e siècle, fut le premier organisateur de la Prusse moderne. Il sut faire des territoires morcelés dont il avait hérité, un État vraiment centralisé, et lorsqu'on parle de Frédéric le Grand, il n'est que justice de prononcer le nom du Grand Électeur, et de rappeler qu'il fut le fondateur de la monarchie prussienne.

Son fils Frédéric Ier (1688–1713), fort inférieur à son père, consacra tous ses efforts à un accroissement de dignité. A une époque où le cérémonial* et

la préséance* avaient une importance incroyable, Frédéric Ier, excessivement vaniteux, était prêt à tout y sacrifier.

Il voulut faire de sa cour l'image de celle de Versailles. Dès l'âge de dix ans il avait fondé un ordre !

Mais par une chance singulière, sa vanité servit, plus que les qualités de son père, la fortune de la Prusse. Voyant deux princes, ses contemporains et ses voisins, le prince d'Orange et l'électeur de Saxe, porter, l'un la couronne d'Angleterre, l'autre la couronne de Saxe, il eut l'envie d'être roi aussi ; et sa constance à rechercher les moyens de parvenir à son but le lui fit atteindre. L'empereur ne put se refuser aux désirs d'un prince,—jusqu'alors simple électeur de Brandebourg,— dont le père avait utilement servi l'empire, et dont l'amitié lui était nécessaire dans les circonstances du temps. L'électeur de Brandebourg se couronna lui-même en grande cérémonie à Kœnigsberg en 1701, et prit le titre de roi de Prusse.

Ce qui ne parut d'abord que l'effet de la vanité et du goût pour le faste* ne laissa pas d'avoir des suites considérables. On s'accoutuma à regarder l'électeur de Brandebourg comme quelque chose de plus qu'un membre de l'empire ; et le roi de Prusse commença d'être respecté comme un souverain sérieux s'appuyant sur une armée de plus de trente mille hommes.

“ C'était, selon les paroles de son petit-fils, Frédéric le Grand, une amorce* que Frédéric jetait à toute sa postérité, et par laquelle il semblait lui dire : Je vous ai acquis un titre ; rendez-vous en digne. J'ai jeté les fondements de votre grandeur, c'est à vous d'achever l'ouvrage.”

En résumé le Grand Électeur, roué diplomate et grand administrateur ; son fils Frédéric I[er], orgueilleux mais intelligent (car il sut s'entourer d'hommes distingués) ; son petit-fils Frédéric Guillaume, colérique, d'un entêtement invincible, d'une intelligence bornée et dont la phrase favorite était : " Obéir et ne pas raisonner " ; tels furent les aïeux de Frédéric le Grand.

Avec un tel père, la jeunesse de Frédéric devait être malheureuse.

Une réfugiée française, Madame de Rocoulles, qui avait été gouvernante de son père, fut chargée de l'élever. Cette dame s'appliqua avant tout à faire haïr du prince cette âpreté de caractère que l'on remarquait alors chez les Prussiens ; c'est elle qui lui fit connaître tout le prix de l'urbanité, de la douceur et de la politesse. C'est grâce à Mme de Rocoulles que Frédéric le Grand préféra la langue française à toute autre, même à celle de sa nation.

Puis Frédéric passa aux mains du comte Finckenstein, soldat selon le cœur de son père, puis dans celles d'un autre Français, Duhan de Jaudun, qui lui donna le goût de la philosophie et de la vie intellectuelle.

Son père, qui ne s'attachait qu'à former des soldats, trouvait étrange que son héritier s'adonnât aux beaux-arts, jouât de la flûte et se mît à lire les écrivains français.

" Ce n'est qu'un petit-maître,* disait-il, un bel esprit français qui gâtera toute ma besogne."

Redoutant avant tout que son fils ne fût le déshonneur de sa race, le roi-caporal entreprit de discipliner, de dompter son successeur. Plus d'une fois il le menaça de sa canne.

Frédéric avait alors dix-sept ans. Il dit à sa sœur Sophie-Wilhelmina, "J'endurerai tout du roi, hors les coups, et si mon père en vient jamais à des extrémités avec moi, je saurai me soustraire à cette tyrannie." [1]

Humilié par les brutalités de son père, Frédéric résolut de s'y soustraire par la fuite. Au mois de juillet 1730, ayant accompagné le roi dans un voyage à Frankfort, il essaya de s'échapper avec deux de ses amis, le lieutenant de Katte et le lieutenant Kait. Leur projet fut découvert, et Frédéric Guillaume, furieux dans ses colères et implacable dans ses vengeances, fit enfermer son fils dans la forteresse de Custrin, le fit juger comme déserteur* par un conseil de guerre, et résolut même de lui faire couper la tête. Le prince eût péri sans l'empereur Charles VI, qui envoya à Berlin le comte de Seckendorf pour ramener le roi à des sentiments plus doux.

Kait se sauva en Hollande, mais de Katte fut décapité sous les fenêtres du prince royal, qui, accompagné de quatre grenadiers, fut forcé d'assister à l'exécution. "Katte! Katte!" s'écria-t-il tout en pleurs, en assistant à la mort de son ami. C'est depuis ce temps qu'il conçut tant d'aversion pour la peine de mort.

Frédéric resta un an à Custrin. On l'astreignit à une étude plus ennuyante que les exercices militaires. Son père voulait le faire instruire dans les détails de la police et des finances. M. de Munchow, président de la chambre des domaines et des finances, eut ordre de le faire assister à toutes les séances et de le traiter comme un simple conseiller. Au lieu de travailler, le prince s'amusait à dessiner les caricatures des autres

[1] Voir *Mémoires de Sophie-Wilhelmine de Prusse*, tome i.

conseillers, et à leur donner comme attributs des cornes, des cartes, ou encore une bouteille.

Disons ici que, devenu roi, Frédéric oublia ce qu'il avait souffert et ne parla de son père qu'avec le plus grand respect.

"S'il est vrai de dire, écrit-il dans ses *Mémoires sur la maison de Brandebourg*, qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort."

En 1732 sa sœur aînée se maria; lui-même, le 12 juin 1733, épousa Elizabeth Christine de Brunswick, pour obéir à un désir de son père. Ces deux mariages, l'un qui éloignait Wilhelmina, l'autre qui lui montrait un fils soumis, semblent avoir apaisé le roi-caporal. Frédéric dès lors vécut à Neu-Ruppin où était en garnison le régiment qu'il commandait, ou à Rheinsberg, dans une propriété qu'il venait d'acheter, le long d'un lac entouré de bois.

Pendant la campagne (1734–1735) contre la France, il fit ses premières armes sous les ordres du prince Eugène* qui commandait l'armée impériale. Dans les dernières années de sa vie, il aimait à rappeler ses entretiens avec ce grand homme de guerre et ajoutait qu'il s'était toujours bien trouvé des avis que le Prince Eugène lui avait donnés. C'est pendant les cinq années suivantes, 1735–1740, que Frédéric se prépara à faire l'étonnement* de son siècle. C'est à Rheinsberg qu'il écrivit son *Anti-Machiavel*, c'est là qu'il s'entoura d'une société de libres-esprits, Chazot, Jordan, Lamotte-Fouqué, Prellnitz, Keyserling; c'est

de là qu'il écrivit à ses plus illustres contemporains, surtout à Voltaire dont il était l'admirateur passionné.

Frédéric II avait vingt-huit ans lorsqu'il monta sur le trône, le 31 mai 1740. On s'attendait à un changement total dans le royaume. On se trompa. Non seulement il ne réduisit pas l'armée, mais il l'augmenta de quinze nouveaux bataillons. Il conserva la machine administrative, encouragea les mœurs spartiates, exigea de tous les serviteurs de l'État un travail assidu, la ponctualité, l'économie, et des juges une impartialité absolue. Les seules réformes où l'on puisse voir l'influence des écrivains français furent l'établissement d'une police à Berlin sur le modèle de celle de Paris, l'abolition de la torture, le rappel à Halle du philosophe Wolf, et l'adoucissement de la justice criminelle.

A peine les six semaines de grand deuil étaient-elles passées, que Frédéric voulut voir au moins les frontières de la France. Il avait vraiment l'intention d'aller à Paris, mais *incognito.* Malheureusement il fut découvert à Kehl et à Strassbourg, et dut ainsi renoncer à son projet.

Voltaire était alors à la Haye où il surveillait l'impression de l'*Anti-Machiavel.* Le roi lui écrivit de le venir joindre, et l'entrevue eut lieu à deux lieues de Clèves, au château de Moyland.

Sur ces entrefaites, le 20 octobre 1740, l'empereur Charles VI mourut. Frédéric résolut aussitôt de profiter de cette mort pour agrandir la Prusse en s'enrichissant de quelques dépouilles de la maison d'Autriche. Il fit aussitôt valoir d'anciennes prétentions de la Prusse sur la Silésie.

" La Silésie, écrit lui-même Frédéric, est de toute la

succession impériale le morceau sur lequel nous avons le plus de droit, et qui convient le mieux à la maison de Brandebourg; il est juste de maintenir ses droits et de saisir l'occasion de la mort de l'empereur pour s'en mettre en possession. La supériorité de nos troupes sur celles de nos voisins, la promptitude avec laquelle nous les pouvons faire agir, et, en gros,* l'avantage que nous avons sur nos voisins, est entier et nous donne dans une circonstance imprévue comme celle-ci, une supériorité infinie sur les autres puissances de l'Europe."

Dégarnie de troupes, la Silésie fut occupée sans coup férir (déc. 1740). Le 3 janvier 1741, Frédéric entrait à Breslau.

Par cette décision hardie, Frédéric n'inaugurait pas une politique nouvelle, comme on l'a dit. En travaillant à l'abaissement de la maison d'Autriche, il ne faisait que suivre les grands politiques français, depuis le cardinal de Richelieu; et c'est sans doute pour cette raison qu'il avait dit au marquis de Beauveau, représentant de Louis XV, "Je vais jouer votre jeu; si les as me viennent, nous partagerons."

Il nous est impossible de rappeler ici tous les incidents de la guerre allumée par Frédéric II. Le roi s'y révéla grand capitaine, bien qu'il confesse avoir commis beaucoup de fautes. Sa modestie est remarquable. Dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Histoire de mon temps,* Frédéric s'est plu à faire connaître les belles actions de ses officiers. L'armée autrichienne envoyée par Marie-Thérèse, reine de Hongrie, qui venait de succéder à Charles VI, fut battue (10 avril 1741) à Mollwitz, près de Brieg, et Frédéric obtint ainsi le concours et la garantie de la France.

"Je viens de signer l'alliance avec le roi, votre maître, écrit-il, le 30 mai 1741, du camp de Grottkau au cardinal de Fleury; ma fidélité à cet engagement vous fera oublier mes délais, et je vous réponds que jamais de votre côté vous n'aurez plus de plaintes à me faire, ni lieu de vous repentir de cette alliance."

Marie-Thérèse, menacée par les Français et les Prussiens, se défendit héroïquement, et l'Angleterre craignant pour l'équilibre* européen prit parti pour elle.

Cependant le 17 mai 1742, Frédéric remporte une seconde victoire à Chotusitz. Cette fois la cour de Vienne s'épouvante; elle propose la paix. Frédéric ne se fait aucun scrupule d'abandonner ses alliés, les Français et les Bavarois; et par le traité conclu, le 11 juin 1742, Marie-Thérèse cède au roi de Prusse la haute et la basse Silésie, ainsi que la principauté de Glatz.

"Deux années de guerre, dit Frédéric II dans ses *Mémoires,* suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu roi avait laissé se trouva presque épuisé; mais c'est acheter à bon marché des États quand il n'en coûte que sept ou huit millions. Les conjonctures* secondèrent surtout cette entreprise: il fallut que la France se laissât entrainer dans cette guerre; que la Russie fût attaquée par la Suède; que, par timidité, les Hanovriens et les Saxons restassent dans l'inaction; que les succès fussent non-interrompus, et que le roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devint, en frémissant de rage, l'instrument de leur agrandissement.

"Ce qui contribua le plus à cette conquête, c'était une armée qui s'était formée pendant vingt-deux ans par une admirable discipline, et supérieure au reste du

militaire* de l'Europe ; des généraux, vrais citoyens, des ministres sages et incorruptibles, et enfin un certain bonheur qui accompagne souvent la jeunesse et se refuse à l'âge avancé."

Nous pouvons nous demander ce qu'était devenu Frédéric à la fin de cette première guerre de Silésie. Écoutons l'historien Koser, l'écrivain qui connaît peut-être le mieux Frédéric. "Il ne nous paraît, écrit-il, ni surhumain ni inhumain ; c'est un homme qui n'est pas encore fait, pas encore complet, mais qui est encore en train de grandir. Le calculateur froid et satanique se montre plus d'une fois un optimiste et un impulsif. Tantôt insolent et tantôt presque lâche, il laisse les impressions du moment décider presque de sa conduite. Dans sa hâte et sa chaleur et son manque d'expérience, il fait de nombreuses fautes non seulement dans la guerre, mais en politique. . . . Et comme lui-même l'admit plus tard, il doit une grande part de ses succès à la fortune et au hasard."

Mais à peine la paix était-elle conclue, que les intrigues renaissaient de toutes parts. Lord Carteret, déclare Frédéric, se flattait d'engager la Prusse dans la guerre qu'il méditait contre la France. Par ailleurs la lutte continuait entre Français et Autrichiens. Le but de Frédéric était de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre, et surtout de rétablir ses finances.

Raconter par le détail les deux campagnes de 1744 et de 1745 demanderait un volume. Toute l'Europe était en guerre ; tout le monde intriguait, "et les cabinets des princes agissaient avec plus d'activité que les armées" (Frédéric). La victoire de

Dettingen (1743) remportée par les Anglais, celle de Fontenoy (1745) remportée par les Français, éclipsent un peu les victoires de Frédéric sur les Autrichiens, celle de Friedsberg, celle de Soor, celle de Kesselsdorf, et enfin la prise de Dresde.

Disons avec Frédéric que cette guerre causa une effusion de sang fort inutile, et qu'un enchaînement* de victoires ne servit uniquement qu'à confirmer la Prusse dans la possession de la Silésie.

Deux années de paix suivirent le traité de Dresde (25 déc. 1745). Frédéric sut les employer avec une prévoyance admirable. "Le roi commença par réformer les abus qui s'étaient introduits dans la police* générale. Il travailla, par le moyen de nouveaux établissements, à l'augmentation de ses finances; il s'appliqua à raffermir la discipline dans ses troupes, à perfectionner les forteresses et à faire les amas de toutes les armes et fournitures nécessaires pour une armée." [1]

Il réforma aussi la justice, encouragea l'industrie, le commerce et les arts, établit dans toutes ses villes de nouvelles manufactures et créa deux cent quatre-vingts villages. En 1756, les revenus de la couronne se trouvaient augmentés d'une million deux cent mille écus.

Mais la passion de Frédéric pour la littérature faisait céder toutes les autres. En 1750 il appela près de lui Voltaire, l'oracle de la littérature européenne, le nomma chambellan, lui donna une pension de 20,000 francs et l'ordre du Mérite. Frédéric avait déjà d'autres Français près de lui, entr'autres Maupertuis,* président de l'Académie de Berlin. La jalousie ne tarda pas à se glisser entre Voltaire et

[1] *Histoire de la Guerre de Sept Ans.*

Maupertuis. Celui-ci voulait toujours être le premier, et Voltaire ne pouvait être le second. Ce qui occasionna l'explosion fut une dispute sur un point de mathématique qui s'éleva entre Maupertuis et un professeur de géométrie, nommé Kœnig, alors bibliothécaire de la princesse d'Orange. Le roi prit le parti de Maupertuis, tandis que Voltaire se mit du côté de Kœnig, et écrivit une brochure qu'il intitula l'*Akakia*, satire sanglante contre le président de l'Académie. Frédéric, pour terminer cette querelle, engagea Voltaire à brûler la brochure. En cette circonstance Voltaire montra bien le fond de son caractère. Il parut obéir au roi en lui livrant les brochures qu'il possédait, mais il garda un exemplaire qu'il envoya en Hollande où l'ouvrage fut imprimé aussitôt. Frédéric piqué (on l'eût été à moins*) fit brûler l'*Akakia* par la main du bourreau presque sous les yeux de l'auteur. Voltaire avait dû quitter Potsdam où logeait le roi, et s'était retiré, à Berlin, dans la maison de l'académicien Francheville, son compatriote.

L'auteur de l'*Akakia* affecta d'abord de rire du spectacle qu'on lui avait offert à Berlin ; mais il n'était ni assez philosophe ni assez chrétien pour oublier cet affront. Il résolut de quitter la Prusse, aussi clandestinement qu'il le pouvait, au printemps de 1753. Il s'arrêta quelque temps à Gotha, puis dans une maison du landgrave de Hesse où il fut bien reçu. Sans doute il laissa échapper des propos contre Frédéric, car le roi se rappela tout à coup que son ancien chambellan avait des copies de ses œuvres, tant manuscrites qu'imprimées, et il le fit arrêter à Francfort. Freytag, l'agent du roi, et un conseiller nommé

Schmidt traitèrent un peu rudement le poète fugitif qui s'en vengea par des épigrammes et une épître sanglante contre le roi.

En réalité Frédéric II et Voltaire n'étaient pas faits pour vivre sous le même toit. Par certains côtés ils se ressemblaient trop.

" Il n'est bon qu'à lire, disait Frédéric, et dangereux à fréquenter." Tous les deux avaient l'esprit caustique ; tous les deux savaient mentir et dissimuler ; tous les deux enfin avaient appris à se connaître. Frédéric, tout en admirant l'écrivain chez Voltaire, méprisait l'homme privé ; et Voltaire, tout en admirant le conquérant chez Frédéric, ne pouvait s'empêcher de se moquer d'un roi-littérateur qui lui rappelait l'âne de La Fontaine,* l'âne qui joue de la flûte.

Cependant, depuis dix ans, il se tramait* sourdement entre les cours de Vienne, de Dresde et de Pétersbourg une conspiration dont l'objet était d'enlever au roi de Prusse une grande partie de ses états.

Marie-Thérèse regrettait vivement la perte de la Silésie. Elle attendait toujours l'occasion de se venger et trouvait parfois que cette occasion tardait à venir. Auguste I[er], roi de Pologne et électeur de Saxe, ne pouvait voir avec indifférence une puissance voisine considérablement agrandie ; et de plus son favori, le comte de Brühl, le poussait secrètement à déclarer la guerre à Frédéric.

Toutefois sans la Russie les cours de Vienne et de Dresde n'auraient pas cherché à nuire à la Prusse. Il eût donc été de l'intérêt de Frédéric de ménager l'impératrice Elizabeth. La Prusse doit vivre en bons termes avec sa voisine, la Russie. C'est ce que comprit si bien au 19[ème] siècle Bismarck qui évita avant tout

de se brouiller avec la Russie, et put ainsi vaincre tour à tour le Danemark, l'Autriche et la France.

Mais Frédéric II s'était permis trop souvent des plaisanteries à l'égard d'Elizabeth. Un jour même, à un dîner auquel l'ambassadeur de Russie n'avait pas été invité, dîner donné à l'occasion du mariage du prince Ferdinand de Prusse, il s'égaya trop librement sur le sujet de l'impératrice de Russie.

Parmi les convives il y en eut qui n'eurent rien de plus pressé que d'en instruire l'envoyé d'Elizabeth. Et celui-ci exagéra encore le rapport qu'il en fit dans ses dépêches. Dès lors on garda moins de ménagements de part et d'autre ; et l'on se prépara à la guerre.

Frédéric cherchait en même temps quelque puissant allié. Il balança quelque temps entre la France et l'Angleterre. La France pouvait lui fournir plus de troupes, l'Angleterre plus d'argent. Il se décida enfin pour cette dernière.

A vrai dire Frédéric avait exaspéré Mme de Pompadour qui gouvernait Louis XV, comme il avait exaspéré Elizabeth ; il la savait son ennemie, et désespérait sans doute de se la concilier.

Le 16 janvier 1756, le représentant du roi de Prusse signa à Londres un traité avec l'Angleterre, sur lequel on garda d'abord le silence.

Le duc de Nivernais était alors à Berlin, envoyé par Louis XV en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour reviser les traités existants.

On rapporte que, dans la première audience qui lui fut accordée, le duc récita au roi quelques vers de son cru,* et Frédéric dit en riant, "Je vous montrerai sous peu, moi aussi, une pièce de ma façon." C'était une allusion au traité avec la Grande-Bretagne.

De son côté, le 1er mai 1756, Louis XV signait avec Marie-Thérèse le fameux traité d'alliance qui unissait la France à l'Autriche. L'Europe dut voir avec étonnement ces deux ennemies acharnées — depuis deux siècles au moins—se garantir mutuellement leurs possessions respectives en Europe.

Vers la fin de juin, Frédéric ordonna à son envoyé à Vienne de demander à Marie-Thérèse si les préparatifs qu'on faisait dans ses états ne le regardaient pas. Sur une réponse évasive du ministre de l'impératrice, Frédéric n'hésita pas. Il entra soudainement en Saxe (août 1756) avec une armée de soixante-quatre mille hommes. Il bat à Lowositz, le 1er octobre 1756, les Autrichiens accourus au secours des Saxons, et termine cette campagne en obligeant le roi de Saxe à se réfugier à Varsovie.

Frédéric fit prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver en Saxe, les faisant vivre ainsi sur le pays ennemi.

Le seconde année de cette guerre, connue dans l'histoire sous le nom de Guerre de Sept Ans, est des plus mémorables par une terrible déroute que Frédéric II essuya, et par trois victoires qu'il remporta.

Le 6 mai 1757, près de Prague, il bat les Autrichiens. Il allait perdre la bataille, si le maréchal de Schwerin, saisissant un drapeau d'un régiment qui fuyait, n'eût ramené les soldats à la charge et ranimé leur courage.

Malheureusement le 18 juin, Frédéric est battu à Kolin par le maréchal autrichien Daun et obligé d'évacuer la Bohême. C'est alors que Guillaume, l'aîné des frères de Frédéric, fit cette retraite désastreuse, où il perdit beaucoup de monde, avec tous les bagages. Frédéric ne le lui pardonna pas.

Lorsque les deux frères se rencontrèrent (août 1757), le roi ne regarda ni ne salua Guillaume. Voici d'ailleurs la lettre qu'il lui écrivit, après avoir lu un billet où le prince Guillaume se défendait de son mieux.

"Votre mauvaise conduite a fort délabré mes affaires: ce ne sont pas les ennemis, ce sont vos mesures mal prises qui me font tout le tort. Dans cette triste situation, il ne me reste qu'à me porter à la dernière extrémité. Je vais combattre, et si nous ne pouvons vaincre, nous allons tous nous faire tuer. Je ne me plains point de votre cœur, mais bien de votre incapacité, et de votre peu de jugement à choisir les meilleurs moyens. Quiconque n'a que peu de jours à vivre, n'a que faire de* dissimuler. Je vous souhaite plus de fortune que je n'en ai eu, la plus grande partie des malheurs que je prévois, ne vient que de vous; vous et vos enfants, vous en serez plus accablés que moi."

Le prince Guillaume ne survécut pas à cette disgrâce, et mourut l'année d'après.*

Cependant à mesure que le roi semblait approcher de sa ruine, les princes de l'empire s'empressaient de témoigner leur zèle à la maison d'Autriche. L'on commençait à croire que le roi de Prusse allait être réduit à sa seule marche électorale.

Mais le génie et le courage de Frédéric, bien loin de succomber, semblent puiser une nouvelle vie dans ses revers; et la Fortune ne tardera pas à lui sourire.

"Frédéric a été grand surtout, dit Napoléon, dans les moments les plus critiques." C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son caractère.

Il convient donc de nous arrêter ici un instant

pour contempler à notre aise ce roi stoïcien. Frédéric II est vraiment grand par le caractère moral. Le malheur du prince Guillaume, son frère, avait été d'avoir désespéré trop tôt de la patrie. Ce fut la trempe du caractère de Frédéric qui sauva son royaume. Le roi voulut la grandeur de la Prusse; et il la voulut avec une volonté, une opiniâtreté et un héroïsme qui firent de lui le plus grand guerrier et le diplomate le plus souple de son époque. Le plus grave reproche qu'il fasse à l'Autriche c'est " de suivre les impressions brutes de la nature: enflée dans la bonne fortune et rampante dans l'adversité, elle n'a jamais pu parvenir à cette sage modération qui rend les hommes impassibles aux biens et aux maux que le hasard dispense." Pour lui, il est résolu dans les plus grandes extrémités de ne jamais céder à la " nature brute " et de persévérer si bien dans la voie des grandes âmes qu'il fasse à la fin rougir de honte la Fortune.

" Il faut prendre l'esprit de son état " écrivait-il du milieu de la guerre de Sept Ans à Voltaire avec qui il s'était réconcilié. Qu'est-ce à dire sinon qu'il s'était appliqué à la guerre, parcequ'il le fallait, comme à bien d'autres études que demandait sa position de roi?

" Un prince, écrit-il, est le premier serviteur et le premier magistrat de l'État; il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts; il les lève, afin de pouvoir défendre l'État par le moyen des troupes qu'il entretient; afin de soutenir la dignité dont il est revêtu, de récompenser les services et le mérite, d'établir en quelque sorte un équilibre entre les riches et les obérés,* de soulager les malheureux en tout genre et de toute espèce; afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'État en général.

Si le souverain a l'esprit éclairé et le cœur droit, il dirigera toutes ses dépenses à l'utilité du public et au plus grand avantage de ses peuples."

Belles paroles et qu'il faut toujours se rappeler si l'on veut vraiment comprendre Frédéric ! Chez lui le caractère domina et dirigea l'esprit ; tout est une conquête de la volonté, et c'est par là qu'il est vraiment grand.

Le 5 novembre 1757, Frédéric rencontre à Rossbach une armée française conduite par le prince de Soubise. Les Français, se croyant sûrs de la victoire, comptaient qu'un tiers de leur armée ferait face à l'armée prussienne, et que les deux autres corps l'envelopperaient. Une évolution du roi, qu'ils prennent pour une fuite, les déconcerte. Ils n'ont pas le temps de se rallier ; et, comme il arrive toujours en pareil cas, la Providence se mit du côté des petits bataillons. Les Français, assaillis de tous les côtés à la fois, lachèrent pied : et dès lors ce fut une véritable boucherie. Les Prussiens ne perdirent que cinq cents hommes, et les Français près de dix mille.

Le 5 novembre 1757, Frédéric avait eu une victoire brillante et facile à Rossbach ; le 5 décembre 1757, un mois plus tard, il devait remporter la victoire savante et classique de Leuthen. Le stoïcien était récompensé de sa persévérance héroïque, et était reconnu le plus grand homme de guerre de son époque.

Le matin même de la bataille, Frédéric avisa parmi les prisonniers autrichiens un Français qui l'avait abandonné. " Pourquoi avez-vous déserté ? " lui demanda-t-il. " C'est que la position de votre Majesté est désespérée," répondit le Français. " Eh bien, répliqua le roi, frappons encore un coup aujour-

d'hui, et, si je suis vaincu, nous déserterons tous les deux demain!" Le soir, il écrivit à son frère Henri, âgé de 31 ans, qui dès la bataille de Prague (6 mai) avait pris rang parmi les bons généraux prussiens, et avait contribué au gain de la bataille de Rossbach: "Mon cher cœur, aujourd'hui, un mois du jour de votre gloire, j'ai été assez heureux de traiter les Autrichiens ici de même. Je crois que nous avons huit mille prisonniers, prodigieusement de canons et de drapeaux. . . . J'ai attaqué à une heure avec ma droite, . . . j'ai tourné tout à fait leur armée en masquant ma marche, et leur cachant mon mouvement. J'ai refusé ma gauche, et cela a réussi à merveille. Demain je marche à Breslau. Adieu, mon cœur, je vous embrasse."

Dans une lettre écrite quinze jours après, il ajoutait: "La Fortune m'est revenue, mais envoyez moi les meilleurs ciseaux que vous pouvez trouver, pour que je lui coupe les ailes."

Frédéric nous explique dans la première lettre la manœuvre qui lui a livré Breslau, mais ce qu'il ne nous dit pas, c'est la marche audacieuse qu'il a faite de Rossbach à Leuthen.

Que l'on prenne une carte si l'on veut comprendre la rapidité de ces mouvements; l'on trouvera Rossbach entre Halle et Naumberg, près de la Saale, et Leuthen, non loin de Breslau, en pleine Silésie. Ainsi en un mois, Frédéric a traversé la Saxe, en plein hiver, et à la tête d'une armée de 56,000 hommes, a vaincu les 80,000 soldats que commandait le prince Charles.

Si on lit attentivement sa correspondance avec le prince Henri, on est frappé par ces mots, "Quiconque n'entreprend rien après avoir bien réfléchi à sa besogne, ne sera jamais qu'un pauvre sire.*" Il y a un moment

à la guerre où lorsqu'on a ôté au hasard tout ce qu'on peut par la prudence, il faut risquer le coup, " et où il est d'une nécessité absolue que les choses en viennent à quelque affaire décisive : sinon on sèche sur pied et on se consume soi-même."

Rien de plus intéressant, rien aussi de plus fortifiant pour l'âme que ces lettres de Frédéric adressées à son frère Henri, à la veille ou au lendemain d'une bataille. Elles attestent sa force d'âme, son stoïcisme et son souci de l'État.

Méthodique et circonspect, Frédéric sait être audacieux et entreprenant. Autoritaire, il sait aussi devenir familier et bon enfant avec ses grenadiers. Dans ce mois de décembre 1757, ses vétérans purent l'appeler Fritz et le tutoyer impunément, et nombreuses sont les histoires qui le représentent plaisantant avec ses hommes.

Ses méditations politiques l'avaient convaincu que pour se faire respecter il fallait de bonnes troupes, que pour avoir des troupes, il fallait de l'argent, et que pour avoir de *bonnes* troupes, il fallait plus que de l'argent : une discipline de fer. Mais en même temps, suivant en cela l'exemple des grands capitaines d'autrefois, Frédéric, aux moments critiques, savait parler à ses soldats et se les attacher, soit par des plaisanteries, soit par des faveurs.

Après la victoire de Leuthen, Frédéric pouvait croire que les Autrichiens demanderaient la paix. Mais il semble bien que Marie-Thérèse ait voulu rivaliser avec Frédéric en courage et en stoïcisme. Elle résolut de continuer la guerre.

En même temps la France avait réussi à mettre la Suède de son côté (bien que la reine de Suède ait

été la sœur de Frédéric), et les Russes allaient pénétrer dans les états du roi de Prusse. Le 27 avril 1758, la Suède signa son traité de confédération* avec la Russie. Mais l'Angleterre, qui avait puissamment secouru Frédéric en attaquant la France dans ses colonies, résolut de lui venir en aide, en lui apportant ce qu'on a appelé le "nerf de la guerre." Pitt promit de donner au roi de Prusse 670,000 livres sterling par an, et les versa ponctuellement pendant quatre ans. De plus l'envoyé d'Angleterre à Pétersbourg était chargé d'acheter le favori d'Elizabeth, et de détacher la Russie de l'alliance autrichienne. Il n'y réussit point, et le général suédois, le comte David Hamilton, vint avec un corps de troupes se combiner avec le général russe Fermor.

Frédéric, comprenant qu'il devait en finir une bonne fois* avec ses ennemis du nord, s'avança à marches forcées vers les Russes et les rencontra à Zorndorf, le 25 août 1758. On se battit avec un acharnement incroyable. Le roi s'exposa avec si peu de ménagement au feu des Russes que ses aides de camp furent tués ou blessés à ses côtés. Il triompha sans doute. Mais un second triomphe de ce genre pouvait lui coûter la couronne. Car, sur les 30,000 hommes tués ou hors de combat, plus des deux tiers étaient Prussiens !

Frédéric était trop porté à mépriser ses ennemis, soit par orgueil naturel, ou par l'habitude qu'il avait de vaincre avec des troupes très inférieures en nombre. Mais il les méprisa trop dans la bataille de Hochkirch (14 octobre 1758) qui suivit celle de Zorndorf.

Cette fois il se trouvait devant le maréchal autrichien Daun qui assiégeait Neisse et barrait la route de la Silésie.

Les Autrichiens occupaient une position très forte, s'étant emparé des hauteurs où l'aile droite prussienne était appuyée.

Keith, un des meilleurs généraux de Frédéric, voyant ce poste désavantageux, dit franchement au roi : "Si les ennemis nous laissent ici tranquilles, ils méritent d'être pendus." "Ils auront encore plus peur de nous que de la potence," répondit le roi. Mais Daun, qui avait déjà vaincu le roi à Kolin et à Domstädtl, l'attaqua dans son camp avant l'aube du jour, et eut encore le bonheur de le vaincre. Keith perdit la vie dans cette journée qui coûtait au roi trois ou quatre autres généraux.

Heureusement pour Frédéric, Daun aimait trop temporiser, et, chose incroyable, malgré les pertes qu'il venait de faire, Frédéric put se jeter entre Daun et l'armée autrichienne qui assiégeait Neisse, et sauver ainsi la Silésie. Le maréchal autrichien, comme s'il avait été le vaincu, dut se réfugier en Bohême, et y prendre ses quartiers d'hiver.

Le prince Guillaume, frère de Frédéric, était mort au mois de juin (1758). Cette mort, à laquelle Frédéric pouvait se reprocher d'avoir contribué, dut ajouter aux peines morales qui assiégeaient son âme.

Mais la perte qui fut la plus sensible à Frédéric fut celle de sa sœur bien-aimée, la margrave de Baireuth, qui mourut le jour même où son frère était battu à Hochkirch par les Autrichiens.

"Jamais je ne vis tant d'affliction, dit son lecteur, M. de Catt ; volets fermés, un peu de jour éclairant sa chambre, des lectures sérieuses : Bossuet,* oraisons funèbres ; Fléchier,* Mascaron* ; un volume d'Young* qu'il me demanda."

Il a consacré à la mémoire de sa sœur une des plus belles pages de son histoire de la guerre de Sept Ans.

L'année suivante (1759) vit la plus grande défaite du roi à Kunersdorf (le 12 août 1759). Il est juste de dire que Frédéric s'était imposé une tâche beaucoup plus formidable que celle de battre Fermor, comme il l'avait fait l'année précédente sur les bords de l'Oder. Voyant que sa capitale, Berlin, était menacée de deux côtés à la fois, et par les Autrichiens et par les Russes, il résolut de vaincre d'abord ces derniers, croyant avoir facilement raison d'eux, puis de se porter à la rencontre des Autrichiens.

Mais Daun avait eu l'habileté d'envoyer un corps de troupes commandé par un de ses meilleurs généraux, Laudon, le héros de Domstädtl, au général russe Soltykoff pour renforcer l'armée de ce dernier. Frédéric s'avança à marches forcées "cruelles et terribles," dit-il, à travers des sables brûlants pour empêcher la jonction des troupes autrichiennes et des troupes russes. Il ne put y réussir.

A Leuthen et à Zorndorf Frédéric connaissait le terrain sur lequel il manœuvrait. Mais Kunersdorf lui était complètement inconnu.

La Fortune sourit d'abord à Frédéric au début de la bataille. L'avant-corps du roi attaqua, sous un feu terrible d'artillerie, la baïonnette* au bout du fusil, les retranchements des Russes et les força ; le roi s'avançant ensuite avec le gros de l'armée renversa la gauche des Russes qui se replièrent par un ravin profond jusque derrière Kunersdorf. Frédéric, se croyant sûr de la victoire, envoya un courier à Berlin pour l'annoncer.

Malheureusement les bataillons prussiens sont arrêtés dans leur troisième attaque et par le terrain sablonneux, et par les canons russes qui les repoussent dans le ravin. Les autres bataillons qui suivent de trop près se touchent ; les rangs se confondent ; le désordre devient universel. Le roi essaie en vain de mettre de l'ordre ; il n'y réussit qu'un instant. Ses bataillons avancent toujours. Il n'y a plus qu'une hauteur à prendre, le Spitzberg, et la victoire est à lui. Mais Laudon veille : lorsque les Prussiens sont à 150 mètres du sommet, il les foudroie avec ses canons.

Frédéric ordonne à son artillerie de s'avancer ; ses pièces s'enfoncent dans le sable et ne peuvent bouger. Un instant il perd la tête, et commande à sa cavalerie de s'élancer contre le Spitzberg.

Son meilleur général Seydlitz refuse de sacrifier ses hommes, comme il l'a déjà fait à Zorndorf. Frédéric insiste. Seydlitz doit obéir ; il est blessé, et tous ses escadrons décimés.

Laudon voit le moment de faire une contre-attaque ; à la tête de la cavalerie autrichienne, il fond sur la droite du roi. C'est en vain que le roi s'obstine à vouloir arracher la victoire aux ennemis. Ses habits sont percés de balles : deux chevaux sont tués sous lui. La plupart des généraux sont blessés ; ses troupes s'enfuient en désordre, et c'est avec la plus grande peine que le roi peut se tirer de la mêlée.

" Seul un miracle peut nous sauver," écrit-il, le lendemain, à son secrétaire d'État à Berlin. Il conseille aux bourgeois de Berlin de se réfugier à Hambourg, au gouvernement de se rendre à Magdebourg, et à Schmettau qui gouvernait Dresde de rendre la ville, s'il ne peut tenir longtemps.

Mais heureusement les troupes ennemies restent inactives. Ni Laudon ni Soltykoff ne bougent. Aussitôt Frédéric reprend courage.

Il lui reste son frère Henri qui est en Saxe avec d'excellentes troupes et qui manœuvre contre le maréchal Daun ; il lui reste Pitt. " Je compte sur la fermeté et l'honnêteté de Pitt, écrit-il alors ; c'est sur lui seul que nous pouvons en ce moment critique fonder quelque espérance."

" Pitt, dit Frédéric, était la meilleure tête de l'Angleterre. Il avait subjugué la chambre basse par la force de la parole, il y régnait, il en était, pour ainsi dire, l'âme. Parvenu au timon des affaires (octobre 1756), il appliqua toute l'étendue de son génie à rendre sa patrie la dominatrice des mers."

Pitt en effet fut le meilleur ami de Frédéric, envoyant régulièrement les subsides, organisant une armée dans le Hanovre, faisant partir des escadres pour les Indes orientales et les mers d'Amérique. Le duc de Cumberland avait été forcé de signer avec le maréchal de Richelieu la convention de Closter Seven qui livrait le Hanovre aux Français et imposait à l'armée hanovrienne l'obligation de ne plus porter les armes. Pitt rompit cette convention et confia l'armée hanovrienne au beau-frère de Frédéric, le duc de Ferdinand de Brunswick, qui défit les Français à la bataille de Minden (le 1 août 1759). Autant Frédéric était impatient et impétueux, ne cherchant qu'à porter des coups décisifs, autant le duc de Brunswick était froid et circonspect, ne précipitant rien, ne confiant rien au hasard.

Le duc avait la réputation de ne jamais faire d'erreurs, mais le roi n'avait point d'égal au monde

dans l'art de tourner à son avantage les fautes qu'il avait commises.

Après avoir nommé le duc de Brunswick, sans lequel Frédéric n'eût peut-être jamais réussi, comme il le fit, il serait bon de citer son second frère, le prince Henri, qui vers la même date venait, par des marches ingénieuses et des manœuvres habiles, de préparer, à ce qu'il croyait, la retraite du Maréchal Daun.

Après la bataille de Kunersdorf, Frédéric se rendit à l'armée de son frère, et dut naturellement déranger les plans du prince.

"Ne trouvez-vous pas, disait-il gaiement à son frère (10 nov. 1759) que j'arrive chez vous comme Pompée? Lucullus avait presque réduit Mithridate,* lorsque l'autre arriva, et lui ravit l'honneur de cette expédition; mais je suis plus juste que cet orgueilleux Romain, et bien loin de rogner de votre réputation, je voudrais pouvoir accroitre votre gloire et y contribuer moi-même."

Il est piquant de transcrire ici une note du Prince Henri que nous trouvons au bas d'une lettre du roi, pour nous rappeler encore une fois que "nul n'est prophète dans son pays."

"Je ne me fie nullement à ces nouvelles (des nouvelles rassurantes qu'envoyait Frédéric). Elles sont toujours contradictoires et incertaines comme son caractère. Il nous a jetés dans cette cruelle guerre; la valeur des généraux et des soldats peut seule nous en tirer. C'est depuis le jour où il a joint mon armée, qu'il y a mis le désordre et le malheur. Toutes mes peines dans cette campagne et la fortune qui m'a secondé, *tout est perdu par Frédéric*."

Sur la fin de la même année, l'armée prussienne

essuya une autre défaite près de Maxen (21 nov. 1759). Le général Finck se laissa envelopper par Daun et se rendit prisonnier avec dix-huit mille hommes de bonnes troupes. Un tel désastre aurait ruiné sans ressource les affaires de Frédéric, si le duc de Brunswick n'avait envoyé à l'armée du roi de Prusse douze mille hommes qui permirent au roi de faire face aux Autrichiens et aux Russes et de se maintenir en Saxe. Mais Frédéric ne put se faire rouvrir les portes de Dresde !

L'année 1760 commença mal. Fouquet, un des bons généraux de Frédéric, fut attaqué près de Landshut, en Silésie, par Laudon, et malgré des prodiges de valeur, fut battu et fait prisonnier.

Le roi de Prusse se consola de cette perte en pensant que les régiments prussiens avaient combattu vigoureusement à Landshut, tandis qu'à Maxen ils avaient mis bas les armes sans coup férir.

De plus son frère, le prince Henri, ne laissait pas de remporter quelques avantages sur Laudon, et de faciliter par là le moyen de sauver Breslau que l'armée russe conduite par Soltykoff allait assiéger.

Frédéric accourut lui-même avec une rapidité étonnante, et encore une fois c'est dans de telles manœuvres qu'il faut l'admirer.

Souvent en faute, et quelquefois battu, Frédéric est merveilleux par le sangfroid, la ténacité, et une égalité d'âme inébranlable.

On peut dire que de Dresde, capitale de la Saxe, à Breslau capitale de la Silésie, le roi connaissait chaque pouce de terrain.

C'est ainsi qu'après Landshut, Frédéric s'élance vers Dresde, comptant prendre la place sans brûler une amorce.* Mais les défenseurs résistent opiniâtrement ;

il perd une quinzaine de jours devant les murs de la ville ; il y apprend que la ville de Glatz est tombée aux mains de l'ennemi, et que Breslau est menacé. Il rassemble ses troupes et vole au secours de Breslau, harcelé par le général autrichien Lacy.

Après être en trédans Breslau, il pousse jusque derrière Liegnitz (non loin de Leuthen), où était le point de réunion de tous ses ennemis.

90,000 Autrichiens commandés par Daun et Laudon lui barraient le chemin de Breslau et de Schweidnitz à la fois, tandis que les Russes, de l'autre côté du fleuve, construisaient hâtivement des ponts pour se joindre aux Autrichiens et écraser Frédéric.

Jamais la situation n'avait paru plus désespérée. Il se voyait enveloppé par une armée trois ou quatre fois plus forte que la sienne ; ses officiers pensant aux échecs de Kolin, de Kunersdorf, de Maxen et de Landshut pouvaient craindre une défaite plus terrible encore ; et l'ambassadeur d'Angleterre, Mitchell, brûle ses papiers.

Mais voici ce qui arriva.

La nuit du 14 août 1760 était avancée, lorsqu'un officier arrive à cheval du camp ennemi à bride abattue. Il demande à parler au roi. On lui répond que sa Majesté dort.—Il insiste. Le général prussien, von Schulenberg, lui parle, croit s'apercevoir qu'il a trop bu, lui fait jeter de l'eau sur le corps, pour lui faire passer le vin,* et enfin prend sur lui d'aller réveiller Frédéric. Le roi envoie le général Krusemarck. L'officier qui arrivait du camp ennemi apprend alors qu'il est Irlandais, qu'il a été congédié, qu'il veut se venger du tort qu'on lui a fait, et que l'admiration qu'il a pour Frédéric l'a poussé à venir le prévenir du

plan des généraux autrichiens. Le lendemain matin, dit-il, Daun attaquera le roi en flanc et à droite; Laudon en queue et à gauche, et Lacy en queue et à droite.

Frédéric comprenant l'importance des nouvelles qu'il reçoit, fait éveiller ses troupes; il laisse des paysans dans son camp pour entretenir les feux allumés et cacher sa marche à l'ennemi, et il s'avance avec son armée, dans l'obscurité, par la gauche, et la met en bataille entre Hummel et Panten juste en face des troupes de Laudon. Celui-ci trompé par les feux du camp de Frédéric, est loin de soupçonner qu'il a l'armée du roi devant lui, et croyant bien surprendre son ennemi, il s'avance pour l'attaquer. Mais c'est lui qui est surpris à son tour.

Toutefois ses troupes conduites par un tel général coupe en deux la gauche des Prussiens. Frédéric met le feu à Panten pour empêcher les Autrichiens d'avancer, puis il s'élance, les repousse jusqu'au village de Bienowitz, et remporte une victoire éclatante. Ni le maréchal Daun, ni les généraux Lacy et Beck n'étaient venus au secours de Laudon. Jaloux de la gloire de celui-ci (car Laudon est le véritable héros de l'armée autrichienne), ils avaient perdu leur temps à se consulter, et l'avaient laissé écraser. Laudon s'en plaignit très hautement et demanda son congé.

Frédéric appelle cette victoire une "seconde édition de Rossbach." Grâce à elle il put joindre le prince Henri à Breslau, sans être inquiété par les Russes. Malgré ce triomphe Frédéric ne put garantir ni la Marche de Brandebourg ni la Silésie des incursions des Suédois et des Russes; et le ministre de France, qui suivait l'armée russe, le marquis de Montalembert,

admis aux conseils de guerre, se vante d'avoir poussé les Russes à Berlin.

Après plusieurs actions devant les portes de cette ville, le général russe Totleben et le général autrichien Lacy entrèrent dans Berlin, rendirent la liberté aux prisonniers de leurs nations, vidèrent l'arsenal, et firent payer à la ville deux millions de *thalers* ; puis, après avoir pillé et ravagé les environs, les Russes et les Autrichiens se retirèrent comme ils étaient venus.

Frédéric ne semble pas s'être beaucoup inquiété de la prise de Berlin : il tenait avant tout à la Saxe où il recrutait d'excellents soldats et où il trouvait les meilleurs fourrages et ses munitions de guerre et de bouche.

En Saxe il se trouvait en face du maréchal Daun, et après plusieurs marches et contre-marches, après avoir pris Leipzig, il s'avança vers Torgau sur l'Elbe, voulant une bataille à tout prix. Daun y était campé dans une situation presque imprenable. Mais nous savons que le roi ne se laissait intimider ni par la supériorité des ennemis ni par leur position inattaquable.

Frédéric divisa son armée en deux parties : l'aile gauche, commandée par lui, devait, en faisant un détour immense et en traversant de grands bois, prendre Daun à dos ; l'aile droite, sous les ordres de Zieten, fonçait tout droit sur le Röhrgraben.

Cette bataille,—la dernière que Frédéric dirigea en personne,—nous montre encore une fois le roi de Prusse voulant rivaliser avec Charles XII, le fameux roi de Suède, en fureur belliqueuse. Il se jeta comme un forcené sur le seul point attaquable de la position de Daun, sans attendre que toute son armée ait

débouché. Le général autrichien avait fait braquer deux cents canons, et bientôt plus de cinq mille grenadiers prussiens furent couchés sur le champ de bataille. Mais le roi était résolu à vaincre ou à mourir : on le voyait partout à la fois, ralliant ses troupes et les lançant à l'assaut. Il eut trois chevaux tués sous lui, et une balle morte le fit même s'évanouir un instant et abandonner le commandement.

A la fin de la journée Daun, se croyant maître du champ de bataille, se retira pour se faire panser ; car il avait été blessé, lui aussi. Juste à ce moment Zieten reprend la bataille et réussit à s'emparer des hauteurs qui dominaient le camp autrichien ; et Daun, vainqueur à cinq heures du soir, était obligé à minuit de traverser l'Elbe et de se retirer vers Dresde.

Frédéric, victorieux, alla prendre ses quartiers d'hiver à Leipzig. Les deux batailles qu'il venait de gagner à Liegnitz et à Torgau ne changeaient pas beaucoup le mauvais état où il se trouvait, car la perte avait été beaucoup plus forte du côté du vainqueur.

Heureusement pour lui l'armée autrichienne manquait d'âme ; ou plutôt le maréchal Daun attendit trop longtemps le moment d'écraser Frédéric : ce moment ne vint jamais.

L'année 1761 n'apporta nul changement à la situation. En Saxe, Daun se tint sur la défensive ; en Silésie, Laudon et Boutourlin ne purent s'entendre, et faute de nouvelles troupes, Frédéric resta dans son camp de Bunkelwitz dans l'immobilité.

Mais un événement auquel on ne s'attendait pas fit pour Frédéric plus que n'avaient fait ses victoires.

L'impératrice Elizabeth mourut le 5 janvier 1762,

et le nouveau tzar, Pierre III, était l'ami secret et l'admirateur du roi de Prusse. Il fit aussitôt la paix avec Frédéric. Il fut assassiné après un règne de six mois ; et Catherine II, qui lui succéda, ne voulant aider ni Frédéric ni Marie-Thérèse, se déclara neutre.

Ainsi le roi de Prusse eut toujours un ennemi de moins à combattre.

Cependant, en France, le duc de Choiseul, devenu premier ministre, avait eu l'idée de lier ensemble par une confédération toutes les branches de la maison de Bourbon. Ce fut le "pacte de famille" qui au mois d'août 1761 unit le France, l'Espagne, le royaume de Naples et le duché de Parme.

Pitt voulut alors abattre l'Espagne, comme il avait abattu la France au Canada et aux Indes. Mais depuis l'avènement de George III (25 oct. 1760) il avait à lutter contre l'influence de Lord Bute, ancien gouverneur du roi. Se voyant abandonné de tous, il se démit de ses charges. Lord Bute, après avoir un instant lutté contre l'Espagne, fit enfin prévaloir ses vues pacifiques et abandonna la Prusse, violant, disait Pitt, la foi due aux alliés de l'Angleterre.

Mais d'autre part la France était lasse d'une guerre à laquelle elle ne gagnait rien ; et le 3 novembre 1762 l'Angleterre et la France signèrent à Fontainebleau les préliminaires de la paix. Le 10 février 1763, la Grande-Bretagne obtenait, par le traité de Paris, de sa vieille ennemie la cession du Canada ; et de l'Espagne, la cession des Florides.

Frédéric qui, pour amener la paix, conduisait mille intrigues dans toutes les cours d'Europe, ne semblait pas renoncer à la guerre. Il voulait s'emparer de la ville de Schweidnitz qui depuis le commencement de

la guerre avait été prise et reprise cinq fois. Il l'assiégea, et grâce à un ingénieur français, nommé Le Fèvre, l'obligea à capituler.

Le prince Henri trouva enfin l'occasion de se signaler. Ses savantes manœuvres en Saxe avaient toujours tenu les généraux ennemis tellement en échec que, grâce à lui, le roi avait pu rester en possession de tout le pays d'où il tirait la principale subsistance de son armée. C'était lui qui avait empêché les troupes de l'empire de secourir Schweidnitz. Il était campé à Freiberg, et c'est là, au mois d'octobre 1762, qu'il remporta sur les Impériaux la fameuse victoire de Freiburg. On a prétendu que Frédéric avait envié à son frère l'honneur d'avoir gagné la dernière bataille de la guerre. Mais il serait beaucoup plus juste de dire qu'après la guerre il se plut à dire que le prince Henri était le seul qui n'avait fait aucune faute dans sept campagnes.

Enfin Marie-Thérèse comprit qu'elle devait songer à la paix. Le traité, signé au château de Hubertsbourg, près de Dresde, le 15 février 1763, rétablissait exactement la situation de 1756. Frédéric II gardait la Silésie, et il avait acquis ce prestige personnel qui faisait de lui l'arbitre de l'Europe. Pendant sept ans il avait tenu tête aux forces coalisées de l'Autriche, de la Russie et de la France.

Après la guerre de Sept Ans Frédéric s'efforça de maintenir en Europe un équilibre entre les grandes puissances. On peut dire que rien ne se fit plus en Europe sans le consentement du roi de Prusse.

Quelques mois après la paix de Hubertsbourg, mourut Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Catherine II (11 avril 1764) signa alors un

traité avec Frédéric pour faire élire roi de Pologne son ancien favori, Stanislas Poniatowski. Catherine II pensait-elle déjà au partage de la Pologne ?

Il semble bien que Poniatowski ait connu ces desseins de l'impératrice de Russie, et ait voulu les déjouer en essayant de réformer la constitution polonaise. Il semble bien aussi que Catherine ait fait tout son possible pour perpétuer en Pologne l'anarchie qui devait lui livrer ce malheureux pays.

A Varsovie, l'ambassadeur de Russie, Repnine, faisait en quelque sorte la police de la diète et l'obligeait à voter comme il le voulait. Une confédération se forma à Bar, en Podolie, pour revendiquer l'indépendance nationale (1768) et la suprématie du catholicisme. Catherine voulut alors imposer le libre exercice des cultes dissidents et amena par là une sorte de révolution sociale. Des troubles éclatèrent. Les Russes intervinrent. Ils ne devaient plus quitter le pays.

Les Turcs, après avoir réclamé l'évacuation de la Pologne par les Russes, déclarèrent la guerre à Catherine II, le 30 octobre 1768.

Ils furent battus en Moldavie, en Crimée, et dans l'archipel.

C'est alors que les cabinets de Berlin et de Vienne, alarmés des succès des Russes, se rapprochèrent, et Frédéric II proposa de terminer la guerre par des indemnités* qui seraient prises sur la Pologne. La Pologne allait payer les pots cassés !

La Russie, épuisée par la guerre turque, accéda à la demande du roi de Prusse, et le partage fut décidé.

Frédéric II reçut la Prusse polonaise et le district de la Netze avec Elbing, Culm et Marienbourg ;

l'Autriche se réserva la Galicie et la Lodomerie; la Russie obtint tout le pays situé à l'est de la Dwina.

Quelque défectueuse que pût être la constitution de la Pologne, elle n'était guère plus mauvaise que celle des états qui l'environnaient, et sans aucun doute la Pologne eût toujours été puissante, si elle avait donné au peuple quelque part au pouvoir législatif, et fait concourir le tiers-état à l'élection du souverain. Malheureusement cent mille nobles s'estimaient tous égaux et prétendaient aux mêmes droits. Dans la diète générale, l'opposition d'un seul député arrêtait tout (liberum veto) et, si la diète unanime avait voté une mesure que quelques nobles n'approuvaient pas, ils se confédéraient pour la combattre. Un Polonais n'obéissait qu'à la loi qu'il avait approuvée. En théorie, c'était beau; en pratique, détestable: il en résultait l'anarchie en permanence. De plus les Polonais avaient pris pour la royauté depuis 1572, le système électif; et l'élection d'un nouveau roi ne manquait jamais de faire des mécontents et d'exciter des troubles.

Une réforme aurait certainement sauvé la Pologne, et, si l'on songe que c'était la Pologne qui, un siècle auparavant, avait secouru Vienne et l'empire, on aurait pu s'attendre à voir l'Autriche la protéger. Ce fut elle au contraire qui, la première, dans l'été de 1770, s'empara de Zips,—enclave polonaise dans ses terres—pour mettre fin aux déprédations de quelques nobles polonais.

Sans aucun doute l'Autriche n'aurait jamais songé à démembrer la Pologne, si Frédéric II ne l'y avait poussée. Le partage de la Pologne est le triomphe de la diplomatie du roi: car la Russie et l'Autriche

étaient en principe opposées à l'agrandissement de la Prusse, et Frédéric réussit à les y faire contribuer. On s'est étonné que le disciple de Voltaire, le roi qui se piquait tant de ses sentiments d'humanité, ait coopéré à l'un des grands crimes de l'histoire. C'est que Frédéric avait mis tout son honneur et sa dignité à faire la grandeur de la Prusse. Il s'en disait "le premier domestique." Il y a ainsi deux hommes en lui : d'un côté Marc-Aurèle, de l'autre Machiavel—autant il est sincère envers lui-même, stoïque dans le malheur, héroïque dans le danger, autant il est violent, fourbe et cynique, lorsqu'il s'agit d'agrandir son pays.

Dès 1658, le Grand Électeur avait songé à la langue de terre polonaise qui séparait la Prusse ducale de l'électorat de Brandebourg. Son arrière petit-fils ne faisait que mettre à exécution un des projets de l'aïeul.

"Je saisis, dit Frédéric, par les cheveux l'occasion qui se présentait ; et à force de négocier et d'intriguer, je parvins à indemniser notre monarchie de ses pertes passées, en incorporant la Prusse polonaise à mes anciennes provinces. Cette acquisition était une des plus importantes que nous pussions faire, parce qu'elle joignait la Poméranie à la Prusse orientale, et qu'en nous rendant maîtres de la Vistule, nous gagnions le double avantage de pouvoir défendre ce royaume et de tirer des péages considérables de la Vistule, parce que tout le commerce de la Pologne se fait par cette rivière." Marie-Thérèse trouvait le partage de la Pologne un acte injuste, et elle écrivit sur le projet qui lui était présenté, "*Placet*, puisque tant de si grands et de si savants hommes le veulent. Mais quand je serai morte depuis longtemps, on verra les

fruits de cette violation de tout ce qui a été jusqu'ici sacré et juste."

Jean Müller* a dit de Frédéric, " Il ne manquait à Frédéric que le plus haut degré de culture, la religion qui accomplit l'humanité, et humanise toute grandeur."

Si l'on veut bien comprendre " ce vieux sorcier, qui devinait tout et dont le tact était le plus fin qu'il y ait jamais eu " (prince de Ligne*), il faut lire et relire ses mémoires avec l'*Histoire de mon temps* et l'*Histoire de la Guerre de Sept Ans.* Si ces mémoires sont naturellement apologétiques et quelquefois inexacts, ils nous montrent que le sceptique qui était en Frédéric, sceptique de naissance, sceptique par éducation, sceptique par expérience, était avant tout un passionné d'action. Agir, agir, toujours agir : c'est ainsi qu'il avait compris la vie.

Il ne faut point demander à un homme, qui s'est vu à la veille de périr sous le poids de trois grands États, de grands scrupules lorsqu'il s'agit de satisfaire son ambition. Ce n'est pas lui qui dira : A quoi bon ? Son œuvre* est de créer la Prusse, et, plus tard —l'état de Frédéric II conquerra toute l'Allemagne !

Sainte-Beuve a dit finement en parlant des lettres de Frédéric. " Il y a de fortes et grandes pensées, mais tout à côté il se voit des taches de bière et de tabac sur ces pages de Marc-Aurèle."

Comme tous les grands manieurs d'hommes, Frédéric aima l'argent, comme on aime un bon serviteur. Chaque année il faisait entrer dans ses coffres près de trois millions d'écus. A la fin de son règne, le revenu total de l'État n'était guère que de 22,000,000 de thalers, et son trésor de guerre montait à plus de 51,000,000 thalers !

En 1766, il résolut d'introduire le système français de percevoir des contributions indirectes, et fit venir des Français—de Launay à leur tête,—pour trouver de l'argent par tous les moyens possibles. Le philosophe français, Helvétius, avait suggéré au roi ce nouveau système, dit de *régie.** Les denrées que ne produisait pas la Prusse furent grevées de droits énormes ; le café et le tabac monopolisés.

Inutile d'ajouter que la régie française fut fort impopulaire en Prusse. On l'appela la revanche de Rossbach. Mais le roi tint bon, il l'imposa à ses sujets ; et la dernière lettre qu'il écrivit le 14 août 1786, demandait à de Launay des détails minutieux de l'accise.

Il ne serait que juste ici de rappeler tout ce que fit Frédéric pour aider son peuple à relever les ruines faites par la guerre. Il conquit toute une province sur les eaux en desséchant les marais qui bordaient l'Oder, au-dessous de Custrin, et lui donna des habitants en y attirant des étrangers. Il planta quantité de mûriers ; il établit des manufactures de soieries, de drap, et de velours. Il établit une raffinerie de sucre, et surtout une manufacture de porcelaine à Berlin. Pendant l'occupation de Dresde par son armée, Frédéric avait extorqué aux ouvriers de la manufacture royale le secret de la fabrication de la fameuse porcelaine renommée dans toute l'Europe.

La guerre finie, il se hâta de favoriser par tous les moyens la vente des produits de sa manufacture de porcelaine. On ne servit plus à sa table que de cette porcelaine ; et les Juifs qui voulaient se marier étaient obligés d'acheter un service complet et de le vendre à l'étranger !

Toutefois il semble avoir préféré l'agriculture au

commerce. Ses lettres à Voltaire nous montrent le royal philosophe allant presque chaque jour de son palais de Sans-Souci à son champ de raves.

En somme son grand dessein était de laisser sortir le moins possible d'argent, de restreindre les importations et de développer les exportations. On empêchait l'exportation des denrées agricoles pour assurer la nourriture à bon marché. Frédéric appliqua ainsi le protectionnisme qui avait réussi à la France, et il implanta en Prusse des industries qui ne s'y seraient pas développées, s'il eût pratiqué le " laissez faire, laissez passer " du libre-échange.

En 1778 survint encore une guerre et Frédéric eut l'occasion de prouver sa force. Il s'agissait de la succession de Bavière. Le roi de Prusse s'opposa catégoriquement à l'agrandissement de l'Autriche. Allié à l'électeur de Saxe, il entra en campagne et pénétra en Bohême (juillet 1778).

La Russie l'appuyait. Joseph II n'aurait pas hésité à commencer les hostilités : sa mère, Marie-Thérèse, lui représenta l'infériorité de l'armée autrichienne qui ne pourrait empêcher les Prussiens de s'établir en Bohême ou en Moravie. Elle finit par proposer la paix qui fut signée à Teschen, le 13 mars 1779, après que Marie-Thérèse eut renoncé à toute prétention à la succession de Bavière.

Plus tard, à la mort de l'impératrice, Joseph II reprit ses anciens projets au sujet de la Bavière, et dans ce but s'allia avec Catherine II (juillet 1786). Aussitôt Frédéric résolut de s'appuyer sur l'Allemagne entière et organisa la ligue des Princes Germaniques destinée à tenir l'Autriche en respect. Ce fut là le dernier triomphe du roi de Prusse.

Dès l'année 1784 le roi sentait sa constitution menacée. La goutte qui s'était emparée de lui depuis longtemps et qu'il avait héritée de son père avait amené à sa suite l'hydropisie.

Des imprudences de toute sorte, revue passée sous une pluie continuelle, abus des plaisirs de la table, travail de bureau excessif, firent empirer peu à peu son état. La transpiration s'arrêta, et le roi aussitôt désespéra de sa guérison. Il disait souvent : " Si ma sœur pouvait revenir ! "

L'oppression augmenta de jour en jour. Bientôt il ne put plus se coucher dans un lit, et il restait jour et nuit dans un fauteuil.

Le 2 avril 1786, Frédéric écrivait à son frère Henri : " Mes maux sont fort empirés. Je n'ai plus de sommeil les nuits, et les passe dans des inquiétudes continuelles, me traînant d'une place à l'autre, sans trouver de repos. Mon asthme est fort augmenté, mes forces diminuent, et, à vous parler franchement, je ne compte que par jours."

Le 15 août, l'avant-veille de sa mort, il faisait encore son travail de cabinet avec sa présence d'esprit ordinaire, malgré une très grande faiblesse. Il voulait mourir debout, comme un empereur romain. Cependant l'enflure gagnait peu à peu. Le mercredi, 16 août, il ne put parler au général qui venait lui demander le mot d'ordre. Il entrait dans une agonie qui dura tout le jour et une partie de la nuit.

A onze heures du soir, il demanda quelle heure il était, en déclarant qu'il se lèverait à quatre heures. A minuit il s'informa de son chien favori et ordonna qu'on couvrît la pauvre bête d'une couverture, pour qu'elle n'eût pas froid. Peu à peu sa voix et sa

respiration s'affaiblirent et, à deux heures dix-neuf minutes du matin, il expirait, la tête penchée sur la poitrine de son fidèle valet de chambre, Strützky.

M. de Ségur, ministre de France à la cour de Russie, qui avait vu Frédéric, au mois de décembre 1784, nous a laissé de lui ce portrait vivant.

"J'examinais, dit-il, avec une vive curiosité cet homme, grand de génie, petit de stature, voûté et comme courbé sous le poids de ses lauriers et de ses longs travaux. Son habit bleu, usé comme son corps, ses longues bottes qui montaient au-dessous de ses genoux, sa veste couverte de tabac formaient un ensemble bizarre et cependant imposant : on voyait au feu de ses regards que l'âme n'avait pas vieilli : malgré sa tenue d'invalide, on sentait qu'il pouvait encore combattre comme un jeune soldat ; en dépit de sa petite taille, l'esprit le voyait plus grand que tous les autres hommes."

NOTES

D'Alembert, 1717–1783, grand mathématicien. A vingt-trois ans, il devint membre de l'Académie des Sciences ; en 1772, secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

faire foi : témoigner, prouver. De là dans les certificats : en *foi* de quoi j'ai signé le présent certificat, c'est-à-dire, pour attester telle chose j'ai signé.

Mithridate : Mithridate VI, roi du Pont, célèbre à cause de ses guerres contre les Romains. Règne de 120 à 63 avant l'ère chrétienne.

Trissotin : personnage comique qui paraît dans *Les Femmes savantes* (1672) de Molière. Étym. *Tricotin* : trois fois Cotin, mauvais écrivain. Molière changea Tricotin en *Trissotin* où l'on voit le mot *sot*.

cérémonial, *s.m.*: l'ensemble des actes, des formules de civilité ou de respect que l'usage a établis. Être fort sur le cérémonial, être instruit du cérémonial, être pointilleux sur les cérémonies.

préséance, *s.f.* : droit de précéder, de prendre place au-dessus.

faste, *s.m.*, magnificence qui se déploie et s'étale, ou affectation de paraître avec luxe et éclat ; étalage, ostentation dans les actes et les paroles.

amorce, *s.f.* : appât pour prendre certains animaux. Tout ce qui fait mordre à, tout ce qui attire. Se laisser prendre à l'amorce des voluptés. Aussi poudre avec laquelle on enflamme la charge d'un fusil, d'un canon. Prendre une ville sans brûler une amorce, sans tirer un coup de fusil.

petit-maître, *s.m.*: jeune homme fat qui a de la recherche dans sa parure, et un ton avantageux (*presuming*) avec les femmes.

déserteur, *s.m.* : soldat qui abandonne son régiment, son drapeau. Syn.: déserteur, transfuge. Le mot *déserteur* ne dit pas où le déserteur va. *Transfuge* signifie que le déserteur passe à l'ennemi.

Prince Eugène : François Eugène de Savoie, 1663–1736, grand général qui combattit avec Marlborough dans la guerre de succession d'Espagne.

étonnement : faire l'étonnement de. L'étonnement est non seulement l'ébranlement moral que l'on ressent, mais aussi la sensation morale causée par quelque chose d'extraordinaire, de singulier, d'inattendu. On dit : au grand étonnement de tout le monde, c'est-à-dire tout le monde étant étonné. Faire l'étonnement du monde, c'est-à-dire causer partout un grand étonnement.

en gros, locution adverbiale, a deux sens : 1° par grande quantité : vendre en gros ; 2° d'une manière sommaire : voilà l'histoire en gros.

équilibre, *s.m.* : l'équilibre européen. État d'un corps qui se tient debout, sans pencher d'aucun côté. En politique : état des pouvoirs qui se contiennent les uns les autres. L'équilibre européen = la balance des possessions territoriales telle que les traités l'ont établie entre les puissances européennes.

conjoncture, *s.f.* : rencontre de certains événements dans le même point. " Le bonheur dépend d'une conjoncture de lieux, de personnes, de temps " (La Fontaine, *Fables*, viii. 16).

militaire, *s.m.*, au 17ème et au 18ème siècles est un nom collectif et veut dire la totalité des gens de guerre. On ne l'emploie plus dans ce sens à notre époque.

enchaînement a deux sens : 1° l'action de mettre à la chaîne,

et 2° une suite de choses de même nature. Enchaînement d'idées, de pensées, de crimes, etc.

police, *s.f.*: organisation politique d'un État. C'est là le vrai sens du mot police en français. Des peuples qui vivent sans police = des peuples qui vivent sans organisation politique. Les autres sens du mot police sont l'ordre établi dans un État pour tout ce qui regarde la sûreté des citoyens. De là, le mot police a pris le sens d'administration qui exerce la police.

Maupertuis, 1698–1759, mathématicien et astronome. En 1740, réorganise l'Académie de Berlin et accompagne Frédéric dans sa campagne en Silésie. Après sa querelle avec Voltaire, il quitte la Prusse.

on l'eût été à moins: *à moins* s'emploie absolument, et veut dire pour un prix moindre, pour une cause moindre, pour une peine moindre. Ex.: Vous avez beau marchander, vous ne l'aurez pas à moins.—On se fâcherait à moins.

La Fontaine, 1621–1695, le plus grand des fabulistes français. *Fables* (douze livres 1668–1678), *Contes et Nouvelles* (1667–1674).

tramer: se tramer. Passer la trame entre les fils qui sont tendus sur le métier. Machiner un complot. Se tramer, verbe réfléchi = être machiné: un complot se trame dans l'ombre. Impersonnellement: il se trame quelque chose contre vous.

cru, *s.m.*: mon cru, son cru. 1° *Production*. Ex.: Ce vin est du cru de sa vigne. 2° *Terroir*: Ce vin-là est d'un bon cru. Vin du cru, vin fait sur le lieu même où il est bu. Figurativement, le vin de mon cru, le vin de son cru = les actions, les paroles de quelqu'un.

n'avoir que faire de = n'avoir pas besoin de. Je n'ai que faire de cela = Je n'ai pas besoin de cela.

d'après: l'année d'après: locution adverbiale, se met après un nom de temps et signifie d'ensuite. Ex.: ils s'enfuirent l'instant d'après.

les obérés: obéré = accablé de dettes. On dit quelquefois par pléonasme, obéré de dettes. S'obérer = s'endetter.

un pauvre sire: sire est l'ancien titre donné à tous les seigneurs féodaux. Familièrement il se dit d'une personne sur laquelle on s'exprime sans gêne. Un pauvre sire est un homme sans force, sans considération, sans capacité.

confédération, *s.f.* 1° Union entre plusieurs états qui, tout en

gardant une certaine autonomie, s'associent pour former un seul état : la confédération suisse. 2° Alliance de plusieurs puissances par un traité pour soutenir une cause commune.

une bonne fois : fois, *s.f.* Une bonne fois = une fois pour toutes, c.-à-d. définitivement.

Bossuet, 1627–1704, évêque de Meaux, le plus grand des orateurs religieux. Œuvres : *Oraisons funèbres. Discours sur l'histoire universelle. Sermons*, etc.

Fléchier, 1632–1710, évêque de Nîmes, autre grand prédicateur. Œuvres : *Oraisons funèbres. Histoire de Théodose le Grand*, 1679.

Mascaron, 1643–1703, évêque d'abord de Tulle, puis d'Agen, grand prédicateur aussi. Œuvres : *Oraisons funèbres.*

Young (Edward), 1681–1765. Ses *Night Thoughts* (1743) eurent une grande influence sur l'école romantique anglaise.

la baïonnette, *s.f.* : arme pointue qui s'ajoute au bout du fusil et qu'on peut en retirer à volonté. L'usage de la baïonnette au bout du fusil date de Louis XIV. Étym. : Bayonne, où cette arme fut d'abord inventée.

faire passer le vin à quelqu'un = le dégriser. Le peuple dit : faire passer le goût du vin à quelqu'un = le faire mourir.

indemnité, *s.f.* : compensation pécuniaire accordée à celui qui a éprouvé une perte. En général tout ce qui compense à quelqu'un le dommage qu'il a souffert, les pertes qu'il a faites ; p. ex., Ses succès m'indemnisent des soins que j'ai pris de son éducation. Frédéric propose ici de compenser les dommages que les puissances ont soufferts, en prenant des terres à la Pologne.

Von Müller (Johann), historien suisse, 1752–1809, historiographe du roi de Prusse. Napoléon en 1807 le nomme secrétaire d'État du royaume de Westphalie.

Le prince de Ligne (Charles Joseph), 1735–1814, grand général et fameux bel esprit du 18ème siècle qui vécut surtout à Vienne. Sa correspondance est du plus grand intérêt.

œuvre, *s.f.* : ce qui est fait à l'aide des mains. Mais *au masculin* il veut dire en architecture *la bâtisse.* Le gros œuvre, est les murailles les plus grosses ; en alchimie, il veut dire la recherche de la pierre philosophale ; en musique, tous les ouvrages produits par un artiste : l'œuvre de Beethoven ; au pl. et quelquefois au sing., Productions en vers ou en prose : Les œuvres de Corneille.

régie, *s.f.* : mode de lever les impôts, dans lequel l'État les

perçoit directement pour son compte par ses agents ; il se dit par opposition à la levée des impôts par traitants ou fermiers, où ceux-ci, payant à l'État une somme convenue, gardent le reste pour eux. Par la régie, un prince épargne à l'État les profits immenses des fermiers.

tenue, *s.f.* : manière d'être habillé. Être en grande tenue = être en habit de parade. Tenue de rigueur, tenue dont on ne peut se dispenser en certaines occasions. Se dit particulièrement des militaires ; tenue d'hiver, tenue d'été. Être en petite tenue, n'avoir que la tenue exigée pour le service ordinaire.

NAPOLÉON

Les grands hommes offrent rarement quelque trait original au curieux qui les étudie un siècle après leur mort.

Ces êtres d'exception ont tant d'aspects divers qu'ils ressemblent par un point ou par un autre à chacun de nous en particulier : ainsi nous sommes tous portés à incarner en eux la plus haute idée que nous nous faisons de notre héros favori, ou en d'autres termes, de notre qualité dominante.

C'est ainsi que Napoléon a été le grand amour de millions d'individus. Après avoir été adoré pendant sa vie, il est devenu après sa mort je ne sais quel héros dont les traits ont été modelés tour à tour par les poètes, les romanciers, les orateurs les plus grands du 19ème siècle.

Il a été le Corsaire de Byron, le dieu des romantiques, le libérateur invincible de Heine, le Messie* de Mickiewicz,* " l'homme du monde " (" the man of the world ") d'Emerson. Puis nous avons eu le Napoléon des tacticiens, celui des diplomates, celui des législateurs, et celui des grognards.*

Il y a autant de façons de se réprésenter la personne de Napoléon qu'il y a de sensibilités différentes.

Ce qui frappe tout d'abord, lorsqu'on étudie ce héros moderne, c'est l'ascendant qu'il a exercé sur tous ceux qui l'approchaient. Il a vraiment fasciné non seulement sa génération, mais celles qui sont venues après la sienne. Il a été adoré de son vivant, et surtout après sa mort.

Quelque opinion qu'on puisse avoir de Napoléon, il faut reconnaître ce fait-là. Pendant la retraite de Russie, quand les grenadiers gisaient dans la neige, à demi-morts, si quelqu'un disait. "Voilà l'ennemi!" personne ne bougeait: mais si l'on criait "Voilà l'empereur!" tous se levaient comme un seul homme. N'est-ce pas là un tableau symbolique? Toutes les nationalités en Europe se sont réveillées au son de sa voix. Il a créé des hommes. Il a créé des nations.

De même, lorsqu'il est nommé général en chef de l'armée d'Italie à l'âge de vingt-six ans, il n'a qu'à se montrer pour s'imposer aussitôt. Le voici arrivé à son quartier général. Les généraux de division, entre autres Augereau, véritable soudard,* se réunissent, très mal disposés pour le petit parvenu qu'on leur a expédié de Paris. Sur la description qu'on lui en a faite, Augereau est insubordonné d'avance. Bonaparte fait venir ses officiers généraux dans son cabinet, mais il a l'art de se faire attendre. Il parait enfin, ceint son épée, se couvre, explique ses dispositions, leur donne ses ordres et les congédie. Augereau le mutin est resté muet. C'est dehors seulement qu'il se ressaisit et convient que le général lui fait peur. Il s'est senti écrasé au premier coup d'œil.

Écoutons Mme de Staël: "Je le vis pour la première fois, à son retour en France, après le traité de Campo-Formio. . . . J'aperçus assez vite, dans

les différentes occasions que j'eus de le rencontrer pendant son séjour à Paris, que son caractère ne pouvait être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir ; il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des individus à nous connus. Un tel être, n'ayant point de pareil, ne pouvait ni ressentir ni faire éprouver de la sympathie ; c'était plus ou moins qu'un homme . . . ; loin de me rassurer en voyant Bonaparte plus souvent, il m'intimidait tous les jours davantage. . . . Il regarde une créature humaine comme un fait ou une chose et non comme un semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime, il n'y a que lui pour lui ; tout le reste des créatures sont des chiffres. . . . Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa *supériorité*. . . ."

Il suffit d'ailleurs de regarder les portraits que l'on a du général Bonaparte, surtout celui qui est dessiné par Guérin et gravé par Fiesinger, pour sentir que cet homme est fait pour le commandement et la conquête. C'est le masque* d'un César romain : des traits durs, mais réguliers, un menton volontaire,* des lèvres fines, sinueuses, mobiles, celles d'un orateur ou d'un acteur, des joues creuses, des pommettes* saillantes, des tempes cachées par de longs cheveux plats, deux rides qui montent sur le front, annonçant une volonté sans cesse tendue, enfin un regard où brille une âme de feu.

Sans doute la poitrine est rentrée, l'air est chétif, les yeux sont caves, le teint verdâtre ; mais on sent l'homme marqué par la fatalité, et comme prédestiné à la conquête du monde.

Gardons-nous cependant de voir en Napoléon l'homme fait tout d'une pièce, tel au commencement qu'il sera à la fin et à qui ni le temps ni les

évènements ne pourront faire aucune retouche.* Avant d'être empereur, notre héros a été lieutenant d'artillerie ; avant de s'appeler Napoléon, il s'est appelé Bonaparte, et même Buonaparte. Son élevation ne s'est point faite d'un seul coup. Son ascension a été graduelle, le fruit des circonstances autant que du génie.

"Ce n'est qu'après Lodi, dit-il en parlant de lui-même, qu'il me vint à l'idée que je pourrais bien devenir, après tout, un acteur décisif sur notre scène politique. Alors naquit la première étincelle de la haute ambition."

Sans doute sa victoire de Lodi a été la première étape de cette montée prodigieuse vers les honneurs et la gloire : mais il en est d'autres plus importantes encore : sa campagne d'Égypte, les journées de Brumaire, et enfin Marengo.

Bonaparte à son retour d'Égypte, n'est qu'un général en qui les Français veulent voir un sauveur ; après Brumaire il est devenu consul, mais il n'est qu'un des trois consuls provisoires ; à la veille de Marengo il n'est qu'un soldat sûr ni de lui-même, ni de la France ; après Marengo il se sent le maître de la France.

Napoléon Bonaparte, deuxième fils de Charles Bonaparte et de Marie-Lætitia Ramolino, naquit à Ajaccio, le 15 août 1769. Quelques historiens, parce qu'il est né corse, n'ont voulu voir en lui qu'un italien. Mais ils oublient que notre personnalité n'est pas uniquement le total des tendances que nous avons héritées de nos parents : elle est aussi le résultat de toutes les sensations que déposent en nous, à chaque instant, les évènements de la vie ou les leçons de l'éducation.

Or Napoléon Bonaparte, peut-on dire, a vécu toute sa vie en France et au milieu des Français, sauf un séjour en Corse, à peu près de 1786 à 1792. C'est en France, à l'école militaire de Brienne où il fut admis en 1779, puis à l'école militaire de Paris qu'il passa les années les plus importantes de sa jeunesse, celles où l'esprit et le cœur se forment, celles où il lut Plutarque.

Plus tard à Sainte-Hélène, il écrira dans son testament "Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé." Il aimait la France, nous dit M. Taine dans son admirable étude de Napoléon, comme le cavalier aime son cheval. "Quand il le dresse, quand il le pare, et le pomponne, quand il le flatte et l'excite, ce n'est par pour le servir, mais pour se servir de lui en qualité d'animal utile, pour l'employer jusqu'à l'épuiser."

Mais on peut répondre que cet amour du cavalier pour sa monture peut être véritable. Napoléon aimait dans les Français les instruments de sa propre gloire, et, comme le dit Jules Lemaître, on aime toujours ceux pour qui on est un Dieu. Quand il passait sur le front de son armée et qu'il songeait que ces milliers d'hommes étaient prêts à mourir pour sa personne, savons-nous ce qui remuait en lui? Tout n'était pas jeu dans la cordialité brusque avec laquelle il traitait ses vétérans.

Italien de race, Napoléon a agi comme s'il était Français de cœur, parce que c'était son intérêt d'agir ainsi. De plus ce milieu révolutionnaire, où dès 1786 il s'est plongé, a eu sur lui une influence véritable. Au lieu de lui modeler le cœur à son image et de lui

donner un esprit de révolte, il lui a façonné l'âme d'un condottiere sans patrie, qui n'a qu'un but, réussir à tout prix.

Le 20 juin 1792 il assiste en simple curieux à l'invasion des Tuileries et aperçoit le roi à une fenêtre, affublé du bonnet rouge. " Comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille ! Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec des canons, et le reste courrait encore ! " On voit comment ce futur ami de Robespierre aime le peuple !

Le 10 août 1792, lorsque le tocsin sonne, et qu'il voit le peuple se ruer vers les Tuileries, il ne montre nulle envie d'aider les Jacobins. Son visage est si calme qu'il excite " maints regards hostiles et défiants comme quelqu'un d'inconnu et de suspect." Cette attitude du jeune Bonaparte serait inexplicable, si l'on ne savait la lutte terrible qui se faisait depuis longtemps dans son âme entre son patriotisme corse et son ambition naissante. Il lui fallait choisir entre les désirs de son esprit et les instincts même de son cœur. La Corse était soulevée contre la France. Il avait aidé, au sortir de Brienne,* le noble Paoli dans sa lutte contre les troupes de la République. C'est qu'il détestait alors les Français : ils l'avaient tant fait souffrir dans sa vanité, lorsqu'il était à l'école militaire. Peu à peu ses sentiments avaient changé : et loin de se réfugier en Angleterre, il avait pris le parti de la France. Sa maison avait été pillée à Ajaccio ; et il s'était réfugié à Marseille, lui et sa famille. Un homme qui avait passé par une pareille crise ne pouvait être dévoué qu'à sa propre fortune ; un homme qui avait triomphé de ses sentiments patriotiques devait se moquer des croyances politiques d'alors.

Ayant fait croire que son séjour en Corse avait eu lieu malgré sa volonté, il obtint en automne 1793 d'être envoyé au siège de Toulon. Il y fait merveilles. Il imagina la " batterie des hommes sans peur," bien mieux il propose au général Dugommier un plan d'attaque. " Forçons la flotte anglaise à se retirer, la ville se rendra aussitôt "—le plan est suivi, et voilà le jeune lieutenant célèbre. On l'élève au grade de général d'artillerie. Ce succès lui vaut l'amitié du frère de Robespierre, alors commissaire aux armées. Mais il ne tarde pas à se dégager de cette liaison imprudente.

" J'aimais le jeune Robespierre, écrit-il, lorsque ce dernier est tombé avec son frère, je le croyais pur ; mais fût-il mon père, je l'eusse poignardé, s'il aspirait à la tyrannie ! " On voit le bon apôtre* !

Le spectacle de la Révolution dévorant ses propres enfants l'avait dépouillé de toute idée généreuse. D'ailleurs un homme qui a sacrifié sa patrie, ne peut songer qu'à lui-même. Il est son propre dieu. Il avait été terroriste avec Robespierre, nous le voyons maintenant thermidorien avec Barras.* " Barras le plus effronté des pourris, Barras qui a renversé et fait tuer ses deux premiers protecteurs " (Taine). La seule passion noble qu'il eût jamais—son patriotisme —était morte. Il était prêt à toutes les palinodies.* Suivons-le à Paris dans sa détresse, lorsque la rancune du girondin Aubry faillit l'envoyer simple général de brigade en Vendée, lui qui avait déjà presque dirigé des armées. Il feint une maladie, demande une mission en Turquie, et n'entre un moment au comité des opérations militaires que pour être, le 25 septembre 1795, rayé de la liste des généraux en activité.

Il est alors, sinon oublié, du moins obscur encore, un simple solliciteur du salon de Barras. La journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795) le remet en évidence. Une partie de la garde nationale, dévouée aux royalistes, prépare une émeute contre la Convention.

Barras, chargé de défendre le gouvernement, appelle à son secours Bonaparte qui couvre de canons toutes les avenues des Tuileries. Quand les assaillants se présentent à la fois par le Pont Royal et par la rue St-Honoré, à la hauteur* de l'église Saint-Roch, la mitraille les disperse, et la victoire reste aux canons de Bonaparte.

Et pourtant quelques heures auparavant, en sortant du théâtre Feydeau, il avait dit à son camarade Junot, "Ah ! si les sections me mettaient à leur tête je répondrais bien, moi, de les mettre dans deux heures aux Tuileries et d'en chasser tous ces misérables conventionnels !" Cinq heures plus tard il mitraillait les sections !

On le nomme, pour le récompenser, général de division ; il est en vue* ; il se marie à une amie de Barras, Joséphine de Beauharnais ; et peu après, Carnot le nomme général en chef de l'armée d'Italie.

Rien de plus étourdissant et de plus glorieux que cette première campagne d'Italie. Mais n'oublions pas que c'est aux plans d'un Français, du maréchal de Maillebois, bon général de Louis XV, qu'il devra le succès de cette campagne. La victoire de Mondovi force le Piémont à poser les armes (avril 1796) ; celles de Lodi, de Castiglione, de Roveredo, arrachent la Lombardie à l'Autriche (mai—septembre) ; puis c'est le coup de théâtre d'Arcole avec ses deux chaussées étroites qui, supprimant l'avantage du nombre, coupent

et dispersent l'armée d'Alvinzi ; enfin Rivoli amène la capitulation de Mantoue (février 1797). Sept campagnes les unes après les autres ! victoires se succédant aux victoires ! Le Saint-Siège s'humilie à Tolentino, et l'Autriche avoue sa défaite à Léoben et à Campo-Formio. Tout cela mêlé de fondations de républiques, la cispadane, la transpadane, la ligurienne et la cisalpine, et assaisonné de mots à effet* : " La République est comme le soleil, aveugle qui ne la voit pas ! . . . Je serai un Attila pour Venise "— " Avant trois mois, je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine," dit-il au plénipotentiaire autrichien, comte de Cobentzel.

Déjà Napoléon se sentait plus fort que le Directoire par l'ascendant du génie et par l'éclat de ses victoires.

Ce qui frappe le plus l'observateur attentif dans cette brillante période de la vie de Bonaparte, c'est non pas la duplicité constante que l'on s'attend à trouver entre son langage public et sa correspondance privée, son républicanisme tout en dehors, et son ambition, mais son mépris complet pour les hommes et les choses, pour les intérêts privés ou publics, sentiment que nous avons déjà remarqué en lui, et où il faut voir encore une fois le fruit des années de révolution, qui avaient formé sa jeunesse. A voir un Louis XVI ne pas se défendre, puis les hommes de la Révolution s'entr'égorger, Bonaparte n'a pu s'empêcher de dédaigner la nature humaine.

Il se décide à quitter sa cour de Milan et à regagner Paris à travers les ovations. Il a l'air de fuir les honneurs et se réfugie dans sa petite maison de la rue Chantereine, bientôt appelée rue de la Victoire. Nommé membre de l'Institut, à la place

de Carnot exilé, il prend part aux travaux de cette paisible assemblée.

Mais cela ne suffit point à tromper les ennuis d'une vie monotone. "Je ne sais plus obéir, dit-il à Miot*; si je ne puis être le maître, je quitterai la France."

C'est alors qu'il se prend à rêver aux expéditions lointaines. "Les grands noms, dit-il, ne se font qu'en Orient. Il n'y a que deux nations, l'Orient et l'Occident."

Reprenant un vieux plan proposé jadis à Louis XV, il propose la conquête de l'Égypte dans le but d'assurer à la France la domination de la Méditerranée. Le Directoire accepte ce projet, trop heureux de se débarrasser du jeune général dont la gloire lui porte ombrage. On le laisse partir; il débarque, le 1 juillet 1798, à l'ouest d'Alexandrie. La victoire des Pyramides a pour résultat l'occupation du Caire et la soumission de la Basse-Égypte. Avant la bataille, le jeune général avait harangué ses troupes: "Soldats, avait-il dit, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent."

La victoire de Nelson à Aboukir emprisonne Bonaparte en Égypte. "Il faut mourir ici, ou en sortir, grands comme les anciens," dit-il à ses grognards. Il s'avance bientôt vers la Syrie contre l'armée turque; il franchit le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie, emporte El-Arisch (14 fév. 1799), Gaza (28 fév.), Jaffa (6 mai). Son armée y est atteinte de la peste. Il brave le fléau, relève le courage des soldats consternés et les électrise par la brillante journée du Mont-Thabor, où 4000 Français mettent en déroute l'armée turque, forte de 35,000 hommes (16 avril).

De là il marche sur Saint-Jean d'Acre. Mais l'émigré Phélippeaux,* son ancien camarade de promotion, défend la place et repousse tous les assauts. L'armée française, décimée par la peste, lève le siège et reprend le chemin de l'Égypte (20 mai). L'armée turque s'était retranchée à Aboukir, forte de 18,000 janissaires. 12,000 furent jetés à la mer par Bonaparte qui accourut du Caire avec 6000 hommes. Victoire des plus utiles au prestige de Bonaparte. Une confusion s'opéra dans l'imagination populaire. Le second Aboukir couvrit le premier, et la défaite disparut sous la victoire.

Cependant l'amiral anglais Sidney Smith se donnait la satisfaction d'envoyer à Bonaparte des journaux qui relataient les désastres de la France : l'Italie était perdue ; une deuxième coalition menaçait la République. Bonaparte remet aussitôt, sans hésiter, le commandement de l'Égypte à Kléber, le plus vaillant de ses généraux, et franchissant, avec un bonheur égal à son audace, la Méditerranée sillonnée de croisières anglaises, il débarque, le 9 octobre, à Fréjus.

L'emprunt forcé et la loi de la conscription avaient jeté le gouvernement dans un discrédit complet. Les directeurs ne trouvaient d'appui ni dans l'opinion publique ni dans l'armée. Un matin un journal de Paris publia en tête de ses colonnes, " Vive la République ! Bonaparte est débarqué à Fréjus." Et cette nouvelle fut accueillie avec des sentiments de joie sincère. Sieyès n'attendait qu'une occasion propice pour renverser un gouvernement qu'il méprisait. " Il ne faut plus de bavards, disait-il, mais une tête et une épée." Mis en rapport avec Bonaparte, il promet

tout son concours au coup d'État qui est préparé dans le plus grand secret.

Le rôle de sauveur, refusé par Moreau, convenait excellemment à Bonaparte. Chacun attendait, voulait un maître. L'ordre ancien avait péri, l'ordre nouveau n'arrivait pas à se fonder. L'incapacité gouvernementale des révolutionnaires, la violence sectaire de leurs passions, l'ignominie foncière de la plupart d'entre eux avaient écœuré la nation. La nécessité qui s'imposait à tous les esprits, c'était de restaurer en France la notion de gouvernement, c'est-à-dire d'une force réglée et d'une action continue.

L'instinct génial de Bonaparte lui fit démêler cette disposition de tous les esprits. Il recueillit dans l'air l'idée ambiante,* ce désir d'une autorité qui fût assez forte pour pouvoir être modérée, d'un régime à la fois libérateur et reconstituant, capable d'assurer aux Français la sécurité des personnes et celle des biens.

Mais d'autres que lui désiraient faire de la République le gouvernement de tous ; des complots se traînaient partout dans l'ombre pour renverser le gouvernement. Le grand art de Bonaparte fut de faire croire aux conjurés qu'il créerait un gouvernement selon leurs vœux, progressif et scientifique, vraiment humanitaire.

Lorsqu'on accuse donc Bonaparte du crime d'avoir tué la liberté en France, il ne faut point oublier qu'un coup d'État était désiré, attendu, prévu par tous les partis, et que son coup d'État fut souverainement* populaire.

"A bas les jacobins, à bas les tyrans, et la paix !" voilà l'acclamation à peu près unanime qui salue

Brumaire ! La paix par Bonaparte — cette association d'idées qui nous étonne aujourd'hui—subsistait dans tous les esprits, car les traits sous lesquels il était entré dans l'imagination populaire étaient ceux d'un pacificateur. Les masses voyaient en lui le protecteur de la République au dehors et au dedans. L'accession de Bonaparte au pouvoir se fit au cri qui accueillit les Bourbons en 1814 : " la paix ! "

" Qu'il n'y ait plus ni jacobins, ni modérés, ni royalistes, mais partout des Français," dit Bonaparte, en prenant en main les rênes du gouvernement : ces paroles ne pouvaient manquer d'avoir partout un long retentissement. On rappela les proscrits ; on rendit au culte les églises ; la loi odieuse des otages, aussi bien que l'impôt forcé, furent supprimés. Bonaparte déchira la liste de l'émigration et reconnut les nobles aptes à tous les emplois publics. Il proclama l'oubli du passé, fit appel à tous les hommes de mérite pour l'aider à rendre à la France l'ordre, la paix et la prospérité. Il pacifia enfin les provinces de l'ouest.

Napoléon avait été acclamé comme le précurseur de la paix. Mais la conquête de l'Égypte, la violation du territoire suisse, enfin les succès relatifs de la coalition, tout rendait inévitable la reprise sérieuse des hostilités. Bonaparte s'efforça de mettre le bon droit de son côté, en offrant la paix au roi d'Angleterre. Il se concilia par sa démarche l'opinion publique : ce qui était pour lui d'un grand prix.

Mais sans aucun doute son passé, les craintes qu'il inspirait, et aussi la haine des nations de l'Europe firent échouer toutes les négociations. L'Angleterre déclara " ne pouvoir traiter avec un homme sans foi "

et l'Autriche répondit qu'elle ne traiterait pas sans ses alliés.

La campagne de Marengo fut habilement préparée et merveilleusement conduite. Le passage des Alpes fut un coup de main hardi et heureux. Les tacticiens admireront toujours la marche sur Milan, et la manœuvre qui devait prendre toute l'armée autrichienne dans un filet. Le 14 juin 1800, a lieu la fameuse bataille de Marengo. On n'ignore plus aujourd'hui qu'une défaite précéda la victoire et que l'arrivée de Desaix et une charge de Kellermann relevèrent la fortune de Bonaparte.

Tandis que Marengo enlevait l'Italie à l'Autriche, la marche savante de Moreau sur le Danube, ses victoires à Ulm, à Hochstett préparaient la décisive bataille d'Hohenlinden. Kléber dans le même temps battait les Turcs à Héliopolis. L'éclat de ces trois campagnes rejaillit* tout entier sur le premier Consul. Là encore il fut servi par les circonstances. Le traité de Lunéville remplissait de reconnaissance un peuple qui voyait derrière la silhouette du premier Consul tout un glorieux horizon de pays conquis, de villes emportées d'assaut, de victoires gagnées partout à la fois.

On peut dire que dès Lunéville l'Empire était fait. La "machine infernale" eut pour résultat de rendre Bonaparte encore plus populaire et d'affermir ce qu'elle voulait renverser. Le 2 août 1802 il était nommé consul à vie.

Il nous faut passer sous silence et l'expédition de Saint-Domingue et la conspiration de Georges Cadoudal, mais non l'exécution du duc d'Enghien. L'enlèvement du duc d'Enghien sur un territoire

étranger, son prétendu jugement (quand sa tombe était déjà creusée), enfin l'assassinat du prince dans les fossés de Vincennes sont parmi les plus incroyables violences que l'histoire ait jamais flétries.

En attendant, Bonaparte, comme on peut s'en convaincre en visitant le musée qui vient de s'ouvrir au Louvre, se faisait tailler dans la pourpre* césarienne des habits magnifiques de velours violet tout chamarrés d'or. Il portait même, dit-on, une épée couronnée des plus beaux diamants de l'ancienne monarchie.

Ce qui devait arriver, arriva. Le 23 avril 1804, le tribun Curée proposa de nommer Napoléon Bonaparte empereur et de fixer l'hérédité dans sa famille. Carnot s'éleva seul, dans le Tribunat, contre cette proposition, mais sa voix ne fut pas entendue, et le sénat, par le sénatus-consulte de l'an XII (18 mai 1804), proclama Napoléon Bonaparte empereur des Français.

A l'imitation des anciens souverains, Napoléon voulut recevoir des mains de la religion l'investiture solennelle du pouvoir monarchique. Il obtint du pape Pie VII qu'il vînt lui-même à Paris sacrer* le nouveau Charlemagne. Reconnaissant du rétablissement de la religion en France, le pape accéda aux vœux de l'Empereur. Il nous faut ici renvoyer le lecteur aux mémoires du cardinal Consalvi et à l'ouvrage de M. d'Haussonville : il sera initié par eux aux curieux détails des négociations qui aboutirent au *Concordat* et qui furent conduites par Bonaparte avec les brusqueries et la mauvaise foi d'un comédien. Il est bien sûr que Napoléon rêva d'attirer pour toujours le pape à Paris, d'en faire un " roi fainéant " et de diriger lui-même, dans une lueur d'apothéose, le monde religieux aussi bien que le monde politique.

Le 2 décembre 1804, les voûtes de Notre-Dame virent le déploiement* de la nouvelle cour et la cérémonie du sacre au milieu des pompes de l'ancienne monarchie française. Au moment où le pape élevait la couronne, Napoléon la lui prit des mains et se la posa sur la tête.

Mais on eût dit que le bourdon* de Notre-Dame voulait un accompagnement de coups de canon et de victoires. La coalition provoquée par la rupture de la paix d'Amiens et les menaces du camp de Boulogne offraient l'occasion d'un nouveau Marengo. Par ailleurs, Pitt continuant à soudoyer* la coalition, les alliés étaient prêts à l'offensive. Vers la fin de septembre trois cent mille Autrichiens menaçaient à la fois le Rhin et l'Adige. Deux armées russes se formaient en Pologne. La Prusse, hésitante, penchait vers la coalition. Napoléon résolut de prévenir la jonction des alliés et l'intervention de la Prusse. Levant précipitamment le camp de Boulogne, il passe le Rhin le 1er octobre, bat Mack à Elchingen et l'enferme dans Ulm. Le 20, toute l'armée autrichienne, prisonnière de guerre, défilait devant le vainqueur. Le 13 novembre l'empereur entrait à Vienne. Le 2 décembre, il écrasait et noyait, dans des étangs près d'Austerlitz, les Austro-Russes que commandaient le tsar et l'empereur d'Autriche.

"Soldats, je suis content de vous, dit Napoléon, dans sa proclamation à l'armée ; il vous suffira de dire : J'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : Voilà un brave !"

Triomphant sur terre, Napoléon était battu sur mer. Les flottes d'Espagne et de France, mal préparées, avaient été coupées en deux par Nelson à

Trafalgar. La marine française était anéantie pour un temps. L'empereur se consola en disant. "Je battrai l'Angleterre sur le continent." Ces mots renfermaient en germe le blocus continental.

La paix de Presbourg, signée le 26 décembre, bouleversa l'Allemagne entière. L'Autriche perdait la Vénétie, la Dalmatie, l'Istrie, réunies au royaume d'Italie, les deux Tyrols annexés à la Bavière, une partie de la Souabe donnée au Wurtemberg et à Bade ; et quatorze princes entraient sous le protectorat de Napoléon, dans la confédération du Rhin.

A peine la confédération du Rhin était-elle instituée, que la Prusse, soutenue par la Russie, se décidait à attaquer l'ennemi commun. Elle se repentait trop tard d'avoir laissé écraser l'Autriche. Deux batailles en un jour (14 oct. 1806), Jena et Auerstædt, renversèrent l'édifice laborieusement élevé par Frédéric II. Parti de Paris, le 22 septembre, Napoléon entrait le 27 octobre à Berlin.

Jamais conquérant n'avait eu pareille marche triomphale. Enivré par ces victoires, Napoléon crut l'heure venue de dominer enfin la mer par la terre. Le 21 novembre 1806, il publiait le fameux décret de Berlin qui établissait contre l'Angleterre le *blocus continental.*

"La gigantesque idée du blocus continental, a dit Mme de Staël, ressemblait à une espèce de croisade européenne dont le sceptre de Napoléon était le signe de ralliement. Mais si, dans l'intérieur, l'exclusion des marchandises anglaises a donné quelque encouragement aux manufactures, les ports ont été déserts et le commerce anéanti. Rien n'a rendu Napoléon plus impopulaire que ce renchérissement* du sucre et du

café. En faisant brûler, dans les villes de sa dépendance, depuis Hambourg jusqu'à Naples, les produits de l'industrie anglaise, il révoltait tous les témoins de ces 'actes de foi*' en l'honneur du despotisme . . .; qu'est-il résulté des terribles anathèmes de Bonaparte? La puissance de l'Angleterre s'est accrue dans les quatre parties du monde. Son influence sur les gouvernements étrangers a été sans bornes, et elle devait l'être, vu la grandeur du mal dont elle préservait l'Europe. Bonaparte, qu'on persiste à nommer habile, a pourtant trouvé l'art maladroit de multiplier partout les ressources de ses adversaires."

Cependant les Russes accouraient au secours des Prussiens. Le 8 février 1807 Napoléon atteignit l'armée russe à Eylau. La bataille fut terrible et acharnée. C'était la première hésitation de la fortune. Une charge de Murat à la tête de 80 escadrons força les Russes à la retraite. Sur le champ de bataille couvert de neige et où les blessés moururent de froid, il y avait 40,000 hommes de tombés.

Après le carnage d'Eylau, la lutte resta interrompue. Il fallait respirer. En juin Napoléon sort de son inaction et remporte sur les Russes la victoire décisive de Friedland, bientôt suivie de la paix de Tilsit (8 juillet 1807). L'Allemagne était inondée de garnisons françaises. Le tsar adhéra au blocus continental.

Mais vainement l'empereur avait parlé de paix. Le blocus continental le jetait sans cesse dans de nouvelles aventures. Le Portugal avait refusé d'exclure de ses ports le commerce anglais. Aussitôt Napoléon propose à l'Espagne la conquête de ce petit pays qui ose lui résister, et signe à Fontainebleau un traité

d'alliance avec le faible Charles IV, et signifie à l'Europe que "la dynastie de Bragance a régné." Junot envahit le Portugal, prend Abrantès, et entre à Lisbonne. L'Angleterre répond par le bombardement de Copenhague. Nous sommes au second acte de la tragédie.

Cependant l'ambition de Napoléon, mise en appétit,* rêve l'occupation de l'Espagne. Passons sous silence la comédie de Bayonne, où Charles IV et son fils Ferdinand VII signent leur double abdication. Le 6 juin 1808, Joseph, frère de l'empereur, est nommé roi d'Espagne. Mais l'Espagne, menacée du joug étranger, se lève; ses juntes rassemblent des armées commandées par Castanos, Palafox, Blake; de toutes parts surgissent les guérilleros.*

Joseph attend à Burgos que Bessières lui ouvre le chemin de Madrid, mais à peine la victoire de Rio-Seco (14 juillet 1808) lui a-t-elle permis d'entrer dans sa capitale, que le honteux désastre de Dupont à Baylen, et la capitulation de Junot à Cintra le décident à repasser l'Èbre après un règne de dix jours.

Joseph écrivit alors à l'empereur: "Philippe V n'avait qu'un compétiteur à vaincre, moi, j'ai une nation tout entière. Je renonce à régner sur un peuple qui ne veut pas de moi."

L'empereur jugea alors sa présence nécessaire en Espagne; assuré de l'abstention de la Russie (septembre, octobre 1808), il franchit les Pyrénées avec 80,000 vétérans, et gagne les batailles de Burgos, Espinosa, Tudela, Somo-Sierra, et le 4 décembre 1808, entre dans Madrid. Dans le même temps, Soult forçait 30,000 Anglais à se rembarquer. L'Espagne semblait conquise. Il n'en était rien. Le troisième acte du

drame commençait. Cependant l'Autriche, en voyant Napoléon s'enfoncer dans la péninsule ibérique, crut le moment venu de se venger de ses longs désastres, et forma la cinquième coalition avec l'Angleterre.

Napoléon accourt : les victoires de Teugen, d'Abensberg et d'Eckmühl lui ouvrent encore une fois les portes de Vienne (13 mai 1809). L'Autriche cependant ne se décide pas à la paix, et l'archiduc Charles concentre son armée à Essling. Ici encore la fortune semble près d'abandonner son favori qui a établi son armée dans les îles du Danube, au-dessous de Vienne. Une crûe du Danube emporte ses ponts, et deux jours de lutte meurtrière le rejettent dans l'île de Lobau. Partout en Europe le bruit court que Napoléon a subi un échec à Essling : le monde est rempli d'espérance. Mais la victoire de Wagram (6 juillet 1809) rend Napoléon plus puissant, et plus tyrannique que jamais. En Espagne, Saragosse en ruines a capitulé. Une descente des Anglais en Hollande a été repoussée. Le pape Pie VII a été enlevé de Rome et interné à Savone. Enfin l'empereur d'Autriche accorde à son vainqueur la main de l'archiduchesse Marie-Louise. Joséphine a été répudiée. Mais d'un autre côté, l'irritation des esprits devient de plus en plus profonde, et l'attentat du jeune Frédéric Stabs rappelle à Napoléon que la haine des peuples monte contre lui. Malgré tout, 1810 et 1811 sont des années de faste et de toute-puissance. L'empire est à son apogée. Si l'Angleterre reste maîtresse de la mer, la France compte 130 départements. La rive gauche du Rhin, une partie du Hanovre, le Valais, la Hollande sont réunis à la France. Amsterdam devient la troisième ville de l'empire ; la seconde, depuis le 17

mai 1809, était Rome, Napoléon ayant annexé les états du pape. Mais en supprimant le pouvoir temporel, au nom de son bon plaisir, il perdait tous les bénéfices de son concordat. Dans un pays catholique la captivité du pape désaffectionna bien des cœurs.

Par ailleurs la Suède offrait la couronne au maréchal Bernadotte pour faire la nique* à Napoléon. Que de regards anxieux se tournaient vers l'Espagne où l'Angleterre luttait avec acharnement contre Ney, Masséna et Soult !

Cependant une sage gestion des finances et les tributs levés sur les vaincus permirent à Napoléon d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique. La France se vit sillonnée de canaux. Les belles routes du Simplon, du mont Cenis et du mont Genèvre furent achevées. Le sucre de betteraves remplaça le sucre de canne. Les soieries françaises devinrent sans rivales ; elles le sont encore. L'application des sciences à l'industrie se vit généreusement encouragée par Napoléon. On doit au grand Chaptal la fabrication d'acides minéraux, l'alum artificiel, le salpêtre, etc. Paris se couvrit de monuments grandioses. L'empire eût été heureux, si tant de jeunes conscrits, fauchés par la mort—levée sur levée—n'avaient insurgé les mères.*

En 1807, le tsar et l'empereur s'étaient juré une amitié éternelle ; mais la Russie ne pouvait être pour la France une amie fidèle : l'agrandissement du grand duché de Varsovie donnait des inquiétudes au tsar De son côté Napoléon avait été blessé de n'avoir pu obtenir la main de la sœur d'Alexandre. Enfin le tsar ne pouvait plus sacrifier le commerce de la Russie à la haine de Napoléon contre l'Angleterre.

Vers la fin de 1811, les deux alliés étaient prêts à en

venir aux mains. Napoléon, s'assurant le concours forcé et douteux de l'Autriche et de la Prusse, se constitue une armée de 600,000 combattants (janvier–mars 1812). Il s'en va tenir à Dresde une cour où il reçoit les hommages de tous les princes d'alors, et où il donne à l'acteur Talma " un parterre de rois."

" La Russie est entraînée par la fatalité," dit-il à ses soldats, " ses destins doivent s'accomplir ! Passons le Niémen ! "

Après les victoires de Smolensk, Polotzk, Valoutina, l'empereur marche sur Moscou. Le 7 septembre, il rencontre à Borodino sur la Moskowa une puissante armée russe. " Voilà le soleil d'Austerlitz ! " s'écrie l'empereur. Le champ de bataille reste encore aux Français ; 60,000 Russes étaient tués ou blessés ; 800 seulement avaient été faits prisonniers.

Le 14 septembre Napoléon entre au Kremlin. La guerre était finie du côté des Français, celle des Russes allait commencer. . . . L'apparition de la neige avertit l'empereur qu'il fallait quitter Moscou en ruines, brûlé par ses habitants.

La retraite commencée d'une façon heureuse et par deux victoires semblait ne point devoir être entravée. Tout à coup l'hiver fondit sur les troupes françaises. Un froid de 18 degrés centigrades accabla les soldats. Trente mille chevaux périrent de froid. Sur les 533,000 hommes qui avaient franchi le Niémen, trois cent mille, dit-on, ne le repassèrent pas. L'arrière-garde fut sauvée par l'héroïsme de Ney. Le froid, la faim, les maladies avaient détruit la grande armée !

Au milieu des horreurs de la retraite, des nouvelles d'une extrême gravité rappelèrent Napoléon à Paris. En Espagne la défaite des Arapiles (22 juillet) avait

forcée Joseph à évacuer Madrid une seconde fois, Wellington avait pu enfin prendre l'offensive. Puis la conspiration de Malet apprenait à l'Europe la fragilité de l'édifice impérial. Partout aussitôt l'Allemagne se soulève. Les contingents fournis par l'Autriche et la Prusse ont déjà fait défection en janvier 1813. L'Allemagne, travaillée par des ligues secrètes, prend les armes, pleine d'espérance, à la voix d'Arndt, d'Uhland, de Kœrner, et de Fichte.

Napoléon accourt ; le 2 mai, au prix de 25,000 tués ou blessés, il bat les coalisés à Lutzen, réinstalle le roi de Saxe à Dresde, et, le 20, gagne encore la bataille de Bautzen. Un congrès se réunit à Prague. L'empereur d'Autriche veut servir de médiateur. Mais Napoléon se croit de nouveau maître de l'Europe.

L'Autriche entre alors dans la Coalition. Elle est battue à Dresde. Malheureusement les généraux de Napoléon sont défaits les uns après les autres. Vainement Napoléon, avec une armée réduite à 150,000 hommes, tient deux jours à Leipsick contre trois cent mille coalisés. La défection des Saxons et des Wurtembergeois, l'entrée en ligne du corps suédois, le forcent de se retirer. Il avait perdu la bataille des nations. L'Allemagne ne le reverra plus !

Battant les Bavarois à Hanau, la grande armée repassa le Rhin, réduite à 60,000 hommes. L'Espagne aussi était perdue ; la défaite de Vittoria rejetait Soult au delà des Pyrénées. Cette guerre injuste avait dévoré trois cent mille hommes et privé Napoléon de cent mille combattants. L'empire croulait de toutes parts.

L'invasion de la France commence en décembre 1813. La lutte était impossible avec une centaine

de mille hommes contre un déluge d'Allemands, de Russes, de Suédois, d'Anglais et d'Espagnols. Le 24 janvier 1814, Napoléon quitta Paris, confiant sa femme et son fils au peuple et engage contre les alliés cette fameuse campagne de France qui fera toujours l'admiration des tacticiens. Il trompe l'ennemi sans cesse et le bat en détail. Stériles succès qui usent ses forces ! Il remporte coup sur coup, du 10 au 18 février, les victoires de Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vauchamps, Montereau. Jamais il n'a été plus grand. La coalition tremble et demande la paix. Le congrès de Châtillon offre la France intacte, celle d'avant 1789. Napoléon refuse.

La défaite de Laon, la reddition de Soissons, les combats de la Fère-Champenoise (25 mars), Arcis-sur-Aube, Saint-Dizier, mettent l'empereur aux abois.* Il recule jusqu'en Picardie, laissant Blücher et Schwartzenberg passer la Marne (29 mars).

Paris essaye de résister ; mais que peuvent les douze mille hommes de Marmont et de Moncey contre la coalition toute entière ? Paris capitule le 31 mars. Napoléon réfugié à Fontainebleau, trahi, menacé, délaissé, insulté, signe son abdication. On lui donne en retour la petite île d'Elbe, avec un revenu de deux millions.

Après moins d'une année d'exil, Napoléon quitte l'île d'Elbe (le 26 février 1815) et débarque le 1er mars au golfe Juan. C'est à Grenoble qu'il rencontre les premières troupes envoyées pour l'arrêter. Mais à la vue du "petit caporal" les armes tombent et les soldats crient : "Vive l'Empereur !" "L'aigle vole de clocher en clocher," suivant l'expression même de Napoléon. La coalition se reforme aussitôt et jure

guerre sans merci à l'ennemi public. Le 11 juin, Napoléon part pour la Belgique, bat les Prussiens à Ligny et se brise à Waterloo (18 juin) contre le "duc de fer." Blücher apparaissant au moment suprême change une action indécise en une victoire glorieuse pour les alliés. Dans un état de prostration complet, Napoléon veut rallier ses débris à Laon, mais, cédant aux conseils de ses généraux, il se rend à Paris et y est forcé d'abdiquer (le 22 juin 1815). Le 29 juin, devant l'animadversion* publique, il part pour Rochefort, espérant se rendre aux États-Unis; mais les croisières anglaises gardent tous les passages. Il conçoit alors l'idée de demander asile à l'Angleterre.

"Altesse Royale, écrit-il au prince régent, en butte* aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. . . ."

Le 15 octobre 1815, il était à Sainte-Helène, petit rocher désert perdu au milieu de l'Océan, à 2000 lieues de l'Europe. Il y languit pendant six ans sous la garde du général Hudson Lowe. Il mourut le 15 mai 1821; il repose aujourd'hui aux Invalides, sur les bords de la Seine.

En paraissant survivre à sa gloire, Napoléon l'a accrue. Il eut le courage, en subissant jusqu'au bout les années de la captivité, d'écrire ses mémoires. "Il faut vouloir vivre et savoir mourir," avait-il dit un jour au quartier général d'Austerlitz. Il pratiqua cette maxime, il continua jusqu'à la fin de vouloir

vivre, et c'est à cette constance que nous devons d'avoir en lui, après le capitaine, l'historien, l'émule de César.

Napoléon, comme l'a bien vu Emerson, est l'idole des gens du commun parce qu'il avait à un suprême degré leurs qualités et leur intelligence. Comme eux, il pense les choses et non les mots. Toutes les idées qu'il a, comme toutes les idées qu'ils ont, ont eu pour source des observations et non des lectures. A son avis les livres ne servent pas. Seule l'expérience est la grande maîtresse.

En toutes choses, c'est par la pratique, non par la spéculation qu'il s'est instruit.

"Il n'est rien à la guerre, dit-il, que je ne puisse faire par moi-même. S'il n'y a personne pour faire de la poudre à canon, je sais en fabriquer; des affûts, je sais les construire; s'il faut fondre des canons, je les ferai fondre; les détails de la manœuvre, s'il faut les enseigner, je les enseignerai."

C'est ainsi que du premier coup Napoléon s'est trouvé compétent, grand général aussi bien que profond diplomate.

Grâce à cette éducation que lui a donnée la vie, il est à peine Consul qu'il en remontre* aux hommes de cabinet.* "Je suis plus vieil administrateur qu'eux: quand on a dû tirer de sa seule tête les moyens de nourrir, d'entretenir, de contenir, d'animer du même esprit et de la même volonté quelques centaines de mille hommes loin de leur patrie, on a vite appris tous les secrets de l'administration."

De là, chez lui comme chez les gens pratiques (les Anglais entre autres), son goût pour les détails. Il

faut lire l'admirable interrogatoire que Napoléon fait subir à Rœderer sur le royaume de Naples, pour comprendre et admirer sa curiosité et son amour de l'ordre. M. de Ségur, chargé de visiter toutes les places du littoral du Nord, avait remis son rapport. " J'ai vu tous vos états de situation,* " me dit le premier Consul, " ils sont exacts. Cependant vous avez oublié à Ostende deux canons de quatre." Et il désigne l'endroit à M. de Ségur, une chaussée en arrière de la ville. C'était vrai. " Je sortis, continue M. de Ségur, confondu d'étonnement de ce que, parmi des milliers de pièces de canon répandues par batteries fixes ou mobiles sur le littoral, deux pièces de quatre n'eussent point échappé à sa mémoire."

Il écrit à son frère, le roi Joseph, le 6 août 1806 : " La bonne situation de mes armées vient de ce que je m'en occupe tous les jours une heure ou deux, et, lorsqu'on m'envoie chaque mois les états de mes troupes et de mes flottes, ce qui forme une vingtaine de gros livrets,* je quitte toute autre occupation pour les lire en détail, pour voir la différence qu'il y a entre un mois et l'autre. Je prends plus de plaisir à cette lecture qu'une jeune fille n'en prend à lire un roman."

Et Bourrienne* nous dit en parlant de lui : " Il avait peu de mémoire pour les noms propres, les *mots* et les *dates* ; mais il en avait une prodigieuse pour les *faits* et les *localités*. Je me rappelle qu'en allant de Paris à Toulon, il me fit remarquer dix endroits propres à livrer de grandes batailles. C'était un souvenir des premiers voyages de sa jeunesse, et il me décrivait l'assiette du terrain,* me désignait les positions qu'il aurait occupées, avant même que nous fussions sur les lieux."

Le 17 mars 1800, piquant des épingles sur une carte, il montre à Bourrienne l'endroit où il compte battre Mélas : c'est à San Juliano. Quatre mois après, "je me trouvais," dit Bourrienne, "à San Juliano, et le soir même j'écrivis sous sa dictée le bulletin de la bataille de Marengo."

C'est par l'étendue et le contenu de son intelligence que Napoléon sort de la moyenne. Mais si sa connaissance des masses et des individus est merveilleuse, elle n'est pas toutefois à l'abri des illusions. C'est ainsi qu'il cotera* trop bas l'énergie du sentiment national en Espagne et en Allemagne.

Il faut lire sa correspondence jour par jour pour comprendre l'imagination aussi bien que la mémoire d'un tel génie.

Or ces facultés admirables sont au service d'un égoïsme actif, envahissant, exagéré par la toute-puissance. "Si vous voulez réussir," dit un proverbe italien, "il ne faut pas être trop bon."

Napoléon le sait. Il sait aussi que la force prime le droit* en ce monde. Il se plaisait à rappeler qu'un de ses oncles, dès son enfance, lui avait prédit qu'il gouvernerait le monde parce qu'il avait coutume de mentir toujours.

Taine veut voir ici l'influence qu'a eu la vie sociale en Corse sur le génie du grand homme. Ne serait-il pas plus sage de dire que tous les peuples se ressemblent en ceci qu'ils reconnaissent que la loi du monde n'est pas la paix, mais la guerre ? Les intelligences moyennes, comme celles des enfants, ne peuvent concevoir l'idée abstraite de justice. L'équité et le droit sont pour eux une phrase de livres. Il en est de même chez Napoléon, si peuple* encore en cela.

Et justement ce que la plupart des hommes aiment en lui, c'est qu'il a très bien vu à travers la parade des phrases le fond vrai de la Révolution, c'est-à-dire la souveraineté des convoitises. Napoléon considère le monde comme un banquet tout dressé, mais qui n'est mangé que par les forts.

"Croyez-vous, dit-il à ceux qui l'entourent après les préliminaires de Léoben, que ce soit pour faire la grandeur des avocats du Directoire, des Carnot, des Barras, que je triomphe en Italie ? Croyez-vous aussi que ce soit pour fonder une république ? Quelle idée ! Une république de trente millions d'hommes ! Avec nos mœurs, nos vices ! où en est la possibilité ? C'est une chimère dont les Français sont engoués, mais qui passera avec tant d'autres. Il leur faut de la gloire, les satisfactions de la vanité ; mais la liberté, ils n'y entendent rien. Voyez l'armée ; les succès que nous venons de remporter, nos triomphes ont déjà rendu le soldat français à son véritable caractère. Je suis tout pour lui. Que le Directoire s'avise de vouloir m'ôter le commandement, et il verra s'il est le maître. Il faut à la nation un chef, un chef illustre par la gloire, et non par des théories de gouvernement ; des phrases, des discours d'idéologue* auxquels les Français n'entendent rien. . . ."

Napoléon ne peut ignorer qu'il existe des libéraux intelligents et vertueux qui ont le souci du bien public et le respect d'autrui. Mais pour lui ce sont des idéologues. En d'autres termes leur raison n'est faite que de préjugés de salon. Necker est un idéologue. La Fayette est un idéologue, éternelle dupe des hommes et des choses.

Le désintéressement véritable ne peut exister.

Écoutons cette conversation entre Napoléon et le général Dumas.

" Général Dumas, dit-il brusquement à Mathieu Dumas, vous étiez de ces imbéciles qui croyaient à la liberté ? "

" Oui, sire, j'étais et je suis encore de ceux-là.

" Et vous avez travaillé à la Révolution, comme les autres, par ambition ? "

" Non, sire, et j'aurais bien mal calculé, car je suis précisément au même point où j'étais en 1790."

" Vous ne vous êtes pas bien rendu compte de vos motifs ; vous ne pouviez pas être différent des autres ; l'intérêt personnel est toujours là. Tenez, voyez Masséna ; il a acquis assez de gloire et d'honneurs ; il n'est pas content, il veut être prince comme Murat et Bernadotte ; il se fera tuer demain pour être prince."

Ses opinions sur les hommes, écrit M. de Metternich, se concentraient dans une idée qui malheureusement pour lui avait acquis dans sa pensée la force d'un axiome ; il était persuadé que nul homme appelé à paraître sur la scène publique ou engagé seulement dans les poursuites actives de la vie, ne se conduisait et ne pouvait être conduit que par l'intérêt."

Et Mme de Rémusat ajoute : " Tous ses moyens de gouverner les hommes ont été pris parmi ceux qui tendent à les rabaisser. Il ne pardonnait à la vertu que lorsqu'il avait pu l'atteindre par le ridicule."

Ainsi Napoléon fouille le cœur humain pour aller y chercher dans un coin obscur un motif honteux à une noble action. La peur, la sensualité, l'amour des richesses, l'amour-propre, tels sont les ressorts de l'homme. Et c'est justement cette conception qui perdra Napoléon. Il ne comprendra, à la fin de son

règne, ni la résistance, l'énergie indomptable des Anglais, ni le patriotisme des Espagnols, ni la force du pape, faite de douceur, ni même la défection graduelle de ses généraux et de la France entière.

Certes d'autres chefs d'État ont, comme Napoléon, violenté leurs sujets ; mais c'était en vue d'une œuvre altruiste ; c'est qu'ils se proposaient le bien de l'État. Ils songeaient aux générations futures et voulaient les préserver de la domination étrangère. Napoléon au contraire a subordonné l'État à sa personne. Metternich disait de Napoléon : " Il est remarquable que Napoléon, tourmentant, modifiant continuellement les relations de l'Europe entière, n'ait pas encore fait un seul pas qui tende à assurer l'existence de ses successeurs."

Et le même diplomate ajoute : " Sa mort sera le signal d'un bouleversement nouveau et affreux. Des souverains détrônés seront rappelés par d'anciens sujets ; des princes nouveaux auront de nouvelles couronnes à défendre. Une véritable guerre civile s'établira pour un demi-siècle dans le vaste empire du continent, le jour où le bras de fer qui en tenait les rênes sera réduit en poussière."

On peut se demander ce qu'ont gagné les Français à lui confier la chose publique, à le servir fidèlement, à mourir par milliers sur les champs de bataille ? Rien, sinon une double invasion. En se rendant à Sainte-Hélène, il laissa une France amputée des quinze départements acquis par la République.

L'œuvre de Napoléon n'était pas viable,* car elle était l'œuvre de l'égoïsme. " Or, comme le dit Emerson, toute expérience, tentée par des multitudes ou des individus, qui a un but sensuel et égoïste, échouera. . . .

Le seul bien qui profite c'est celui que nous pouvons goûter, la porte grand'ouverte, et qui sert à tous les hommes."

NOTES

messie [lat. *messias* ; de l'hébreu *mesha*, oindre (*to anoint*)], *s.m.* : le Christ promis de Dieu dans l'Ancien Testament ; p. ex., la venue du messie.

Mickiewicz, Adam, poète polonais 1798–1855, chef de l'école romantique polonaise, est emprisonné en 1823 à cause de ses idées révolutionnaires, puis déporté en Russie où il devient l'ami de Pouchkine. En 1829 il quitte la Russie et voyage en Allemagne où il fait la connaissance de Gœthe ; de là il se rend en Italie et en Suisse. En 1840 il est à Paris où il occupa la chaire de langues et littératures slaves que Victor Cousin venait de créer au Collège de France, et que l'Empire devait plus tard lui supprimer.

grognard, *s.m.*, nom donné aux soldats de la vieille garde sous le premier empire, et, en général, à un vieux soldat, le plus souvent en un sens favorable. Origine : du verbe grogner, crier comme un cochon.

soudard, *s.m.*, fam. : homme qui a longtemps servi à la guerre et qui en a les habitudes ; il se prend en mauvaise part.

masque, *s.m.* : faux visage de carton peint dont on se couvre la figure pour se déguiser ; morceau de velours noir où l'on fait un nez et deux yeux et dont les dames se couvraient le visage ; caractère de la physionomie d'une personne.

volontaire, *adj.*, se dit de tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire. Par analogie : menton volontaire, menton qui exprime la volonté.

pommette, *s.f.* : partie proéminente que présente la face au-dessous de l'angle externe de chaque œil, et qui est formée par un os quadrilatère appelé os de la pommette. Rougeur des pommettes, signe de fièvre.

retouche, *s.f.*, terme de peinture ; on fait une retouche à (ou retouche) un tableau lorsqu'on le corrige, y fait des changements.

Brienne : lieu ancien mentionné dès les temps mérovingiens. Une école militaire y fut établie en 1776 et supprimée

en 1790. C'est là que Napoléon Ier fit ses premières études. Il y entra en 1779, à l'âge de 10 ans, et en sortit en 1784.

le bon apôtre : employé ironiquement : homme fin et de mauvaise foi.

> Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre.
>
> (Racine, *Les Plaideurs*, i. 1.)

Faire le bon apôtre, contrefaire l'homme de bien.

Barras, 1755–1829, député à la Convention Nationale. Son salon fut célèbre en 1795 ; les beautés à la mode et les beaux esprits, ainsi que les hommes politiques, s'y donnaient rendez-vous. Il contribua à la fortune de Bonaparte dont, dit-on, il décida le mariage. C'est par là qu'il intéresse encore la postérité.

prêt à toutes les palinodies : chez les anciens une palinodie était un poème dans lequel on rétractait ce qu'on avait dit dans un poème précédent ; fig., rétractation de ce qu'on a dit ; au pluriel, changement d'opinion politique.

hauteur : *être à la hauteur de*, primitivement terme de marine = être dans le même degré de latitude qu'une ville, qu'un cap, qu'une île ; p. ex., être à la hauteur de Calais *(to be off Calais)*.

il est en vue : de manière à être vu. Ces marchandises sont bien en vue. Mettre une chose en vue.

mots à effet = mots destinés à produire de l'effet.

Miot, membre de l'Institut, comte de Mélito 1762–1841, ami de Bonaparte. En 1796, il fut chargé par le Directoire de rétablir l'ordre en Corse, et il y réussit. Après la bataille de Waterloo, il vécut dans la retraite.

Phélippeaux, célèbre par sa défense de St-Jean d'Acre qu'il organisa avec un véritable génie. Il était l'ami de Sidney Smith qu'il avait aidé à s'échapper du Temple en 1797. Bonaparte dut lever le siège (20 mai 1799) après avoir tenté quatre assauts terribles.

l'idée ambiante = l'idée qui circulait, se répandait.

souverainement (populaire) = parfaitement.

rejaillir (= rebondir) se dit de la lumière et des liquides et, fig., de l'honneur, etc.

la pourpre, *s.f.*, matière colorante d'un rouge foncé et éclatant. Les étoffes teintes en pourpre faisaient une des parties les plus considérables du commerce ancien. Employé

figurativement, dignité souveraine—" L'armée força Théodore à prendre la pourpre" (Bossuet).

bourdon, *s.m.*, = grosse cloche.

sacrer : sacrer quelqu'un c'est lui conférer, au moyen de cérémonies religieuses, un caractère de sainteté ; p. ex., Le roi de France fut sacré à Reims. Sacrer quelqu'un roi, c'est le déclarer roi ; sacrer quelqu'un grand homme, c'est le déclarer grand homme ; être sacré grand homme, c'est être déclaré grand homme.

déploiement, *s.m.*, action de déployer. Le déploiement d'un drapeau. Terme militaire : manœuvre par laquelle on développe en ordre de bataille une troupe qui était en colonne. Employé figurativement : La France fait un déploiement de forces considérables.

soudoyer (solde), *v.a.*, prendre des gens de guerre à sa solde ; soudoyer une armée. Par extension, s'assurer à prix d'argent le secours de.

renchérissement, *s.m.*, augmentation de prix.

"actes de foi," c.-à-d. auto-da-fé (espagnol auto de fé) exécution, par le feu, d'un jugement rendu par l'Inquisition contre un hérétique.

mise en appétit : l'appétit est le désir d'un objet en vue de la satisfaction des sens ; p. ex., les appétits sensuels ; il est aussi le désir de manger. De là les expressions ; donner de l'appétit, mettre en appétit. Avoir l'appétit ouvert de bon matin, veut dire désirer prématurément une chose. Demeurer sur son appétit, c'est limiter ses désirs.

guérillero, *s.m.*, soldat qui fait partie d'une guérilla.

nique, *s.f.*, usité seulement dans cette locution : faire la nique à quelqu'un, se moquer de lui et le mépriser.

n'avaient insurgé les mères, c.-à-d. ne les avaient mises en révolte.

user ses forces, c'est les détériorer, les diminuer à force de s'en servir (*wear out*).

aboi, *s.m.*, cri du chien ; au pluriel, moment où le cerf, serré par les chiens qui aboient après lui, est à l'extrémité ; fig., dernière extrémité : être aux abois.

animadversion, c.-à-d. désapprobation.

butte, *s.f.*, massif de terre où on place le but pour viser et tirer ; fig. être en butte à = être exposé à.

en remontrer : montrer de nouveau, et aussi montrer à

quelqu'un en quoi il pèche. C'est aussi se montrer plus instruit. Prov.: "C'est Gros-Jean qui remontre (ou en remontre) à son curé," se dit de celui qui veut enseigner un plus savant que lui.

hommes de cabinet: cabinet, pièce où l'on se retire pour travailler. Homme de cabinet, homme que sa profession oblige à travailler dans le cabinet. "Ferdinand III fit la guerre de son cabinet" (Voltaire, *Louis XIV*).

états de situation = états de mes troupes: c'est proprement l'exposé qui indique quel est à un moment donné le nombre d'hommes présents à un corps de troupes. État a ainsi le sens de *liste*, de *tableau*. De là *l'état des lieux*, qui est l'acte contenant la description détaillée d'un immeuble loué ou affermé (*farmed*).

livret, *s.m.*, ici = registre en usage dans l'armée.

Bourrienne, né à Sens, ami et secrétaire du général Bonaparte, fut disgracié, puis devint ministre d'État sous Louis XVIII. Il a composé des *Mémoires* (1769–1834).

assiette du terrain = position topographique.

coter, c'est indiquer la cote, c.-à-d. l'indication, la marque du prix d'une marchandise; au fig., estimer, apprécier.

la force prime le droit = la f. a l'avantage sur, l'emporte sur le droit.

peuple, *adj.* = qui tient du peuple, qui en a le caractère, qui ne s'élève pas au-dessus de lui; un air peuple, un air commun, vulgaire.

idéologue, *m.*, métaphysicien; en un sens défavorable, rêveur philosophique et politique.

viable, *adj.* Etym.: *vitae habilis*, apte à vivre. Cotgrave donne le mot. "L'enfant est né viable," c.-à-d. l'enfant est né, sinon fort et vigoureux, du moins assez bien constitué pour vivre.

GORDON

Nous récapitulerons d'abord les faits principaux de la vie de Gordon, puis nous examinerons brièvement les traits intéressants de son caractère tels qu'ils nous apparaissent à la lumière des* évènements eux-mêmes. Les épisodes historiques où Gordon a joué un rôle si remarquable sont en eux-mêmes d'un très grand intérêt, mais on peut dire que c'est l'élévation de l'âme, la grandeur des sentiments de l'homme qui l'entourent presque d'un halo* surnaturel et ont gravé son histoire à tout jamais* dans la mémoire et le cœur de ses compatriotes.

Gordon naquit à Woolwich, le 28 janvier 1833. Il entra à l'école militaire royale en 1848, et en sortit avec le grade de lieutenant du génie,* le 23 juin 1852. Au mois de décembre 1852, on l'envoya en Crimée, et son audace pendant le siège de Sebastopol, son habileté à découvrir les mouvements de l'ennemi ne tardèrent pas à le faire remarquer. En 1860 il fit partie du corps d'expédition qui opérait avec une division française en Chine pour punir l'empereur de Chine d'avoir violé le traité de Tien-Tsin : il assista au pillage, puis à l'incendie du palais de l'empereur et à l'entrée des troupes alliées dans Pékin. Quelque temps après, une puissante armée de rebelles* chinois,

appelés Taiping, se souleva contre le gouvernement chinois. Les marchands de Shang-haï, se voyant menacés et voulant protéger leurs richesses, levèrent* une armée à laquelle ils donnèrent l'orgueilleux nom de " L'Armée Invincible." Le 24 mars 1863, Gordon en fut nommé le commandant en chef. Elle se composait de trois à quatre mille Chinois commandés par 150 Européens et était plutôt une cohue qu'une armée digne de ce nom. Gordon se mit aussitôt à instruire et à discipliner ses soldats, à en faire une légion vraiment invincible. En moins de deux ans Gordon avait réussi à étouffer la rébellion.

Notons dès maintenant un trait du caractère de Gordon. Il se mettait toujours à la tête des colonnes d'assaut qui devaient capturer les places fortes défendues par les rebelles: il dirigeait l'attaque, mais il ne portait comme arme qu'une simple canne que ses soldats appelaient sa baguette magique et qu'ils ne tardèrent pas à regarder comme le symbole d'une victoire assurée. Un acte de perfidie, dont se rendit coupable le général chinois envers les rebelles et qui révolta le sens de justice inné* chez Gordon, lui fit donner* sa démission en décembre 1863, mais deux mois plus tard, la rébellion ayant éclaté de nouveau et paraissant plus menaçante que jamais, Gordon dut reprendre son poste. Dans cette nouvelle campagne, il n'y eut pas moins de sept villes qui furent enlevées* d'assaut par ses troupes ou se rendirent à lui. Au mois d'avril 1864, la prise d'une forteresse de la plus grande importance, défendue par une garnison de vingt mille hommes, mit fin à la rébellion.

En novembre 1864, Gordon revint en Angleterre, où il passa les six années suivantes dans une quasi*-

retraite, tout en servant* à Gravesend dans le corps du génie auquel il appartenait. Il consacrait ses moindres loisirs à l'éducation des pauvres enfants du voisinage, et à la visite des infirmes et des malades. Mais il se renfermait en lui-même,* ayant fort peu de goût pour les réunions mondaines. Les *Ragged Schools*, ou écoles pour les enfants abandonnés, prenaient la meilleure partie de son temps.

Cependant sa réputation croissait chaque jour, et en 1872 un nouveau champ s'ouvrit à son activité infatigable.* L'Égypte l'appela. Elle était alors une province de la Turquie, gouvernée, comme elle l'est aujourd'hui, par un khédive, qui était le vassal du sultan. L'immense territoire qui s'appelle le Soudan et se trouve heureusement maintenant sous le protectorat de l'Angleterre, était sous la domination du khédive. C'était un emploi très lucratif que celui de khédive : car tout le Soudan était une immense chasse gardée* où il pouvait se livrer en toute impunité à la traite des noirs.* Mais—comme cela arrive toujours en pareil cas—les marchands d'esclaves, se sentant loin de l'autorité du khédive et s'enrichissant de jour en jour, se crurent bientôt les maîtres du Soudan, et de fait l'un d'eux avait un train* princier et posait pour l'égal* et le rival du khédive lui-même.

Les petites garnisons égyptiennes, éparpillées* çà et là et entourées d'une population hostile, n'osaient se risquer loin de leurs postes fortifiés. Ainsi le khédive Ismail devint par la force des choses, puisqu'il voyait son autorité menacée, ce qu'on est convenu d'appeler un philanthrope.

Ce fut pour pacifier le pays et pour essayer de remédier* à un état de choses presque irrémédiable,

sans une grande force armée, que Gordon se rendit en Égypte. Il fut nommé en 1873 gouverneur des Provinces Équatoriales de l'Afrique Centrale; et il se fit aimer sur le champ de ses sujets. Il obtint la permission de mettre fin à la traite des nègres. Mais Ismail, âme double,* protégeait le gouverneur de la province voisine du Soudan qui faisait le commerce du "bois d'ébène*" pour son maître et pour lui-même. Dans de telles conditions les efforts de Gordon ne pouvaient qu'être vains. Ce qu'il faisait d'un côté était détruit de l'autre. Il donna donc sa démission et revint en Angleterre.

En 1877 le khédive le pria de revenir en Égypte et le nomma gouverneur suprême du Soudan, de Darfour et des Provinces Équatoriales avec l'ordre formel de détruire à tout jamais la traite des nègres. Ce fut à cette époque que Gordon accomplit une de ses actions les plus éclatantes. Il se rendit presque seul dans le camp de Suleiman, véritable roi des marchands, et par la magie du courage qui émanait de toute sa personne le força à congédier* son armée forte de six mille hommes. Les négriers* se révoltèrent bientôt, mais grâce aux efforts de Gessi, lieutenant de Gordon, et à Gordon lui-même, Suleiman fut défait* et exécuté.

Le khédive, Ismail Pacha, mourut au mois de juillet 1879 et, lorsque Tewfik lui eut succédé, Gordon donna sa démission.

Arrivons maintenant au commencement de l'année 1884: les cinq années qui la précèdent ne contiennent vraiment rien d'important pour l'étude de notre héros. Cette année-là fut une année tragique pour le Soudan. L'Égypte avait aboli la traite des nègres, mais sans donner les moyens de maintenir l'ordre

dans un pays aussi troublé. Ces longues années de désordre, avaient amassé de nombreux éléments anarchiques; il ne fallait plus qu'une étincelle pour faire jaillir la flamme de ce foyer tout prêt, pour mettre le pays tout à feu et à sang. Un Mahdi apparut, se dit l'envoyé de Mahomet, et prêcha la guerre religieuse. Des milliers vinrent se ranger sous son étendard. Les nègres eux-mêmes qu'on avait délivrés n'étaient bons qu'à augmenter la confusion et à accroître le danger des garnisons égyptiennes. Celles-ci étaient vraiment les prisonnières d'une population au paroxysme de la fureur religieuse. Une armée égyptienne, se composant de dix mille individus perdus de dettes (ils sortaient presque tous de prison), sous le commandement d'un officier anglais, fut défaite par l'armée du Mahdi et taillée en pièces. Il n'y avait plus qu'à abandonner le Soudan. Mais comment faire évacuer les forts aux garnisons égyptiennes? L'Angleterre gouvernait vraiment alors en Égypte, en protégeant le khédive: elle refusa de reconquérir le Soudan et se borna à rappeler les troupes égyptiennes disséminées dans cette immense province. Il fallait atteindre ce but, sans effusion de sang. Un seul homme au monde était capable de réussir dans cette entreprise: Gordon. Le gouvernement anglais lui demanda par télégramme s'il consentirait à se charger d'une pareille tâche. Gordon, en route pour une autre mission, accepta l'offre du gouvernement. On le nomma de nouveau gouverneur du Soudan avec l'ordre non seulement de faire évacuer cette province, mais de laisser derrière lui un gouvernement bien organisé. Le 18 février 1884, il arriva à Khartoum: il y fut reçu avec les plus grands honneurs. Pendant

quelque temps du moins il fut en sûreté. Mais il ne tarda pas à découvrir que la mission qu'on lui avait confiée ne pouvait s'accomplir. Lentement mais sûrement les hordes fanatiques du Mahdi surgissaient et se groupaient autour de la ville. Le gouvernement anglais eut alors des yeux pour ne point voir. Il ne comprit pas le danger qui menaçait Gordon, il ne fit aucune attention aux propositions du gouverneur qui demandait l'envoi de troupes de l'Inde et, en temporisant sans cesse, il se joua de la vie de notre héros. On envoya enfin une expédition à son secours, mais trop tard ! L'armée du Mahdi entourait déjà Khartoum. Dans son dernier télégramme, il se plaint amèrement d'être délaissé du gouvernement anglais. Le siège de la ville commença le douze mars : pendant dix longs mois Gordon dirigea la défense avec une énergie, une habileté, une vigilance de tous les instants, qui rappelle le Gordon que nous avons admiré en Chine. Le gouvernement se décida enfin à envoyer une expédition d'Angleterre, mais le retard avait été fatal !

Le 1er septembre, le général Wolseley quitte l'Angleterre. Deux des principaux officiers que Gordon avait envoyés pour établir des communications avec les forces anglaises sont traîtreusement assassinés par les indigènes. Le 14 décembre, Gordon envoie un message contenant ces mots : "La partie est perdue : on peut s'attendre à la chute de Khartoum dans dix jours." Il fait en même temps ses adieux. Le même jour, il écrit à sa sœur : "Je suis tout à fait heureux, grâce à Dieu, et comme Lawrence, j'ai essayé de faire mon devoir." Son journal se termine le même jour par ces mots, "J'ai fait tout mon possible pour l'honneur de ma patrie."

Lorsque le général anglais arriva à Khartoum, le 28 janvier 1885, il trouva la ville au pouvoir du Mahdi. La ville était tombée deux jours auparavant, après avoir soutenu un siège de 317 jours. Seule la trahison avait pu livrer les portes à l'ennemi. Les récits qui racontent la mort de Gordon se contredisent : mais tous s'accordent sur ce point qu'il fut tué près des portes du palais. On porta sa tête au Mahdi. La nouvelle de la catastrophe parvint en Angleterre le cinq février. Elle fut reçue d'un côté par des cris de colère contre le gouvernement qui avait sacrifié un tel héros, et de l'autre, par les signes les plus touchants de la douleur la plus profonde. Le monde avait perdu un de ces hommes qui honorent l'humanité. Le vendredi, 13 février, fut observé comme un jour de deuil national.

Disons quelques mots maintenant du caractère de Gordon. Demandons-nous ce qui l'éleva ainsi au-dessus du niveau ordinaire de l'humanité. Tout stratégiste distingué qu'il fut, tout grand soldat qu'il se montre, ce ne sont pas ses qualités militaires qui lui attirèrent le respect et l'admiration de l'univers : ce fut sa grandeur d'âme, ce furent ses qualités d'homme privé, son amabilité, sa bonté, son sens inné de justice, sa simplicité, son mépris des richesses et des honneurs. La noblesse de son maintien et de sa physionomie correspondait à celle de ses sentiments. Cette noblesse spirituelle consistait à être conforme à l'image qu'il se faisait du divin, et fit de lui l'instrument choisi dans les moments de crise pour détourner les calamités publiques.

Il y a justement quelque chose dans son caractère

qui dépasse les qualités purement humaines, ce je ne sais quoi qui est plus que la justice envers les gens, et plus que la charité envers les misérables et qui dénote une influence spirituelle et divine toujours présente.

Il vécut et il agit toute sa vie comme s'il était l'agent conscient d'une puissance invisible. "Je suis devenu," écrit-il, "ce que les gens appellent un fataliste, c'est-à-dire je crois que Dieu me tirera de toutes mes difficultés. La grandeur solitaire du désert me fait sentir combien est vain l'effort de l'homme. . . .

"Cela me permet de supporter tous mes ennuis, et me fait regarder la mort comme un secours prochain, quand ce sera la volonté de Dieu. Seule la ferme conviction que j'ai de n'être qu'un instrument dont on se sert pendant un certain temps, me donne la force de me raidir contre le malheur."

Son fatalisme n'était donc pas une croyance à une destinée immuable ; mais la foi en une cause suprême qui dirige la vie des hommes.

Cet homme qui s'est distingué par la force de son caractère, sa grandeur d'âme, admirons-le un instant solitaire entouré de hordes fanatiques, face à face avec la mort. N'est-ce pas là un des tableaux les plus dramatiques de l'histoire ?

Gordon est mort noblement, en faisant tout son devoir, ayant confiance dans l'étoile de son pays. Quelle fin plus glorieuse pouvait-on lui souhaiter ?

NOTES

à la lumière de : cette phrase figurée s'emploie comme en anglais (*in the light of*).

halo = cercle brillant qu'on aperçoit quelquefois autour du disque du soleil et de la lune ; puis au figuré, lumière qui entoure la grandeur ; comparez *auréole* = cercle lumineux dont les peintres entourent ordinairement la tête des saints.

à tout jamais : rappelez-vous, à propos de cette phrase, que *jamais* signifie, au propre, en un temps quelconque (*ever*).

le génie = l'art de l'attaque et de la défense des places fortes ; p. ex., École d'artillerie et du génie ; le génie civil = l'art des constructions civiles.

rebelle, *adj.* (un peuple rebelle) et *subst.* (un rebelle).

lever = enrôler pour le service militaire.

inné (prononcez *i-nné*) = qui est né avec nous, que nous apportons en naissant.

lui fit donner : *faire* governs an accusative when followed by the infinitive of a *neuter* verb, but when, as here, an infinitive (*donner*), dependent on *faire*, itself governs an accusative (*démission*), then the noun or pronoun (*lui*) governed by *faire* is in the dative ; cf. *on* **le** *fit suivre* ; *je* **le** *fis céder à mes demandes*, but, *on* **lui** *fit rendre l'argent* ; *on fit indiquer la route* **au** *prisonnier.*

enlever = s'en emparer de vive force (*to carry*) : enlever un poste, une place ; on dit aussi emporter une ville, une place d'assaut.

quasi (prononcez *ka-zi*), *adv.*, mot latin = presque, à peu près ; se joint à un grand nombre de mots pour indiquer que la qualité exprimée par ceux-ci n'est qu'approximative.

tout en servant : the gerund (as the present participle of a verb when preceded by the preposition *en* is called) has here a *concessive* sense (*although, while*).

se renfermer en soi-même = montrer de la réserve sur ses pensées et actions en les gardant pour soi-même.

infatigable : cf. l'anglais 'in*de*fatigable.'

chasse gardée : chasse où le gibier est sous la surveillance d'un garde (*preserve*).

traite des noirs, des nègres = l'achat et la vente d'esclaves noirs, trafic (qu'on a presque supprimé aujourd'hui) d'esclaves sur la côte d'Afrique ; on dit aussi absolument *la traite.*

train = manière de vivre ; avoir un t. princier = vivre en prince.

poser pour l'égal : poser = prendre une attitude pour se faire dessiner ou peindre, puis, au fig., étudier ses attitudes pour produire de l'effet, chercher à paraître ce qu'on n'est pas.

éparpiller = disperser çà et là ; p. ex., éparpiller son argent (*scatter*).

remédier, *v.n.* = apporter remède ; on dit remédier **à** un mal, une maladie, etc.

âme double : double = ce qui a de la duplicité.

le bois d'ébène, qui est d'un noir très foncé, s'emploie au fig. pour les esclaves noirs.

congédier = donner le congé (c.-à-d. l'ordre de se retirer, la permission de quitter un service, etc.) ; on dit congédier (*disband*) des troupes, c. un ambassadeur (*take leave of*), etc.

négrier = marchand de nègres.

défaire = mettre en déroute, vaincre ; César défit Pompée à Pharsale.

mettre un pays à feu et à sang = y exercer toutes les destructions, toutes les cruautés de la guerre (*waste with fire and sword*).

au paroxysme de : à s'emploie pour exprimer un état : **à** la fleur de la jeunesse ; **au** fort de la tempête.

il n'y avait plus qu'à . . . = il ne restait plus qu'à . . .

Printed by R. & R. Clark, Limited, *Edinburgh*.

